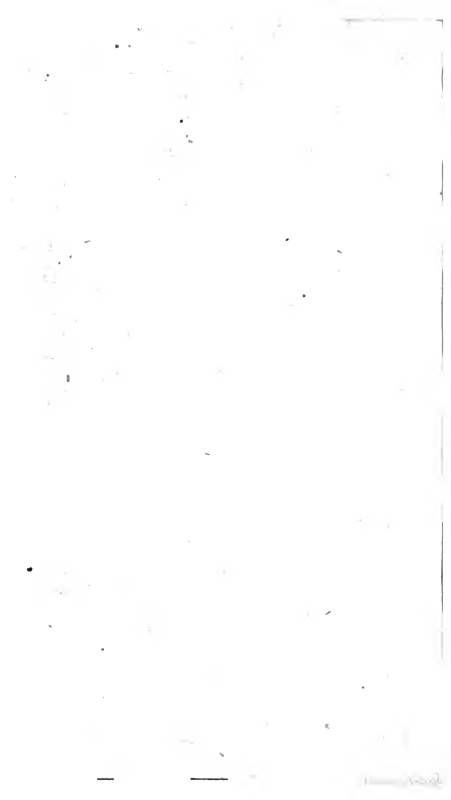


~~77.1.14.~~

7252,

Palat. XXIV

754



58479
HISTOIRE

DES

CONJURATIONS,
CONSPIRATIONS

ET

REVOLUTIONS CELEBRES;

TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

Par M. DU PORT DU TERTRE;

TOME QUATRIÈME.



A PARIS;

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques;
au bas de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilège du



100





DIVERSES
CONJURATIONS
ET
CONSPIRATIONS
EN FRANCE.



PRÉS la mort tragique de Henri III, une partie de la France reconnut pour son Souverain Henri de Bourbon, Roi de Navarre. Si ce Prince n'avoit eu à opposer aux *Ligueurs* que les droits de sa naissance, il auroit couru risque de ne jamais monter sur le Trône ; mais sa valeur le mit en possession d'une Couronne qu'il étoit si digne de porter. Ce fut contre ses propres Sujets qu'il se vit obligé de combattre. Heureux si après avoir triomphé de ses ennemis ;

il eût pû se garantir des attentats du Fanatisme !

La Ligue se signaloit tous les jours par de nouvelles fureurs. On eut l'audace de soutenir en Sorbonne que Henri III. comme Tiran, avoit été justement mis à mort, & l'action de Jacques Clément fut regardée comme un trait des plus héroïques. Bourgoins (a) Supérieur du Couvent, où demouroit cet exécrationnable assassin, monta un jour en chaire, & représenta son confrere comme un martyr de la Religion. La mere de Jacques Clément eut part aux éloges que l'on prodiguoit à son fils. On voyoit le peuple courir au-devant d'elle, & témoigner une extrême envie de la voir. Elle reçut une somme d'argent assez considérable pour avoir donné le jour à un monstre que beaucoup de François regardoient alors comme leur Libérateur. Des hommes plongés dans un pareil aveuglement, & qui s'imaginoient obéir aux ordres du Ciel en se portant aux plus terribles excès contre leur Sou-

(a) Bourgoins fut écartelé à Tours comme complice de Jacques Clément ; il nia constamment d'avoir excité son Religieux à tuer Henri III.

& Conspirations en France. 5

verain, étoient des ennemis bien redoutables. Il falloit un homme tel que Henri IV. pour résister à leur furie, & pour surmonter tous les obstacles qui s'opposoient à son élévation.

Je n'entrerai point dans le détail de ses expéditions militaires. Tout le monde sçait que ce grand Prince fut obligé de conquérir son Royaume, & qu'il vint à bout de dompter entièrement ses Sujets rebelles; mais quoiqu'il eût gagné le cœur des François, il se trouva encore parmi eux quelques scélérats qui formerent plus d'une fois d'horribles complots contre sa vie, & qui réussirent enfin à la lui arracher. Le premier qui attenta sur les jours de Henri IV. fut Pierre (a) Barriere. Ce malheureux communiqua son dessein à des Prêtres & à des Moines qui le confirmèrent dans sa résolution. Il y eut cependant un Dominicain (b) qui feignit d'approuver l'assassinat & qui en fit donner avis au Roi. Barriere fut arrêté, il varia fort dans ses dépositions, & lorsqu'on l'eut mit à la torture, il chargea un

(a) Batelier de la Loire, puis Soldat.

(b) Ce Dominicain étoit Florentin & s'appelloit Seraphin Bianci.

1593. Ecclésiastique de Lyon, un Capucin, un Jésuite, & Aubry, Curé de Saint André des Arts, qui l'avoient, disoit-il, exhorté à commettre un si grand crime. Barriere fut condamné à avoir le poing coupé, tenant le couteau dont il s'étoit servi, à être tenaillé avec des tenailles ardentes, puis rompu vif, son corps brûlé, & ses cendres jettées au vent. Il arriva une chose assez singulière avant qu'on arrêtât l'assassin dont je viens de parler. Henri IV. étant sur le chemin de Brie-Comte-Robert, & ayant été obligé de mettre pied à terre. Il appella une espèce de payfan (c'étoit Barriere lui-même) & lui donna son cheval à tenir. Le Roi vit cet homme fouiller dans ses poches, apparemment pour tirer son couteau, mais il ne le tira point. Ce scélérat avoua depuis dans son interrogatoire, qu'il étoit venu à St. Denis le jour que Henri IV. devoit faire son abjuration, qu'il s'approcha du Roi pendant qu'il entendoit la (a) Messe, qu'il se disposa à faire son coup; mais qu'il s'étoit senti arrêter le bras par une force invisible, & que son

(a) Henri IV. venoit de faire son abjuration.

cœur se trouva tout-à-fait changé. Il ajouta qu'étant retourné à Paris, on lui fit entendre que la conversion du Roi n'étoit qu'une feinte, ce qui l'avoit engagé à reprendre son premier dessein. En conséquence il alla à Melun, où il fut découvert par un Gentilhomme appelé Brancalon qui étoit au service de la Reine Douairière. Voilà comme quelques Ecclésiastiques empoisonnoient l'esprit du peuple par leurs détestables maximes, & mettoient, pour ainsi dire, le couteau entre les mains des Sujets pour en assassiner les Rois. Nous allons encore voir de pareilles horreurs.

Henri IV. arrivant de Picardie, & étant encore botté, entra dans la chambre de la Marquise de Monceaux sa Maîtresse, à l'Hôtel de Schomberg derrière le Louvre, entouré de Princes & de Seigneurs; un jeune homme âgé de dix-huit à dix-neuf ans se coula sans être apperçu jusqu'auprès du Roi, & lui porta un coup de couteau, dont il prétendoit le frapper à la gorge: mais ce Prince s'étant courbé par bonheur dans le moment pour embrasser les sieurs de Raigni & de Montigni qui l'abordoient en le saluant très profondément, il reçut le coup dans la lèvre supérieure au

8 *Diverses Conjurations*

côté droit , & en eut une dent rompue. L'assassin qui s'appelloit Jean Chatel , fils d'un Drapier de Paris , demeurant devant la grande porte du Palais , fut arrêté sur le champ. Dès qu'on sçut que le Roi venoit d'être blessé , toute la Ville fut en allarmes ; mais la joie succéda à la consternation , lorsqu'on apprit que la blessure n'étoit pas dangereuse. On courut en foule à Notre-Dame pour remercier Dieu d'avoir préservé le Roi d'un si grand péril. On chanta le *Te Deum* , & le Roi y assista lui-même sur les huit heures du soir.

Jean Chatel ayant été interrogé ; suivant la coutume , sur son nom , son pays , son âge , son état , ses occupations , dit entr'autres choses , que se sentant la conscience chargée de crimes énormes , il avoit cru ne pouvoir se réconcilier avec le Ciel , qu'en assassinant le Roi , qui n'ayant pas encore reçu l'absolution du Pape , devoit être regardé comme un Tyran. Il confessa aussi qu'il avoit étudié au Collège de Clermont sous les Peres Jésuites , qui l'avoient souvent mené dans la (a) cham-

(a) Les Jésuites pratiquent encore quelque chose de semblable à Quimpercorantin.

bre des méditations où l'enfer étoit représenté avec des figures épouvantables. Aussi-tôt le bruit se répandit dans Paris que l'assassinat avoit été commis par le conseil des Jésuites, & même que c'étoit un Jésuite déguisé qui avoit fait le coup. La populace se souleva, & sans les Gardes que l'on plaça autour de leurs Maisons, ces Religieux auroient couru risque d'être mis en pièces. On commença à procéder contr'eux. On fit la visite de leur Collège, & on trouva chez le Pere Jean Guignard, Bibliothécaire de la Maison, quelques Libelles injurieux à la mémoire de Henri III. & au Roi actuellement régnant. Guignard allégua pour sa justification, que ces écrits avoient été faits avant la

Quand ils donnent des Retraites, ils tirent des rideaux sur toutes les croisées de leur Eglise, de sorte que cela répand une très-grande obscurité. Alors un Jésuite monte en chaire, & s'entretient par le moyen d'un Cantique, avec un Bas-Breton qui est caché au fond d'une espèce de caveau, & qui joue le rôle d'un Damné. Celui-ci, d'une voix sépulchrale, répond en chantant, à toutes les questions que lui fait le Missionnaire. Cette farce dévote arrache des larmes à toute l'Assemblée.

réduction de Paris, & avant le pardon général que le Roi, lorsqu'il se fut rendu maître de sa Capitale, avoit accordé à tous ceux qui étoient coupables de pareilles fautes, exceptant seulement les personnes qui avoient attenté à sa vie, ou qui avoient eü part à la mort de son Prédécesseur. Ces raisons n'empêcherent pas Guignard d'être arrêté. On le conduisit à la Conciergerie où il fut mis dans un cachot.

Il y avoit encore dans le Collège (a) de Clermont un autre Jésuite nommé Gueret, dont Chatel avoit été écolier en Philosophie. Il fut aussi envoyé en prison avec quelques-uns de ses confreres. Les autres Jésuites furent très-étroitement gardés dans les deux Maisons qu'ils avoient à Paris. Gueret fut confronté à Jean Chatel, à qui on demanda s'il n'avoit point communiqué son projet au Jésuite qu'il voyoit devant lui; l'assassin répondit qu'il n'en avoit jamais parlé à personne, excepté à son pere qui avoit fait son possible pour le détourner d'un pareil dessein.

(a) Aujourd'hui le Collège de Louis le Grand.

Lorsqu'on le questionna pour sçavoir qui lui avoit conseillé de tuer le Roi , il déclara qu'en plusieurs lieux il avoit entendu dire qu'il étoit permis de le faire. Interrogé s'il n'avoit pas entendu dire la même chose chez les Jésuites , il répondit qu'oui , mais sans pouvoir nommer personne en particulier.

Sur ces dépositions , on forma le 29 de Décembre 1594 , contre Jean Châtel & contre les Jésuites , un Arrêt qui condamnoit le premier à être tiré à quatre chevaux , & les seconds comme corrupteurs de la jeunesse , perturbateurs du repos public , ennemis du Roi & de l'Etat , à vuidier dedans trois jours après la signification du présent Arrêt , hors de Paris & autres villes & lieux où sont leurs Colléges , & quinzaine après hors du Royaume , sur peine où ils seront trouvés , ledit tems passé , d'être pris comme criminels & coupables dudit crime de Lèze-Majesté. Seront les biens , tant meubles , qu'immeubles à eux appartenans , employés en œuvres pitoyables , & distribution faite d'iceux , ainsi que par la Cour sera ordonné. Outre fait défense à tous Sujets du Roi d'envoyer des Ecoliers aux Colléges de ladite Socié

qui sont hors du Royaume, pour y être instruits, sur la même peine de crime de Lèze-Majesté. Il fut aussi ordonné que la maison de Chatel seroit démolie, & à sa place on érigea une Pyramide de pierre de taille. Sur l'une des quatre faces étoit gravé l'Arrêt, & sur les trois autres on mit diverses inscriptions latines en prose & en vers, pour faire détester la mémoire de cet horrible attentat, & la Doctrine qu'on accusoit de l'avoir causé.

L'Arrêt fut exécuté à l'égard de Jean Chatel le même jour qu'il fut prononcé, & quelques jours après à l'égard des Jésuites. Ceux-ci se rendirent en Lorraine où ils furent très-bien reçus. Les autres Parlemens suivirent l'exemple de celui de Paris, excepté ceux de Toulouse & de Bourdeaux qui retinrent les Jésuites sans que le Roi en témoignât aucun (a) mécontentement.

(a) Henri IV. ne paroïssoit pas bien persuadé que les Jésuites fussent coupables. Il ne les regardoit point comme *corrupteurs de la jeunesse, comme ennemi du Roi & de l'Etat*; puisqu'il accordoit facilement la permission que quantité de personnes de qualité lui demandoient, d'envoyer leurs enfans étudier au Collège de Douai, de Pont-à-Mousson, de

On travailla avec chaleur au procès du P. Guignard qui fut condamné à être pendu. Quand il fit amende honorable, Le 7 Jan-
vier 1595. il ne voulut jamais convenir qu'il s'étoit rendu coupable envers le Roi. On le conduisit à la Place de Grève, où il fut exécuté en présence d'une foule extraordinaire de gens de toutes sortes d'états, dont les sentimens parurent fort divers sur une telle exécution. Il est certain que Guignard étoit coupable, puisqu'il avoit contrevenu à l'Arrêt qui ordonnoit de brûler tous les Libelles diffamatoires qu'on avoit faits pendant les troubles de la Ligue; mais aussi il faut convenir qu'il fut traité avec toute la rigueur de la Justice. Que de personnes auroient éprouvé le même sort, si on avoit visité leurs cabinets &

Verdun, de Dole & de Besançon; lesquels Colléges étoient alors hors du Royaume. La manière dont il se comporta dans la suite à l'égard de la Société, & les bienfaits dont il la combla, prouvent évidemment qu'il ne pensoit pas désavantageusement sur le compte des Jésuites. Mais il ne crut pas devoir dans l'occasion dont il s'agit, s'opposer au zèle du Parlement qui cherchoit à arrêter les complots qu'on formoit à chaque instant contre la vie du Roi.

leurs Bibliothèques ! mais on voulut faire un exemple & intimider tous ceux qui n'avoient pas dans le cœur les sentimens que tout bon Sujet doit avoir pour son Roi. Gueret autre Jésuite & ancien Régent de Chatel, fut appliqué à la Question qu'il soutint avec beaucoup de fermeté & de courage. N'ayant rien confessé, on se contenta de le condamner à un bannissement perpétuel. Se seroit-on borné à une punition si légère ; supposé qu'il eût inspiré à son élève ces horribles maximes qu'on imputoit à la Société ? On condamnoit à mort un Jésuite qui avoit eu l'imprudence de conserver (a) des Libelles pros crits par les Loix, & on auroit laissé vivre un monstre qui venoit d'exciter un Fanatique à tremper ses mains dans le sang de son Roi ? Penser de la sorte, ce seroit reprocher au Parlement une inconséquence de conduite dont on ne peut soupçonner un corps si respectable. Le malheur de Gueret fut d'avoir eu pour disciple un homme qui s'étoit laissé séduire par une détestable

(a) Quelques Historiens prétendent que le P. Guignard étoit l'Auteur de ces Libelles ; il fut condamné, non pas pour les avoir faits, mais pour les avoir conservés.

doctrine qui étoit en vogue alors , & dont les Jésuites n'étoient pas plus les auteurs que d'autres Ecclésiastiques du Royaume.

Quatre ans après l'attentat de Jean Chatel , deux Jacobins de Flandres , l'un nommé Charles Ridicovi , & l'autre Pierre Arger , entreprirent d'assassiner le Roi, ils vinrent en France à diverses fois pour exécuter leur horrible dessein sans avoir pu en trouver l'occasion. Ridicovi ayant sçu que ce Prince avoit abjuré ses erreurs, non-seulement ne songea plus à ce qu'il avoit projeté ; mais encore il défera son complice ; tous deux furent saisis. Arger convaincu d'avoir persisté dans sa résolution , fut puni de mort , & Ridicovi mis au Fort-l'Evêque où il demeura deux ans. Ce dernier trouva moyen de s'échapper avant l'exécution de l'Arrêt de bannissement prononcé contre lui. Ayant été arrêté de nouveau , un Curé du Diocèse de Langres attesta que ce misérable avoit repris son premier dessein. Il fut puni du même supplice que son confrere.

Un Capucin de Milan donna avis qu'un Frere-Lai qui étoit sorti de l'Ordre , vouloit attenter sur la personne du Roi. Celui qui méditoit un pareil assas-

finat, fut surpris en habit de Marmiton; on le questionna sur son changement d'état, & sur son empressement à suivre la Cour, n'ayant apporté que de mauvaises raisons, il fut puni de mort.

Voici un Conspirateur d'un rang plus illustre qui cherche, non pas à faire périr son Roi, mais à le précipiter du Trône, ou du moins à lui ravir une partie de ses Etats. Je parle du Maréchal de Biron. Cet homme ambitieux étoit parvenu à tous (a) les honneurs où un Sujet peut aspirer; non content de cette élévation, il forma le projet de se faire Souverain. Ce fut à Bruxelles qu'il commença à s'entêter d'une semblable chimère. Il y avoit alors dans cette Ville un François qui s'appelloit Picoté, & qui s'étoit retiré en Flandres pour je ne sçais quelle raison. C'étoit un homme d'esprit & fort intriguant, que les Espagnols employoient utilement pour leurs desseins. Dans un entretien qu'il eut avec le Maréchal dont il étoit connu, Biron lui fit un grand éloge de la Cour de Madrid, où l'on sçavoit plus qu'ailleurs récompen-

(a) Il étoit Maréchal de France, Amiral, Chevalier des Ordres du Roi, Duc & Pair, & Gouverneur de Bourgogne.

fer les services. Picoté prit la parole, & après avoir flatté le Maréchal sur la haute estime que les Espagnols avoient de son mérite, il lui dit qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'élever à la plus haute fortune, s'il vouloit embrasser les intérêts de l'Espagne.

Biron se laissa éblouir par ces magnifiques promesses, & laissa entrevoir qu'on n'auroit pas beaucoup de peine à corrompre sa fidélité. Les Espagnols instruits de ce qui se passoit, furent au comble de la joie. Leur but étoit d'ôter à Henri IV. un homme tel que Biron, soit en l'attirant à leur parti, soit en le faisant périr par la justice de son Roi, si le complot venoit à être découvert. Pour le déterminer à la révolte, on lui fit différentes propositions de mariage, tantôt avec Marie d'Autriche, cousine de (a) l'Empereur, tantôt avec la sœur naturelle du Duc de Savoye, & enfin avec la troisième fille de ce Duc. L'espérance de contracter de si illustres alliances acheva de lui faire tourner la tête. C'est pourquoi à son retour de Bruxelles, il refusa plusieurs partis avantageux que le Roi lui proposa, &

(a) Rodolphe qui régnoit alors.

déclara nettement qu'il avoit de plus hautes vûes, & qu'il prétendoit épouser une Princesse. Au lieu de se contrefaire pour cacher ses desseins, il laissoit éclater à toute occasion son prétendu mécontentement. Il se plaignoit sans cesse de l'ingratitude du Roi qui ne reconnoissoit point, disoit-il, ses services, & il se donnoit quelquefois la liberté de tenir des discours fort insolens sur la conduite de son Maître.

Le Duc de Savoye étant venu en France, & trouvant son avantage à exciter des troubles dans le Royaume, travailla (a) à aigrir de plus en plus l'esprit de Biron, & n'eut pas de peine à réussir. Le Maréchal lui découvrit qu'il y avoit déjà un parti formé dans l'Etat, dont le Comte d'Auvergne, le

(a) Le Duc de Savoye faisant en présence de Henri IV. l'éloge des deux Maréchaux de Biron, le Roi répondit brusquement, *j'ai eu beaucoup plus de peine à modérer la fierté & la brutalité du pere & du fils que je n'en ai tiré de service.* Le Duc rapporta ces paroles au Maréchal de Biron, qui dit que s'il avoit été présent lorsqu'elles furent prononcées, il eût couvert de sang, sans rien excepter, tout ce qui se fut trouvé autour de lui.

(a) Connétable & lui étoient les Chefs, qu'ils seront appuyés sous main par un Prince (b) du Sang qu'on vouloit mettre sur le Trône à la place du Roi. Alors le Duc lui fit offre de toute sa puissance, & promit d'engager le Roi d'Espagne dans ce parti. En effet, il envoya son Chancelier à Madrid pour faire sçavoir à Sa Majesté Très-Catholique ce qu'il avoit négocié avec Biron. Comme on avoit fait quelques railleries touchant l'inutilité (c) de son voyage en France. Ce Prince dit avant son départ, *je ne suis pas venu en France pour recueillir, mais pour semer.* Ces paroles donnerent lieu de penser qu'on tramoit quelque chose contre l'Etat, & Biron commença à être soupçonné. Cela n'empêcha pas le Roi de lui donner le Commandement de l'armée qui devoit entrer dans la Bresse. Le Maréchal se vit donc ainsi obligé d'attaquer le Duc de Savoye. Il réussit mieux qu'il n'auroit souhaité ;

(a) Le Duc de Montmorenci.

(b) Le Comte de Soissons.

(c) Le Duc de Savoye étoit venu en France pour tâcher de s'accorder avec Henri IV. qui demandoit la restitution du Marquisat de Saluces.

mais il ne fit pas à ce qu'on prétend tout ce qu'il auroit pû faire.

Biron avoit besoin d'un confident pour le seconder dans ses intrigues. Il jeta les yeux sur un de ses parens appelé de Lafin qui étoit un brave Officier & un fort mal-honnête homme. Il lui fit part de tous ses projets, & le chargea de négocier avec la Cour de Madrid. Lafin se rendit à Some sur le Pô, & y conféra avec le Comte de Fuente & l'Ambassadeur d'Espagne. Picoté assista à ces conférences, & voici la substance du Traité, qui fut conclu. On devoit démembler la France, y établir autant de Souverainetés que de Provinces, & mettre tous ces petits Potentats sous la protection de l'Espagne. Le Duc de Savoye devoit avoir pour sa part le Lyonois, le Dauphiné & la Provence. On donnoit à Biron le Duché de Bourgogne, auquel les Espagnols joindroient la Franche-Comté pour servir de dot à la fille de leur Roi ou à celle du Duc de Savoye qu'on promettoit de donner en mariage au Maréchal. On traita aussi des projets de la Campagne, de la jonction des troupes du Milanois avec celles de Savoye, des diversions que le Maréchal & ses amis feroient en divers en-

droits du Royaume, & des sommes que l'Espagneourniroit pour faire réussir l'entreprise.

Toutes ces choses ne purent se passer si secrettement que le Roi n'en eût quelque connoissance ; c'est ce qui fit que Biron , par un motif de crainte plutôt que de repentir , se détermina à avouer une partie de son crime pour en obtenir le pardon. Un jour qu'il se promenoit à Lyon avec le Roi, après avoir paru quelque tems rêveur ; il lui dit ,
» Sire , il faut que je vous décharge ma
» conscience. Ce n'est pas sans fonde-
» ment que vous m'avez soupçonné.
» Le refus du Gouvernement (a) de la
» Citadelle de Bourg me mit en fureur,
» & me fit écouter quelques proposi-
» tions du Duc de Savoye qui me pro-
» mit une de ses filles si je voulois agir
» contre votre service. Je supplie V. M.
» de me pardonner cette faute dont je
» suis tout-à-fait repentant. Le Roi charmé de ce qu'on se confioit en sa clémence, celle de toutes ses vertus qui lui étoit la plus chere, assura le Maréchal qu'il oublioit entièrement le passé,

(a) Biron avoit demandé ce Gouvernement pour un de ses amis.

& qu'il lui donneroit, comme à l'ordinaire des marques sensibles de son affection. Il l'interrogea ensuite sur les liaisons qu'il avoit eues avec le Duc de Savoie, & sur les points particuliers dont il étoit question entr'eux. Le Maréchal dans ses réponses découvrit le moins qu'il put de ses intrigues.

Henri IV. en usa depuis avec Biron comme si celui-ci n'eût jamais été coupable. Il l'envoya à Londres à la tête de la plus illustre Noblesse pour complimenter la Reine d'Angleterre. Il le nomma Ambassadeur extraordinaire en Suisse pour jurer le renouvellement d'alliance avec les treize Cantons, & il lui fit un présent de trente mille écus. Tant de bontés auroient dû changer le cœur de Biron, cependant il continua ses intrigues. Le Roi en reçut des avis certains de divers endroits, & sçut de plus qu'il avoit signé une association avec le Comte d'Auvergne & le Duc de Bouillon, pour se maintenir & se défendre les uns les autres envers & contre tous *sans nul excepter*. En conséquence de cette association, ils ufoient de toutes sortes d'artifices pour fomenter le mécontentement des peuples, & ils firent tous

leurs efforts pour exciter à la révolte les habitans de la Guyenne & du Poitou, à l'occasion de quelques impôts qu'on venoit d'établir.

Le Roi résolut alors d'approfondir une affaire qui commençoit à lui causer de furieuses inquiétudes. Il s'agissoit de gagner le confident du Maréchal. On s'adressa donc au sieur Lafin, & on lui promit sa grace s'il vouloit dire tout ce qu'il sçavoit. Ce traître y étoit assez disposé. Il commençoit à craindre que ses engagements ne lui devinssent funestes, & pour se tirer d'embarras, il ne se faisoit pas un scrupule d'avoir recours à la perfidie. Il étoit d'ailleurs piqué contre les Espagnols, parce que le Comte de Fuente s'étant apperçu qu'on ne pouvoit pas se fier à un homme de ce caractère, jugea qu'il falloit se saisir de sa personne & de celle de son Secrétaire, qui s'appelloit Renazé. On arrêta celui-ci comme il passoit par la Savoye, mais Lafin prit son chemin par les Grisons, & évita la prison qu'on lui destinoit. Il se trouva fort offensé de ce qu'on lui retenoit son Secrétaire, jeune garçon pour lequel il avoit une amitié très-équivoque. Ce déplaisir joint à la jalousie qu'il eut de ce que

Biron donnoit depuis quelque tems toute sa confiance au Baron de Luz, fut un des principaux motifs qui l'engagea à perdre le Maréchal. Pour y réussir, il dit un jour à Biron qu'il étoit dangereux de garder le Traité qu'il avoit conclu avec le Duc de Savoie, parce que si on le trouvoit jamais saisi d'un pareil écrit, il n'en falloit pas davantage pour le conduire sur un échaffaut. Il lui conseilla de garder une copie des articles & de brûler l'original. Biron trouva ce conseil très-prudent, & donna le traité pour en tirer une copie. Quand elle fut faite, Laffin la présenta au Maréchal, & chiffonna l'original comme pour le jeter au feu, mais il lui substitua adroitement un autre papier qu'il brûla, & mit l'original dans sa poche.

Laffin pouvoit servir le Roi sans trahir son parent & son ami. Il avoit beaucoup d'empire sur l'esprit du Maréchal, & rien ne lui eût été plus facile que de le faire renoncer à ses chimériques projets, d'autant plus que Biron lui-même voyant que la Reine avoit accouché d'un fils, écrivit à Laffin *que puisque Dieu avoit donné un Dauphin au Roi, il ne vouloit plus songer à ces folies,*
 &

& qu'il le prioit de s'en revenir. C'étoit-là une belle occasion de sauver le Maréchal, en le fortifiant dans le parti que sa raison venoit de lui suggérer. Mais Lafin espéroit tirer un grand avantage de la vente de ses secrets. De quoi n'est pas capable un homme accablé de dettes lorsqu'il n'a aucun sentiment de Religion ni d'honneur ? Le perfide Lafin se rendit à la Cour pour trahir le Maréchal ; celui-ci qui ne se défioit de rien, lui écrivit ; « Vous avez en » votre main ma fortune & ma vie, » ayez soin de brûler tous mes papiers, » & de vous défaire de ce Curé dont » nous nous sommes servis pour l'exécution de nos desseins. Attendez- » vous à être mal reçu du Roi ; vous » l'adoucierez en l'assurant que vous n'avez été en Italie que pour un voyage » de dévotion à Notre-Dame de Lorette. Vous pouvez avouer qu'en » passant par Milan, on vous a parlé » du mariage d'une des filles du Duc » de Savoye avec moi, mais que je » n'y ai point voulu consentir, sachant que le Roi avoit dessein de me » marier.

Je ne sçais ce qu'avoit fait le Curé dont il est mention dans cette lettre.

Il paroît seulement qu'il avoit connoissance du complot. Voilà comme les Grands sacrifient à leur sûreté ceux qui ont été les instrumens de leurs crimes. Lafin étant arrivé à Fontainebleau où étoit pour lors la Cour, découvrit au Roi la Conspiration. Il lui délivra ensuite les lettres & toutes les pièces qui pouvoient servir à la condamnation du Maréchal, & déclara tous les Conjurés, parmi lesquels il nomma le Baron de Rosni. Le Roi qui connoissoit parfaitement la fidélité de ce Seigneur, n'en eut aucun soupçon, & le chargea même d'examiner toute cette affaire dans laquelle Lafin impliqua un grand nombre de personnes de la première qualité. Le Roi tout étonné de la grandeur du péril, fut quelques jours sans sçavoir à qui donner sa confiance. Comme on craignoit de mettre le Royaume en combustion, en cherchant à faire arrêter quantité de Seigneurs, contre qui il n'y avoit aucune preuve que la déposition de Lafin, on crut qu'il étoit plus sûr de leur laisser le moyen de se repentir, supposé qu'ils fussent coupables, que de les mettre dans la nécessité de chercher leur salut dans une rébellion ouverte. C'est pourquoi on ne fit pas

roître que les lettres où il étoit question du Maréchal. Il s'agissoit d'arrêter celui-ci. La chose n'étoit pas facile, Biron étant alors dans son Gouvernement de Bourgogne. Le Roi se conduisit en cette rencontre avec toute la prudence possible. Il appella un jour le Baron de Lux, un des Confidens du Maréchal, & lui dit, « l'entretien que
» j'ai eu avec le sieur Lafin m'a tiré en-
» tièrement d'inquiétude. Je vois main-
» tenant clair dans toute cette affaire,
» & je suis convaincu que tous les bruits
» qui ont couru des mauvais desseins du
» Maréchal sont absolument faux, &
» n'ont d'autre fondement que ses ro-
» domontades. Qu'il soit à l'avenir plus
» circonspect dans ses discours, car ses
» ennemis en abusent pour le perdre.

Le Baron de Lux écrivit tout ce détail à Biron, & Lafin lui manda en même-tems qu'en parlant au Roi & aux Ministres, il ne lui étoit rien échappé qui pût lui nuire. Malgré toutes ces assurances, le Maréchal fit quelques difficultés de venir à la Cour lorsqu'on lui ordonna de s'y rendre. Cependant la honte qu'il eut de témoigner de la peur, & de donner quelque avantage

à ses ennemis qui fouhaitoient de le voir coupable , la crainte qu'on allât le chercher jusques dans son Gouvernement comme le Roi l'en avoit menacé, enfin sa malheureuse destinée lui firent prendre la résolution d'obéir aux ordres de son Maître.

1602. Avant son départ il reçut plusieurs lettres qui l'avertissoient de prendre garde à lui. Le Duc d'Epéron lui écrivit même à ce sujet des choses extrêmement fortes ; mais Biron reçut fort mal tous ces avertissemens. Il se contenta de répondre qu'il venoit à la Cour pour faire mentir & mourir ceux qui parleroient mal de sa conduite ; puis mettant la main sur la garde de son épée , il dit en jurant à son ordinaire , que si quelqu'un ôsoit entreprendre sur sa personne , il couperoit autant de bras & de têtes qu'il s'en présenteroit devant lui. Il arriva à Fontainebleau le Mercredi 13 de Juin à six heures du matin. Comme il descendoit de cheval , Lafin qui jouoit parfaitement son rôle de traître , alla au devant de lui , & lui dit à l'oreille , *mon Maître, courage, & bon bec, ils ne savent rien.* Le Roi usa aussi d'une profonde dissimulation, car

dès qu'il l'apperçut, il lui sauta au col, & lui dit en riant, *vous avez bien fait de venir, car autrement je vous allois chercher.* Le Maréchal lui fit ses excuses, & lui apporta plusieurs raisons de son retardement, mais d'une maniere froide qui déplut fort au Roi.

Les Courtisans qui se doutoient bien que Biron étoit un homme perdu, témoignèrent par leur contenance le danger où il étoit. Il ne voyoit que des visages glacés. Peu de gens l'abordoient & on ne lui parloit qu'avec peine. La Comtesse de Rouffi sa sœur lui envoya un billet pour l'avertir de se sauver avant qu'il fût gardé de plus près. Cela ne lui auroit peut-être pas été facile; mais on lui présenta un moyen plus sûr & plus honorable de pourvoir à sa conservation. Le Roi avoit résolu d'user de clémence à son égard, pourvu qu'il fît lui même l'aveu de son crime. Henri IV. qui ne cherchoit qu'à sauver cet illustre coupable, le mena dans les jardins du Château. Et après quelques propos assez indifférens, il entama le discours sur les sujets de mécontentement qu'il avoit du Maréchal, & lui dit que pourvu qu'il ne déguisât rien, il en

seroit quitte pour le repentir de ses fautes.

» Si je vous exhorte, ajouta le Roi,
» à déclarer vous-même tout ce que
» vous avez fait contre mon service,
» c'est pour empêcher que d'autres ne
» prennent connoissance d'une affaire
» qui vous seroit si désavantageuse. Le
Maréchal qui s'imaginoit toujours que
Lafin ne l'avoit point trahi, répondit
fièrement qu'il n'étoit point venu pour
se justifier mais pour connoître ses ac-
culateurs, & qu'il n'avoit point besoin
de pardon, puisqu'il n'étoit point cou-
pable. Le Roi fit plusieurs tentatives,
& ne put tirer du Maréchal que des
plaintes & des emportemens contre ses
prétendus calomniateurs dont il vouloit
tirer raison par l'épée. Ce n'étoient
que bravades, que menaces, que ser-
mens & exécrations qui donnerent lieu
de penser qu'un homme de ce caractère,
étoit plus capable de commettre un
crime que de s'en repentir.

Le Roi voyant l'opiniâtreté du Ma-
réchal, prit enfin le parti de le livrer à
la justice. Il voulut sçavoir auparavant
si les preuves étoient suffisantes pour
lui faire son procès; on lui répondit

qu'il n'y avoit point de tribunal où il ne fût condamné. Après cette assurance, il appella Messieurs de Vitri & de Pralin, & leur donna ses ordres pour arrêter le Maréchal de Biron & le Comte d'Auvergne, les avertissant de si bien prendre leurs mesures, que la chose s'exécutât sans bruit & sans désordre.

Le Comte & le Maréchal vinrent après souper chez le Roi, & Biron joua à la Prime avec la Reine. Le Comte entra dans la chambre, & s'approchant du Maréchal, lui dit tout bas, *il ne fait pas bon ici pour nous*. Biron ne fit pas semblant de l'entendre & continua de jouer. Sur le minuit le Roi étant entré chez la Reine, fit cesser le jeu, & ordonna à tout le monde de se retirer. Il appella le Maréchal dans son cabinet, & l'exhorta encore une fois à faire l'aveu de sa faute, lui donnant sa parole qu'une confession véritable & entière effaceroit tous ses attentats quelques énormes qu'ils pussent être. Biron répondit arrogamment *que c'étoit trop presser un homme de bien*. Puisque vous ne voulez rien dire, répliqua le Roi, adieu Biron.

Le Maréchal sortant de l'anticham-

B iv

bre, fut arrêté par Vitri, qui lui dit ; *Monsieur, le Roi m'a commandé de lui rendre compte de votre personne, donnez-moi votre épée.* Quelques Gentilshommes de la suite du Maréchal, firent mine de vouloir se mettre en défense, mais ils furent bien-tôt saisis par les Gardes. Biron demanda à parler au Roi. *Le Roi, reprit Vitri, est retiré. Donnez-moi votre épée, mon épée, dit le Maréchal, qui a rendu tant de services au Roi.* Il la donna, & on le conduisit dans une chambre du Château. Tandis qu'on le menoit, il dit à ceux qui se trouverent sur son passage. *Regardez, Messieurs, comme on traite les bons Catholiques.* Il passa la nuit dans une espece de fureur, & se répandit en invectives contre son Souverain.

Le Baron de Rosni étant entré dans l'appartement du Roi pour recevoir ses ordres au sujet de cette affaire, Henri IV. lui dit, » nos gens sont pris ; mon-
 » tez à cheval, & allez leur préparer
 » un logement à la Bastille, ou je les
 » enverrai par bateau, ils ne tarderont
 » pas à vous suivre. Vous les ferez des-
 » cendre par la porte de l'Arsenal du
 » côté de l'eau, & vous les conduirez

» par les jardins. Faites enforte d'em-
» pêcher la foule du peuple. Vous
» irez ensuite au Parlement & à l'Hô-
» tel de Ville, pour les instruire de ce
» qui vient d'arriver. Je leur en ap-
» prendrai les causes, & je m'assure
» qu'ils les trouveront justes.

Les prisonniers partirent le lende-
main bien escortés, & arrivèrent le 15
de Juin à la Bastille: on les logea dans
des chambres séparées. Le même jour
le Roi se rendit à Paris où le peuple
témoigna par mille acclamations la joie
qu'il avoit de voir la conspiration dé-
couverte. Trois jours après les parens
du Maréchal vinrent se jeter aux pieds
de Henri IV. pour implorer sa miséri-
corde. Monsieur Caumont de la Force
portoit la parole, & n'oublia aucun des
motifs les plus capables de toucher le
Roi. Il demanda que pour l'honneur
de sa famille, la peine de mort fut chan-
gée en une prison perpétuelle. » Mon
» indignation, répondit Henri IV. ne
» s'étendra sur aucun des parens du
» Marechal, & je donnerai des mar-
» ques de mon affection à tous ceux de
» sa famille qui s'en rendront dignes.
» Les plus illustres Maisons ont quel-

» qu'èsois produit de grands criminels.
 » L'opprobre de leur supplice n'a point
 » rejailli jusques sur leur postérité. Au
 » reste, l'affaire dont vous me parlez
 » est entre les mains de la justice, je
 » la laisserai agir. Il vous est permis
 » de solliciter les Juges en faveur de
 » votre parent. Au moins reprit Mon-
 » sieur de la Force, nous avons la con-
 » solation de voir que le Maréchal n'a
 » jamais formé aucun projet contre
 » Votre Personne. A quoi le Roi, sans
 » s'expliquer sur ce point, répartit,
 » faites votre possible pour prouver
 » son innocence, & je vous seconde-
 » rai.

Dès le dix-huit du mois de Juin, le
 Roi envoya commission (a) au Parle-
 ment pour faire le procès au Maréchal.
 Achilles de Harlay, Premier Président,
 Potier de Blanc-Menil, Président à
 Mortier, Estienne Fleuri & Philbert
 de Turin, les deux plus anciens Con-
 seillers de la Cour, se transporterent à
 la Bastille pour faire prêter l'interro-

(a) Dans cette commission il n'étoit point
 fait mention du Comte d'Auvergne.

gatoire au Maréchal. Ses parens & ses amis présenterent Requête, demandant qu'on lui accordât un Conseil. Cela fut refusé. On lui confronta d'abord le sieur Lafin, & comme Biron étoit toujours persuadé que cet homme ne l'avoit point trahi, non-seulement il ne le récusa point, au contraire il déclara qu'il le reconnoissoit pour un homme d'honneur, pour son ami & son parent. Après cette déclaration, on reçut les dépositions de Lafin, dont voici les principales.

Que le Maréchal étant chargé de faire la guerre au Duc de Savoye, avoit agi contre les intérêts de son Souverain, en négligeant les occasions de battre les ennemis, en leur facilitant les moyens de se défendre, en leur enseignant la maniere de pointer leurs canons pour tuer le Roi, ou de placer une embuscade pour enlever ce Prince. Lafin déclara encore que par le Traité qui avoit été conclu à Somme, on promettoit en mariage au Maréchal la belle sœur du Roi d'Espagne, ou sa nièce de Savoye, la Lieutenance-Générale de toutes ses armées, dix-huit cens mille écus pour la guerre de France, le Duché de Bour-

gogne en propriété, à condition d'en faire hommage à l'Espagne, & que ledit sieur Maréchal promettoit de bouleverser tous les Ordres & Etats du Royaume de France, & de rendre cette Couronne élective à la nomination des Pairs qui deviendroient semblables aux Electeurs de l'Empire.

Quand on lui eut lû cette déposition, il vêmit une infinité d'injures contre Lafin, disant que c'étoit le plus scélérat de tous les hommes, un Sorcier, un traître, un assassin, un Sodomite dont on ne devoit pas recevoir le témoignage. S'il avoit d'abord refusé un pareil témoin, il auroit peut-être été difficile de le condamner; car presque tous ses Ecrits étoient avant le pardon que le Roi lui avoit accordé à Lyon. Une autre chose déconcerta farieusement le Maréchal. Il avoit dit dans son interrogatoire que si (a) Renazé étoit présent,

(a) Renazé, comme je l'ai dit ailleurs, étoit Secrétaire de Lafin, & avoit été arrêté par les ordres du Duc de Savoye. Il s'étoit sauvé de la prison, & étoit revenu en France. Le Maréchal n'en sçavoit rien. Il croyoit même que le Duc de Savoye avoit fait périr cet homme en prison.

il démentiroit tout ce que Lafin venoit d'avancer. On fit paroître (a) cet homme devant le Maréchal qui fut étrangement consterné en le voyant paroître, & qui s'imagina alors avoir été trahi par le Roi d'Espagne, & par le Duc de Savoye. Renazé confirma les dépositions de Lafin, & il y eut encore un Secrétaire du Maréchal qui servit de témoin contre son Maître.

On emj loya trois séances à la révision des pièces, sur lesquelles le Procureur Général ayant donné ses conclusions, on fit comparoître le Maréchal au Parlement le 27 de Juillet. Il y fut mené par Monsieur de Montigny, Gouverneur de Paris qui l'alla prendre à cinq heures du matin, & le conduisit dans un carosse par l'Arsenal où il le fit entrer dans un bateau couvert. Il y avoit des soldats sur les deux bords de la rivière & dans deux autres bateaux, entre lesquels étoit celui qui portoit le Maréchal. Celui étant arrivé à l'Isle du Palais, il entra par la porte de la Tourneelle, & fut conduit à la Grand'Chambre où il y avoit cent douze Juges (b)

(a) Quatre jours après l'interrogatoire.

(b) Quoique les Ducs & Pairs eussent été

de toutes les Chambres assemblées. Au lieu de la sellette ordinaire, on lui donna un assez haut tabouret pour s'asseoir. On lui laissa tout le tems qu'il voulut pour parler, & il se défendit alors beaucoup mieux qu'il n'avoit fait devant ses Commissaires. Il représenta à ses Juges qu'on ne punissoit point les volontés lorsqu'elles n'avoient point eu d'effet ; Que ses services devoient faire oublier la faute dont il s'étoit rendu coupable. Il insista principalement sur le pardon (a) que le Roi lui avoit accordé à Lyon. Ensuite il fit une belle exposition de tous ses exploits militaires, & parla avec cette éloquence naturelle qui fait une vive impression sur les cœurs. Quelques uns de ses Juges laisserent couler des larmes, & auroient souhaité en ce

appelés selon les formes, il ne s'en trouva aucun. Les Gens du Roi demanderent défaut contre Messieurs les Pairs de France qui avoient été ajourné deux fois pour assister au Jugement, sans avoir comparu ni envoyé leurs excuses, & qu'il fut passé outre, ce qui fut accordé.

(a) Le Roi révoqua par des Lettres scellées au grand sceau, le pardon qu'il lui avoit accordé de bouche.

moment pouvoir le soustraire à la rigueur des Loix. Comme il ne restoit pas assez de tems pour aller aux voix, on le reconduisit à la Bastille de la même maniere qu'il en avoit été amené.

Le Lundi 29 de Juillet le Parlement se rassembla, le Chancelier étant à la tête. Monsieur de Fleuri qui étoit le Rapporteur, après avoir lû les Conclusions du Procureur Général, opina le premier à la mort. Tous les Juges furent du même avis, & en conséquence le Chancelier prononça l'Arrêt qui déclaroit *Charles de Gontaud, Maréchal de Biron, atteint & convaincu du crime de Lèze-Majesté pour Conspirations contre la personne du Roi, entreprises sur l'Etat, & Traités avec les ennemis. On le condamna à avoir la tête tranchée en place de Grève, déclarant ses biens acquis & confisqués au Roi, la Duché de Biron éteinte, & cette Terre & autres s'il en avoit qui relevassent du Roi, réunies à la Couronne.*

Le lendemain Mardi trentième du mois, tout fut préparé dans la Place de Grève pour l'exécution. Le Maréchal entendant un grand bruit dans la Ville, & voyant par les grilles de sa fenêtre le peuple accourir en foule aux

environs de la Bastille, il s'écria *je suis jugé & je suis mort*. L'exécution fut remise au lendemain, & le Roi ordonna qu'elle se feroit dans la cour de la Bastille. On craignoit quelque émotion de la part des gens de guerre qui se trouvoient à Paris, mais la Cour voulut persuader aux parens de Biron que c'étoit par considération pour eux qu'on avoit changé le lieu du supplice. Le Chancelier accompagné de trois Maîtres des Requêtes, & suivis d'Audanciers & d'Huissiers, alla après le diner du Maréchal lui prononcer son Arrêt. Tel homme qui brave la mort dans la chaleur des combats, ne peut quelquefois sans horreur l'envisager de sang-froid. C'est ce qu'on eut lieu de remarquer dans le Maréchal de Biron. Quand il vit qu'il falloit mourir, il s'abandonna aux cris, aux plaintes & aux reproches, protesta de son innocence, ajourna le Chancelier à comparoître devant Dieu, accusa le Roi d'Ingratitude & d'injustice. Après qu'il eut jeté feu & flammes, il tomba dans l'autre extrémité, & eut recours aux plus basses supplications. Mais voyant que tout étoit sourd à ses prières, il rentra

en furie plus fort qu'auparavant. On eut beaucoup de peine à le faire mettre dans l'état où doit être un criminel pour entendre la lecture de son Arrêt. Il l'écouta assez patiemment, excepté les paroles qui l'accusoient *d'avoir conspiré contre la personne du Roi*. Il s'écria que *cela étoit faux*, & persista jusqu'à la mort à soutenir la même chose.

Le Chancelier s'étant retiré, Maignan Curé de St. Nicolas des Champs, & le Docteur (a) Garnier travaillèrent à le disposer à la mort. Après bien des exhortations, ils vinrent enfin à bout de le faire se confesser. Sur les cinq heures du soir, le Greffier vint lui dire qu'il falloit descendre. On jugea à propos de ne le point lier, dans la crainte de lui troubler entièrement la tête. Quand il sortit de la Chapelle pour aller sur l'échaffaud, il tâcha de rassurer sa contenance, & parut devant l'assemblée avec un air plus fier que ferme. S'étant mis à genoux au pied de l'échelle, il jeta son chapeau & pria Dieu environ un demi quart d'heure; ensuite s'étant relevé, il monta sur l'échaffaud, regarda de

(a) Il fut depuis Evêque de Montpellier.

toutes parts , & voyant les soldats rangés à l'entour. Il dit , *O que je voudrois bien que quelqu'un de vous me donnât d'une mousquetade au travers du corps , hélas quelle pitié !* Les deux Docteurs l'exhortant à penser à Dieu , il fit une courte priere , & puis se banda lui même les yeux avec son mouchoir : mais aussitôt il se l'ôta , & se tourna vers le Bourreau , on ne sçait à quel dessein. Quand on lui eut dit qu'il falloit lui couper ses cheveux , il entra en fureur , & s'écria en jurant : *Qu'on ne m'approche pas , & si l'on me met en fougue , j'étranglerai la moitié de ce qui est ici.* Il prononça ces paroles d'une manière si terrible , que la plupart des assistans saisis de frayeur , chercherent à s'enfuir. Il appella le sieur Baranton qui l'avoit gardé pendant sa prison , & le pria de lui rendre ce dernier service. Ce Gentilhomme monta sur l'échaffaud , & lui banda les yeux. Le Maréchal s'étant mis dans la posture convenable , cria au Bourreau , *dépêchez , dépêchez.* Celui-ci lui répondit , Monsieur , il faut dire auparavant votre *in manus* , mais dans le moment ayant pris son coutelas de la main de son valet , d'un seul coup il lui abbatit la tête. Comme elle étoit toute pleine de

feu & d'esprits, on remarqua qu'elle fit deux bonds, & qu'elle jettâ beaucoup plus de sang qu'il n'en sortit du tronc. Son corps fut inhumé dans la nef de St. Paul avec une grande affluence de peuple qui accourut de toutes parts pour lui servir de convoi.

Ainsi mourut Charles de Gontaut, Maréchal & Amiral de France, Duc de Biron, Pair du Royaume & Gouverneur de Bourgogne. Il étoit de médiocre taille, avoit le corps assez gros, les cheveux noirs, les yeux enfoncés, la tête petite, la physionomie funeste, un courage intrépide & encore plus de témérité, beaucoup de sobriété & de tempérance, très-peu de Religion, un excellent esprit, & point de Jugement. Son désastre fit beaucoup de bruit dans l'Europe par la réputation qu'il avoit d'être un grand homme de guerre. La mort de cet illustre criminel éteignit tous les restes de la Conspiration. Ses parens & ses amis plaignirent son sort sans oser en murmurer. La Reine d'Angleterre approuva fort la sévérité du Roi. Elle avoit dit plus d'une fois que ce Prince étoit trop bon, & qu'il ne seroit point maître chez lui, qu'il n'eût fait couper

autant de têtes à Paris qu'elle en avoit fait couper à Londres.

Henri IV. pardonna au Comte d'Auvergne qui étoit un des principaux complices de Biron. Les prieres & les larmes de la marquise (a) de Verneuil faciliterent beaucoup la grace du coupable. Le Baron de Lux obtint aussi le pardon de son crime, à condition qu'il ne cacheroit rien de tout ce qu'il sçavoit. Il obéit & déclara bien des choses que le Roi tint toujours secretes, pour n'être pas obligé de punir un grand nombre de personnes d'un rang distingué (b) qui avoient eu part à la conspiration. Quelques-uns des complices du Maréchal auroient cependant laissé leur tête sur un échaffaud sans les grands services qu'ils avoient rendus à l'Etat & au Roi, mais le Baron de Fon-

(a) Mademoiselle d'Entragues appelée alors Marquise de Verneuil, sœur de mere du Comte d'Auvergne & Maîtresse de Henri IV.

(b) Parmi les Seigneurs qui eurent part à la Conspiration, on comptoit le Duc de Bouillon, le Prince de Joinville, le Comte de Chatillon, Coligni, Montbarot Gouverneur de Rennes.

tanelle qui n'avoit pas de pareils titres pour obtenir sa grace, fut rompu vif en place de Grève, & on envoya deux ou trois de ses gens au gibet.

Tous les Ambassadeurs des Puissances étrangères vinrent féliciter le Roi sur la découverte d'un si dangereux complot. Ceux du Roi d'Espagne & du Duc de Savoye firent comme les autres, mais Henri IV. leur témoigna d'une maniere assez sensible, ce qu'il pensoit de leur démarche ; néanmoins il les assura qu'il ne romproit point la paix.

Le Comte d'Auvergne ne profita de la grace qu'il avoit obtenu que pour comploter de nouveau contre son Maître. Il entretenoit des correspondances secrettes avec les Espagnols, auxquels il découvroit tout ce qu'il pouvoit apprendre des secrets de l'Etat. La Marquise de Verneuil & les (a) d'Enragues eurent part à cette nouvelle conspiration. Le Roi en fut averti, & fit arrêter tous les coupables. On travailla avec chaleur à leur procès, & on découvrit que leur projet étoit de faire

1605.

(a) Le pere & le frere de la Marquise de Verneuil.

passer la Marquise de Verneuil en Espagne avec les enfans qu'elle avoit eu du Roi. Cette femme étoit munie d'un écrit par lequel Henri IV. s'étoit engagé autrefois à l'épouser. Le Monarque Espagnol qui ne cherchoit que les occasions d'exciter des troubles en France, auroit été bien aise d'avoir à sa disposition le billet & les enfans de la Marquise, afin de prendre la défense de leur prétendu droit à la Couronne contre les enfans légitimes.

Le Parlement après avoir examiné sérieusement cette affaire, rendit un Arrêt, par lequel Charles de Valois Comte d'Auvergne, François Balzac (a) d'Entragues, & Thomas (b) Morgan, atteints & convaincus du crime de Lèze-Majesté au premier chef, & de conspiration contre le Roi & l'Etat, furent condamnés à avoir la tête tranchée en place de Grève; & Henriette de Balzac, Marquise de Verneuil, à être renfermée dans l'Abbaye de Beaumontles-Tours, en attendant de plus am-

(a) Pere de la Marquise de Verneuil.

(b) C'étoit un Gentilhomme Anglois qui étoit du complot.

ples informations sur son sujet en particulier. Le Roi commua la peine de mort en une prison perpétuelle. Il permit même à Monsieur d'Entragues quelque tems après, d'aller demeurer en sa Maison de Malherbe en Beauſſe. Pour le Comte d'Auvergne, il ne ſortit point de la Baſtille pendant la vie du Roi. Le lieu de la retraite de la Marquiſe fut auſſi changé, & elle eut permiſſion de demeurer à Verneuil. Comme le Roi l'avoit beaucoup aimé, & qu'il l'aimoit peut-être encore, il la fit décharger abſolument du crime dont elle avoit été accuſée. Morgan fut banni du Royaume. Ce fut ainſi que ſe termina cette fameuſe Conſpiration dont le Maréchal de Biron fut l'auteur & la victime.

Les Eſpagnols ne furent occupés pendant tout le règne de Henri IV. qu'à exciter des troubles dans ſon Royaume. Tout François qui vouloit trahir ſon Roi, étoit sûr de trouver en eux un appui. Nous avons vû comment ils pouſſerent le Maréchal de Biron à la révolte. Après ſa mort ils continuèrent de faire jouer les reſſorts de leur indigne politique, & entraînérent encore dans le précipice un Gentilhomme des plus

qualifiés de la Province. Celui dont je veux parler, étoit Louis d'Alagon, Baron de Mairargues, originaire du Royaume de Naples. La ressemblance de son surnom lui avoit donné la vanité de croire qu'il étoit de la Maison d'*Arragon*, & sur cette chimère, il s'étoit mis en tête de faire fortune par le moyen des Espagnols. C'est pourquoi il traita avec eux pour leur livrer la ville de Marseille. Mairargues différa l'exécution de son entreprise jusqu'à l'année suivante, parce qu'il espéroit être élu Viguiier de Marseille. Cette Charge lui eut donné beaucoup de facilité pour faire réussir son dessein. Il communiqua ses projets à un (a) Forçat d'une de ses Galères, homme d'esprit & adroit dont il prétendoit se servir. Il falloit être bien imprudent pour se confier à un homme de cette espèce. Aussi le Galérien qui voyoit une récompense assurée en trahissant son Capitaine, découvrit tout au Duc de Guise, & celui-ci en écrivit au Roi.

Sur ces entrefaites, on tint les Etats en Provence, & Mairargues fut député

(a) Mairargues commandoit à Marseille deux Galères.

à la Cour pour présenter le cahier. On examina de près toutes ses démarches, & on le surprit un jour lorsqu'il s'entretenoit de son entreprise avec le Secrétaire de l'Ambassadeur d'Espagne. Tous les deux furent arrêtés. On les fouilla, & l'on trouva sous la jarretière de l'Espagnol un Mémoire qui apprit une partie de ce qu'on vouloit sçavoir. Le Secrétaire fut conduit au Châtelet, & Mairargues à la Bastille.

L'Ambassadeur d'Espagne fit grand bruit au sujet de cette affaire, & s'en plaignit comme d'une injure atroce faite à la dignité de son Maître & à l'honneur de toutes les têtes couronnées. Henri IV. à qui il eut l'audace de porter ses plaintes, lui remit devant les yeux toutes les indignes pratiques des Espagnols, qui depuis plusieurs années cherchoient à mettre son Royaume en combustion. » C'est vous, leur dit-il, » qui violez le droit des gens, puisque » vous excitez mes Sujets à la révolte. » Sont-ce là les fonctions d'un Ambassadeur ? Et comment oser trouver à » redire que je m'assure d'un homme » qui vient allumer le feu de la rébellion dans mes Etats ? Il est certain

que Henri. IV. sans manquer à ce qui est dû au caractère d'Ambassadeur , pouvoit faire punir sévèrement le Secrétaire Espagnol qui avoit si étrangement abusé de son ministère. Cependant peu de jours après il eut la bonté de le renvoyer à son Maître.

On fit le procès à Mairargues , & on n'eut pas de peine à le convaincre. Il fut condamné à avoir la tête tranchée , & à être écartelé après sa mort. Le Roi par considération pour le Duc de Montpensier & pour le Cardinal de Joyeuse , leur envoya offrir de commuer l'Arrêt de mort en une prison perpétuelle ; mais ils répondirent qu'il falloit défaire le monde de tous ces scélérats , & que s'il n'y avoit point de Bourreau pour punir celui ci, tout leur parent qu'il étoit , ils en serviroient eux - mêmes. Ainsi il fut exécuté en Grève , & on sépara son corps en quatre quartiers, qu'on mit aux quatre principales portes de Paris ; sa tête fut envoyée à Marseille , & plantée au bout d'une pique sur la Tour d'une des portes de la Ville.

Le même jour que Mairargues fut exécuté , Henri IV. courut un très-

& Conspirations en France. 51

grand risque de la vie. Ce Prince passant le soir à cheval sur le Pont-neuf, enveloppé de son manteau, un homme ayant percé au travers des Gardes, saisit le Roi par derriere, le renversa sur la croupe de son cheval & l'auroit tué d'une bayonnette, si l'assassin n'avoit été saisi dans le moment par les Valets de pied. Celui qui pensa faire ce coup, s'appelloit Jean de Lisle, natif de Vienneux, auprès de Senlis. Ayant été conduit en prison & interrogé par le Président Jeannin, il ne fit que des réponses extravagantes. Il dit entr'autres choses, qu'il étoit Roi de toute la terre, & qu'il avoit voulu se défaire de Henri qui lui retenoit une partie de son Empire. On fit des informations sur le lieu de sa naissance, & il fut attesté que depuis long-tems il étoit véritablement fou & furieux. Le Roi ne voulut point qu'on le condamnât à mort, mais seulement qu'on le mît hors d'état d'assassiner personne. On l'enferma dans une prison où il mourut quelque tems après.

Toutes les entreprises formées contre la vie de Henri IV. n'avoient pas réussi jusqu'alors, mais enfin nous allons voir ce bon Prince périr par la main

32 *Diverses Conjurations*

d'un de ses Sujets. Celui qui avoit affronté la mort en tant de batailles, qui s'étoit attiré l'admiration de toute l'Europe par son héroïque courage, qui avoit mérité à plus juste titre que tant d'autres Rois, le surnom glorieux de Grand, qui fut les délices de son peuple & la terreur de ses ennemis, Henri IV. en un mot succombe sous le fer d'un vil assassin. Entrons dans le détail de ce funeste événement.

* C'étoit
un Jeudi.

1610.

Henri IV. se dispoisoit à attaquer vivement la Maison d'Autriche dont il avoit si fort lieu de se plaindre. Avant que de partir pour se mettre à la tête de son armée, il jugea à propos de faire couronner la (a) Reine. Cette cérémonie se fit à Saint Denis le 13 * de Mai 1610, avec beaucoup de solemnité & de magnificence. Le Roi avoit eu soin lui-même de donner tous les ordres nécessaires L'entrée de la Reine à Paris se devoit faire le Dimanche suivant, & en attendant, cette Princesse revint au Louvre avec le Roi. On faisoit dresser des portiques, des arcs de triomphes, des échaffauds dans les rues par

(a) Marie de Medicis.

où la Reine devoit passer, & on préparoit un superbe festin dans le Palais. Le lendemain du couronnement, Henri IV. en qui on remarqua ce jour-là une inquiétude (a) extraordinaire, monta en

(a) On prétend qu'il y eut plusieurs présages de la mort de Henri IV. Le May qui étoit planté dans la cour du Louvre, tomba sans aucune violence. Il parut des comètes, & la Loire se déborda. Les habitans du Pays d'Angoumois virent en l'air une armée fantastique. Le jour de la mort du Roi, l'Ecu de ses armes qui étoit sur la porte du Château de Pau en Bearn, avec les premières lettres de son nom à côté, tomba à terre & se brisa. A la même heure, les vaches du troupeau Royal qui païssoit là auprès, s'étant toutes couchées en rond, & meuglant d'une façon horrible, le principal taureau qu'on appelloit *le Roi*, vint tout furieux rompre ses cornes contre la porte du Château, puis se précipita dans le fossé, & se tua. De sorte que tout le peuple qui étoit accouru à ce spectacle, se mit à crier *le Roi est mort*. Ces sortes de gens qui se mêlent de prédire l'avenir, avoient annoncé la mort de Henri IV. Il y en eut un qui dit à la Reine que cette Fête se termineroit en deuil & en larmes. La Reine elle-même rêva qu'on tuoit son mari d'un coup de couteau. On rapporte plusieurs autres choses semblables, sur lesquelles le Lecteur portera tel jugement qu'il lui plaira.

54 *Diverses Conjurations*

carosse un peu avant quatre heures après midi. Il fit mettre le Duc d'Epernon à sa droite. A la portiere du même côté étoient Messieurs de Lavardin & de Roquelaure, à l'autre portiere le Duc de Montbazon & le Marquis de la Force, & sur le devant du carosse, Monsieur de Lyancourt premier Ecuier, & le Marquis de Mirebeau. Le Cocher ayant demandé au Roi où il souhaitoit aller, ce Prince répondit d'un ton un peu chagrin, *mettez-moi hors d'ici*. Lorsqu'il fut sous la premiere porte du Louvre, il fit ouvrir le carosse de tous côtés, & ordonna au Cocher d'aller à la Croix du Tiroir. Etant devant l'Hôtel de Longueville, il renvoya sa garde à cheval, se faisant seulement accompagner de ses Valets de pieds & de quelques Gentilshommes. Il fit tourner vers le cimetiere de St. Innocent; & son dessein étoit, après avoir fait quelques tours dans Paris, de se rendre à l'Arsenal. Le carosse entra dans la rue de la Feronnerie, & fut arrêté par un embarras de charettes.

Les Valets-de-pied, pour passer plus aisément, avoient pris la plupart par derriere le cimetiere de Saint

innocent. Il n'en étoit resté que deux, dont l'un s'étoit avancé pour faire défilier les charettes, & l'autre s'étoit arrêté pour raccommoder sa jarretiere.

L'exécrable assassin qui n'avoit pu faire son coup entre les deux portes du Louvre comme il l'avoit projeté, avoit toujours suivi le carosse, & prit pour l'exécuter le moment de l'embaras & de l'éloignement de tous ceux qui par leur office devoient être à côté des portieres. Ce monstre s'appelloit François de Ravaillac. Il étoit natif d'Angoulême, âgé d'environ trente-deux ans, fils d'un solliciteur de procès qui vivoit encore alors. Pendant sa jeunesse, il avoit suivi le métier de son pere, puis étoit entré dans l'Ordre des Feuillans, d'où il fut chassé, parce qu'on s'appêrçut que c'étoit un visionnaire. Quelque mois après il fut emprisonné pour un meurtre dont il ne fut cependant pas convaincu. Au sortir de prison, il se remit à solliciter des procès, & en perdit un en son nom au sujet d'un héritage. Se voyant sans ressource, il tint école de petits enfans dans la ville d'Angoulême. L'austérité du Cloître, l'obscurité de sa prison, la perte

de son procès, l'extrême indigence où il se trouvoit réduit, lui troublèrent la tête, & aigriront de plus en plus son humeur atrabilaire. Dès sa première jeunesse, les chaleurs de la Ligue, les Libelles & les discours séditieux des Prédicateurs lui avoient inspiré une très-forte aversion pour le Roi. Il étoit imbu aussi de cette affreuse doctrine. *Qu'on peut tuer ceux qui mettent la Religion Catholique en danger, ou qui font la guerre au Pape.* Ravaillac étoit si fort échauffé sur ces sortes de matieres, qu'il ne pouvoit entendre prononcer le nom de Huguenot sans entrer en fureur.

Ceux qui avoient prémédité de faire périr le Roi, trouvant cet instrument propre pour l'exécution de leur dessein, sçurent bien le confirmer dans ses sentimens. Des Docteurs qui l'obsédoient sans cesse, lui troublèrent l'esprit par des visions supposées & par mille autres artifices. On avoit soin de lui fournir de l'argent sans qu'il sçût d'où il venoit; mais c'étoit toujours en petite quantité, de peur que s'il eût été à son aise, il n'eût renoncé à son projet. On prétend qu'il fut mené

Jusqu'à Naples, & que dans une assemblée qui se tint chez le Vice-Roi, il trouva plusieurs personnes qui étoient déterminées comme lui à assassiner Henri IV. On le fit venir d'Angoulême à Paris deux ou trois fois. Enfin on sçut si bien le conduire, qu'on vint à bout de lui faire exécuter le plus horrible des complots.

Ravaillac qui suivoit toujours le carrosse du Roi, le voyant arrêté, mit le pied sur une des roues, & donna si promptement deux coups de couteau au Roi (a), que les Seigneurs qui étoient dans le carrosse, ne s'en apperçurent qu'en entendant le Roi qui cria, *je suis blessé*; il en porta même un troisième, que le Duc de Montbazon ayant levé le bras pour l'arrêter, reçut dans sa manche. Le second coup que le Roi avoit reçu étoit mortel, aussi expira-t-il sur le champ. Ravaillac montra un air si assuré, que s'il eût jetté son couteau, on ne l'eût pas reconnu, & il auroit pu

(a) Le Roi écoutoit alors une lettre dont le Duc d'Epéron lui faisoit la lecture. D'autres prétendent que c'étoit le Roi qui lisoit en ce moment.

s'échapper. Mais ayant été pris le tenant encore à la main, il avoua son crime aussi hardiment que s'il eût fait une action héroïque. Il y a deux choses bien singulieres dans la conduite qu'on tint à l'égard du meurtrier. Premièrement lorsqu'on l'eut pris, on vit venir sept ou huit hommes l'épée à la main, qui disoient tout haut qu'il falloit le tuer, & qui se cachèrent aussi-tôt dans la foule. En second lieu, on ne mit pas d'abord Ravallac en prison; on se contenta de le garder pendant deux jours à l'Hôtel de Retz, mais avec si peu de soin que toutes sortes de personnes vinrent lui parler.

Les Seigneurs qui accompagnoient le Roi ayant jetté un manteau sur le cadavre, & tiré les rideaux du carrosse, firent tourner bride vers le Louvre, & commanderent qu'en y entrant, on cfiât un *Chirurgien & du vin*, pour faire croire que le Roi n'étoit pas mort: on étendit le cadavre tout sanglant sur un lit avec assez de négligence, & il y fut exposé pendant quelques heures. On fit quelque tems après l'ouverture du corps en présence des Médecins, qui assurerent qu'il avoit toutes les par-

ies nobles si saines , qu'il eut pû vivre encore trente ans. Cela ne servit qu'à augmenter la douleur des François , qui se voyoient privés d'un bon Roi dont ils auroient encore pû jouir long-tems.

Paris changea tout-à-coup de face après ce terrible événement. Il fallut abattre ces Arcs de triomphe qui devoient servir à l'entrée de la Reine , pour y substituer les préparatifs du deuil & des funérailles du Roi. Ce spectacle arracha des larmes bien sincères. La consternation & la douleur se répandirent dans tout le Royaume , & jamais depuis l'établissement de la Monarchie aucun Monarque ne fut si regretté.

Ravaillac , ce monstre qui venoit de plonger la France dans la plus affreuse désolation , avoit d'abord été conduit à l'Hôtel de Retz , où comme je l'ai déjà dit , on le gardoit avec trop peu de soin. Il demanda si le Roi étoit mort ; on lui répondit que non , & que même il se portoit bien. *Je ne comprends pas , répliqua-t-il , comment il peut se bien porter , car je lui ai donné un mauvais coup.* Quand quel-

qu'un l'interrogeoit pour sçavoir qui l'avoit engagé à commettre un si grand crime. *Je vous mettrois dans un furieux embarras*, répondit-il ; *si j'allois dire que c'est vous*. Le P. Coton alla le voir. & lui dit, *mon ami, prenez garde d'accuser les gens de bien*. On transféra Ravallac en prison, & on délibéra sur la maniere dont on devoit s'y prendre pour l'obliger à déclarer ses complices. On proposa la Question de (a) Geneve qui est une des plus terribles qu'on ait imaginé. Quelques Conseillers remontrèrent qu'il n'étoit pas besoin de recourir à des tortures étrangères, & qu'on avoit en France des instrumens propres à faire parler les criminels. Il y eut quelque Magistrats qui eurent la simplicité de dire que quand la Question de Geneve seroit la meilleure du monde, on ne pouvoit chrétiennement s'en servir, parce que cela venoit de la part des Hérétiques ; l'avis de ces Conseillers prévalut.

Ravallac fut interrogé par le Premier Président, qui ne pouvant rien apprendre de ce malheureux, lui dit,

(a) On l'appelle la Barate ou la Beurriere,

» la Cour vient d'envoyer chercher à
» Angoulême votre pere & votre mere,
» qu'on fera mourir cruellement en
» votre présence, puisque vous ne vou-
» lez rien déclarer. Les Loix divines
» & humaines autorisent une pareille
» rigueur, quand il s'agit d'un crime
» aussi énorme que le vôtre. Ravail-
lac répondit qu'on n'avoit jamais rien pra-
tiqué de semblable. Cependant il parut
fort troublé de la menace qu'on venoit
de lui faire; mais il ne confessa rien de
plus qu'auparavant. Le P. d'Aubigny,
Jésuite, qui avoit confessé Ravail-
lac, fut aussi interrogé par le Premier Pré-
sident, pour sçavoir si ce Scélérat lui
avoit avoué son crime. Le Jésuite ré-
pondit qu'il ne se souvenoit jamais de
ce qu'on lui avoit dit en Confession.

Dans tous les interrogatoires qu'on
fit subir à Ravail-
lac, jamais il n'avoua
que personne l'eût excité à tuer le
Roi, & les douleurs de la torture ne
lui firent rien déclarer. Le Jeudi 27
Mai 1610, il fut condamné à mort.
Voici les termes de l'Arrêt. » La Cour
» a déclaré & déclare François Ravail-
» lac dûement atteint & convaincu de
» crime de Lèze - Majesté divine &
» humaine au premier chef, pour le

» très-méchant, très-abominable &
 » très-détestable parricide commis en
 » la personne du feu Roi Henri IV. de
 » très-bonne & très-louable mémoire;
 » pour réparation duquel l'a condamné
 » & condamne à faire amende honora-
 » ble devant la principale porte del'E-
 » glise de Paris, où il sera mené & con-
 » duit dans un tombereau, là nud en
 » chemise, tenant une torche ardente
 » du poids de deux livres, dire & dé-
 » clarer que malheureusement & pro-
 » ditoirement il a commis, ledit très-
 » méchant, très-abominable, & très-
 » détestable parricide, & tué ledit
 » Seigneur Roi de deux coups de cou-
 » teau dans le corps, dont se repent,
 » demande pardon à Dieu, au Roi & à
 » la Justice; de là conduit à la place
 » de Greve, & sur un échaffaud qui y
 » sera dressé, tenaillé aux mammelles,
 » bras, cuisses & gras de jambes, sa
 » main dextre y tenant le couteau du-
 » quel a commis ledit parricide, ards
 » & brûlé de feu de soufre; & sur les
 » endroits où il sera tenaillé, jetté du
 » plomb fondu, de l'huile bouillante,
 » de la poix résine brûlante, de la cire
 » & souffre fondus ensemble. Ce fait,
 » son corps tiré & démembré à quatre

» chevaux , ses membres & corps con-
» sommés au feu , réduits en cendre ,
» jettés au vent. A déclaré & déclare
» tous & chacuns ses biens acquis &
» confisqués au Roi. Ordonné que la
» maison où il a été né sera démolie ;
» celui à qui elle appartient , préalable-
» ment indemnisé , sans que sur le fond
» puisse à l'avenir être fait autre bâti-
» ment , & que dans quinzaine après la
» publication du présent Arrêt , à son
» de trompe & cri public dans la Ville
» d'Angoulême , son pere & sa mere
» vuideront le Royaume, avec défense
» d'y revenir jamais , à peine d'être
» pendus & étranglés sans autre forme
» ni figure de procès. A fait & fait dé-
» fense à ses freres , sœurs , oncles &
» autres , de porter ci-après ledit nom
» de Ravailac , leur enjoint de le chan-
» ger en un autre sur les mêmes peines ;
» & au Substitut du Procureur Génér-
» ral du Roi , faire publier & exécuter
» le présent Arrêt à peine de s'en pren-
» dre à lui ; & avant l'exécution d'ice-
» lui Ravailac , ordonné qu'il sera de
» rechef appliqué à la Question pour la
» révélation de ses complices.

On lut à Ravailac ce terrible Arrêt ;
& on l'appliqua encore à la torture ,

mais il ne confessa rien. Il pria seulement le Roi, la Reine, la Cour & tout le monde, de vouloir lui pardonner, reconnoissant qu'il avoit commis un grand crime, mais que personne ne l'y avoit excité. Sur les trois heures de l'après-midi on le tira de la chapelle pour le conduire au supplice. Tous les prisonniers l'accablèrent d'injures, & se feroient jettés sur lui, si les Gardes ne les en avoient empêchés. Lorsqu'il sortit de la Conciergerie pour monter dans le tombereau, la populace en le voyant, devint si furieuse, qu'on eut bien de la peine à la contenir. Les injures & les imprécations recommencerent avec des cris & des hurlemens affreux. Les femmes, comme c'est l'ordinaire, étoient encore plus animées que les hommes. Il y en eut quelques-unes qui trouverent moyen d'approcher de Ravillac, & de lui faire sentir leurs ongles & leurs dents. Ce malheureux étant monté sur l'échaffaud, les Docteurs (a) qui l'accompagnoient, l'exhorterent encore à déclarer ses complices, mais il persista toujours à dire

(a) Fillefau & Gamache Docteurs de Sorbonne.

qu'il étoit le seul coupable. Pendant qu'on lui brûloit la main droite & qu'on le tenailloit, on lui réitéra les exhortations pour l'engager à découvrir ce qu'on vouloit ſçavoir, mais ce fut inutilement. Ce malheureux étant ſur le point d'être démembré, un Gentilhomme qui s'apperçut qu'un des quatre chevaux ne tiroit que foiblement, prêta le ſien qui étoit fort & vigoureux. Sur quoi Ravaillac ſ'écria ; *On m'a bien trompé quand on a voulu me faire entendre que le coup que je ferois, ſeroit bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des chevaux pour me mettre en pièces.* Il pria les Docteurs de dire un *Salve Regina*. Lorſqu'ils ſe diſpoſoient à lui donner cette conſolation, le peuple les en empêcha, en diſant qu'il ne falloit point de prières pour un méchant qui étoit damné comme *Judas*. Ravaillac ſe retourna vers ſon Confefſeur ; & lui demanda l'abſolution. *Cela m'eſt défendu,* répondit le Prêtre, *quand il s'agit d'un crime de Lèze-Majeſté au premier chef, à moins que vous ne révéliez vos complices.* *Donnez-la moi,* répliqua Ravaillac, *en ſuppoſant que j'ai dit la vérité.* *J'y conſens à cette condition,* dit le Confefſeur, *mais en cas que cela ne ſoit pas*

ainsi , votre ame , au sortir de cette vie ; s'en va droit à tous les Diables. Je l'accepte & la reçois à ces conditions là , dit Ravaillac. Ce furent les dernières paroles de ce misérable. Il expira à la seconde ou troisième tirade , car il n'en pouvoit presque plus lorsqu'il fut question de l'écarteler. Après sa mort , le Bourreau voulut jeter les membres au feu ; mais la populace se jeta impétueusement sur le cadavre qu'elle mit en pièces , & qu'elle fit brûler au coin des rues. Des paysans ayant trouvé le moyen d'en avoir quelques morceaux , les brûlerent dans leur Village : ainsi périt Ravaillac , dont la mémoire doit être en exécration à tous les François.

Il seroit difficile de décider si ce Scélérat avoit été excité par quelqu'un à poignarder Henri IV. La constance avec laquelle il souffrit les plus affreuses tortures sans rien avouer , sa persévérance à ne déclarer personne , malgré les exhortations des deux Docteurs qui le menaçoient de la perte de son ame s'il s'opiniâtroit à ne rien dire , la simplicité de ses réponses dans les différens interrogatoires qu'on lui fit subir , tout cela donneroit lieu de croire qu'il s'étoit porté de lui-même à com-

mettre un si grand crime ; mais quand on se rappelle les paroles de Ravaillac que j'ai rapportées ci dessus , il paroît que ce malheureux s'étoit laissé séduire, & qu'on lui avoit même fait les plus belles promesses ? mais qui furent les premiers auteurs d'un si horrible attentat ? C'est un mystere affreux qu'on n'a pu découvrir , & qu'on ne découvrira sans doute jamais. On soupçonna des personnes d'un rang distingué , & voici ce qui donna lieu à ces soupçons. Le Prévôt des Maréchaux de Pluviers qui étoit un méchant homme ; fort attaché à la Marquise de Verneuil, jouant ou regardant jouer à la boule, à l'heure même que Henri IV. fut assassiné, dit *le Roi est mort , il vient d'être tué présentement , n'en doutez point.* On ne fit d'abord aucune attention à ces paroles ; mais lorsqu'on eut appris ce qui étoit arrivé, on crut que cet homme pouvoit bien être un des complices de Ravaillac ; on le conduisit à la Conciergerie, où on le trouva huit jours après étranglé avec les cordons de ses caleçons. Il n'en fallut pas davantage pour faire soupçonner la Marquise de Verneuil, qui après avoir été Maîtresse du Roi, se vit sur le point de perdre la tête sur

un échaffaud. On sçait jûsqu'où les femmes sont capables de porter la vengeance. C'est ce qui fit soupçonner la Marquise d'avoir eu part au complot. Elle en fut même accusée par la Demoiselle d'Escouman, fille de beaucoup d'esprit, mais d'une vie peu réglée. Cette Demoiselle alla trouver la Reine (a) Marguerite, & lui déclara que la Marquise de Verneuil & le Duc d'Epèrnon avoient suborné Ravaillac. Sur le rapport qu'on en fit à Marie de Médicis, qui étoit pour lors Régente du Royaume, le Parlement eut ordre de prendre connoissance de cette affaire. La d'Escouman interrogée par M. de Harlai Premier Président, accusa deux hommes, dont l'un avoit été Valet-de-chambre du Marquis (b) d'Entragues. On les mit dans un cachot, & on les confronta avec leur accusatrice qui soutint fortement ce qu'elle avoit déclaré. Elle dit que la Marquise de Verneuil lui avoit adressé Ravaillac avec une lettre pour Mademoiselle du Tillet, &

(a) Première femme de Henri IV. Son mariage fut cassé, & Henri IV. épousa Marie de Médicis.

(b) Père de la Marquise de Verneuil.

ue celle-ci en sa présence, avoit parlé Ravailiac d'assassiner le feu Roi ; mais a d'Escouman soutint si mal tout ce qu'elle avoit avancé, elle réussit si peu à dépeindre la figure de l'assassin, elle débita tant de faussetés qu'on n'ajouta point foi à ses dépositions. On la condamna à être enfermée entre quatre murailles, & on relâcha les deux prisonniers.

Il n'est pas nécessaire d'examiner ici si une femme du caractère de la Marquise de Verneuil, étoit capable du crime dont on venoit de l'accuser. Il suffit de sçavoir qu'il ne se trouva point de preuves contr'elle ; si on en avoit eu de valables, Marie de Médicis n'auroit pas manqué de lui faire faire son procès & de la poursuivre à toute outrance. C'étoit-là une belle occasion de se venger d'une rivale qui lui avoit causé tant (a) de chagrin.

(a) La Marquise pendant le tems de sa faveur parloit quelquefois fort insolentement à la Reine, jusqu'à faire comparaison de ses enfans avec ceux de cette Princesse, fondée sur une promesse de mariage que la Marquise prétendoit avoir par écrit de la main du Roi. D'ailleurs cette Marquise faisoit de conju-

Il n'est pas vraisemblable aussi que le Duc d'Epéron eût fait assassiner Henri IV. S'il avoit conçu un semblable projet, en auroit-il confié l'exécution à un homme tel que Ravallac ? D'ailleurs auroit-il empêché qu'on ne tuât (a) sur le champ le meurtrier du Roi ?

Les Jésuites furent aussi soupçonnés de cet énorme attentat. Ravallac dans son interrogatoire, déposa qu'il avoit eu de fréquens entretiens avec le Pere d'Aubigny Prêtre de la Société. Il est vrai que tous ces entretiens ne rouloient que sur des visions (b) extra-

nuelles plaintes de la Reine, & abusant de l'empire qu'elle avoit pris sur le cœur de Henri IV. elle osa une fois lui parler de la Reine en termes si outrageans, que ce Prince leva la main pour lui donner un soufflet.

(a) Un des Gentilshommes du Roi, nommé St. Michel, qui suivoit le carrosse, ayant apperçu Ravallac qui venoit de faire son coup, accourut l'épée à la main pour le percer; mais le Duc d'Epéron & les autres Seigneurs qui étoient dans le carrosse, lui crièrent sagement de ne le pas faire, & qu'il y alloit de sa tête

(b) Ravallac dit qu'ayant été prisonnier à Angoulême, pendant qu'il y étoit retenu pour dettes, il avoit eu des visions comme

des sentimens de feu de soufre & d'encens, & qu'étant hors de la prison, le Samedi d'après Noel, ayant fait sa méditation pendant la nuit, ayant les mains jointes & les pieds croisés dans son lit, il avoit senti sur sa face qui étoit couverte & sur sa bouche, quelque chose qu'il ne put discerner, parce que c'étoit à l'heure de minuit; étant en cet état, il lui prit envie de chanter le Cantique de David qui commence ainsi : *Dixit Dominus* avec le *Miserere* & le *De profundis*. Il lui sembla qu'en chantant il avoit à la bouche une trompette, dont le son imitoit celui des trompettes de guerres. Le lendemain matin il se leva & fit sa méditation à genoux. S'étant recueilli en Dieu, il se leva & s'assit sur une petite chaise devant le foyer; puis s'étant peigné, & attendant que le jour vînt à paroître, il apperçut du feu à un tison. Il acheva de s'habiller, prit un morceau de sarment de vigne qu'il plaça sur le tison allumé. S'étant mis à genoux & ayant soufflé, il vit incontinent aux deux côtés de sa face à la lueur du feu, des hosties semblables à celles qu'on donne pour la Communion. Au-dessous de sa face, & au côté de sa bouche à droite, il vit un rouleau de la même grandeur que celui qui est levé par le Prêtre à la célébration de la Messe. Je ne sçais de quel rouleau il vouloit parler. Il paroît par ce récit que Ravailac étoit un visionnaire du premier ordre. Le P. d'Aubigny après avoir eu la patience d'écouter de pareilles extravagances, lui fit entendre

eu, & qu'il communiqua au Jésuite dont je viens de faire mention. Celui ci fut mandé au Parlement & confronté avec le criminel. Le P. d'Aubigny soutint qu'il ne le connoissoit pas, qu'il ne l'avoit jamais vû, & que c'étoit un impudent. Ravaillac persista dans ses dépositions, mais comme elles ne chargeoient point le P. d'Aubigny, il fut renvoyé sur le champ. Cela n'empêcha pas les ennemis des Jésuites de tenir des discours fort injurieux à la *Société*. Le Pere Portugais Cordelier, & quelques Curés de Paris, entr'autres ceux de St. Barthelemi & de St. Paul, firent entendre que les Jésuites étoient complices de l'assassinat du feu Roi. Tout le monde ne pensoit pas de la sorte, & ces Religieux avoient de puissans défenseurs. Le Comte de Soissons étant dans sa chambre où il y avoit plusieurs Gentilshommes, menaça de donner de son poignard dans le sein du premier qui diroit que les Jésuites avoient fait mourir le Roi. Je sçais, dit-il, que ce langage est commun à Paris, mais il en coutera la vie au pre-

qu'il avoit le cerveau troublé, & lui conseilla de dire son Chapelet & de prier Dieu.

mier

nier qui le tiendra. Je ne sçais pas quel avantage auroient trouvé les Jésuites à faire périr Henri IV. Au contraire il étoit de leur intérêt qu'il régnât longtemps. On ne désire pas la mort d'un bienfaiteur. Pendant les fureurs de la Ligue, les Jésuites pouvoient penser comme les autres Ecclésiastiques du Royaume; mais depuis la conversion du Roi, ils devoient avoir bien changé de sentimens. Henri IV. avoit promis de leur donner son cœur après sa mort. On se conforma aux intentions de ce Prince. Leur auroit-on accordé ce cœur, s'ils y avoient fait plonger un poignard?

Après avoir lû tout ce qui concerne la mort de Henri IV. je suis tenté de croire que personne n'avoit excité Ravallac à tuer le Roi, & que ce meurtrier étoit un Fanatique tel que Barriere, Chatel & tant d'autres qui avoient formé le même projet. Il paroît par ses réponses qu'il croyoit la Religion Catholique en danger (a) sous le regne de

(a) Voici une des réponses qu'il fit dans les interrogatoires. On lui demanda ce qu'il avoit fait à Paris depuis son retour d'Angoulême. Il répondit qu'il fut loger aux cinq

Henri IV. il n'en fallut pas davantage pour déterminer un esprit foible & superstitieux à se porter aux derniers excès. S'il n'agit que par les instigations de quelques personnes d'un rang distingué, on lui promet sans doute de le tirer d'affaire en cas qu'on voulût le poursuivre. Mais pourquoi garda-t-il un silence si opiniâtre, lorsqu'on lui fit souffrir les plus cruelles tortures, &

Croissans, Fauxbourg Saint Jacques, & que pour être proche du Louvre, il se logea ensuite aux trois Pigeons rue St. Honoré. En y allant, il voulut rester dans une Hôtellerie qui étoit près des Quinze-Vingts; mais on lui refusa un gîte, parce qu'il y avoit trop de monde. Sur une table il vit un couteau qui lui parut propre à son dessein. Il le prit & le garda quinze jours ou trois semaines. Ayant perdu l'envie de tuer le Roi, il partit de Paris pour s'en retourner à Angoulême; il fut jusqu'à Estampes. Pendant la route, il rompit son couteau de la longueur d'un pouce à une charrette qu'il trouva dans son chemin. Etant dans le Fauxbourg d'Estampes devant une image représentant un *Ecce homo*, il reprit son dessein de tuer le Roi, & ne put résister à la tentation, comme il avoit fait auparavant. Il revint à Paris pour exécuter son projet; ce qui l'y détermina, c'est qu'il avoit entendu dire que le Roi vouloit faire la guerre au Pape, & transférer le Saint Siège à Paris,

qu'il se vit condamné à périr par un supplice affreux? Quels ménagemens étoit-il alors obligé d'avoir pour des personnes qui l'abandonnoient à son malheureux sort, & que risquoit-il en les déclarant? Tout devoit l'engager à parler dans les derniers momens de sa vie. Le désespoir d'avoir été séduit par de fausses promesses, le plaisir d'associer à son malheur des gens qui l'avoient excité au crime pour en recueillir eux seuls le fruit, & lui en laisser la punition, l'espérance de se soustraire peut-être à la rigueur des Loix, en déclarant des complices d'un rang trop élevé pour craindre un juste châtiment; enfin la crainte d'une damnation éternelle dont le menaçoient les Docteurs qui l'exhortoient à la mort, tous ces motifs auroient dû ce semble le déterminer à rompre un silence qu'il s'obstina à garder jusqu'au dernier soupir. Quelques paroles qui lui échaperent, & qui ne servirent qu'à inspirer des soupçons sans rien éclaircir, ont donné lieu à des conjectures que la prudence ne permet pas de publier, & qui ne pourront jamais se changer en certitude. Ainsi je m'en tiens à croire que Ravailiac étoit un Fanatique, qui se porta de lui-même à

76 *Diverses Conjurations*
assassiner le plus grand & le meilleur de
nos Rois.

On forma aussi contre Louis XIII.
successeur de Henri IV. quelques Con-
spirations qui ne furent funestes qu'à
ceux qui en furent les auteurs. Riche-
lieu , Cardinal & premier Ministre ;
gouvernoit le Royaume avec une au-
torité absolue. Son caractère dur &
hautain l'avoit rendu odieux à pres-
que tous les Seigneurs François , qui
se voyoient contraints de ramper de-
vant un Prêtre occupé continuellement
à les contenir dans la plus basse sou-
mission. Il étoit d'ailleurs implacable
ennemi , & il n'y avoit que la mort de
quiconque avoit eu le malheur de lui
déplaire qui pût satisfaire sa haine. Le
Maréchal de (a) Marillac en fit la fu-

(a) Ce Maréchal fut accusé de péculat. On
établit une commission pour lui faire son pro-
cès. Ses Juges qui étoient vendus au Cardinal
& qui sçavoient ses intentions, condamnerent
à mort l'infortuné Marillac. Quelque tems
après, Richelieu railla cruellement ces indi-
gnes Magistrats. Il faut avouer, leur dit-il ,
» que Dieu donne aux Juges des lumieres
» qu'il n'accorde pas aux autres hommes ,
» puisque vous avez condamné M. de Maril-
» lac à la mort. Pour moi je ne croyois pas

cette expérience. Tous les Grands du Royaume étoient intérieurement révoltés contre le Cardinal ; mais personne n'avoit plus sujet de le haïr que la Reine-Mere Marie de Medicis qui étoit vue obligée de sortir du Royaume. Elle demouroit à Bruxelles où Gaston Duc d'Orleans son second fils étoit venu joindre, à cause des désagréemens qu'il avoit aussi essuyés à la Cour.

Ce Prince & cette Princesse ayant appris que le Maréchal de Montmorency étoit mécontent du Cardinal, lui envoyèrent Delbene Evêque d'Albi, pour le faire souvenir qu'il avoit autrefois promis au Duc d'Orleans, de lui rendre quelque service signalé. Le Prévôt représenta au Maréchal qu'il ne se rouveroit peut-être jamais une occasion où son secours, fût plus utile à Marie de Médicis & au Duc d'Orleans qui attendoient leur rétablissement de sa générosité ; qu'il ne pouvoit acquérir une gloire plus éclatante, plus solide que celle d'avoir délivré d'une longue & cruelle persécution la veuve & le fils de Henri le Grand. M. de Montmo-

que ses actions méritassent un si rude châ-
timent,

renci paroïssoit très-disposé à entrer dans les vûes du Prince & de la Princesse ; mais Soudheilles , Gentilhomme Limosin travailloit à empêcher le Maréchal de prendre une résolution extrême , en lui représentant les périls auxquels il s'exposoit en voulant recevoir le Duc d'Orleans dans le (a) Languedec. » Le Roi, disoit ce sage & prudent Limosin, ne manquera pas de suivre son frere avec la plus grande partie de ses forces. Quel moyen aurez-vous de résister à une puissante armée? N'attendez pas qu'aucun Seigneur du Royaume se joigne à vous. Car qui voudra se déclarer pour un jeune Prince qui se laisse trahir par ses favoris , & qui a plus d'une fois abandonné ceux qui ont entrepris de le servir ?

L'Evêque d'Albi empêcha l'effet d'un conseil si judicieux. » Que craignez-vous ? dit-il au Maréchal , la Noblesse & le peuple du Languedoc totalement dévoués à votre Maison & à votre personne , se déclareront en votre faveur , & seconderont vos

(a) Le Maréchal de Montmorenci étoit Gouverneur de cette Province.

desseins. Le succès n'en peut qu'être glorieux. Ne différez donc pas à délivrer une grande Reine & un jeune Prince qui gémissent sous l'oppression d'un Ministre universellement détesté. Montmorenci fut ébranlé par ce discours; mais il ne se rendit pas encore. Il ne s'engagea dans la révolte qu'après avoir appris que le Cardinal (a) vouloit le faire arrêter. L'Abbé d'Elbene, neveu de l'Evêque d'Albi, chercha de le déterminer, en lui exposant avec beaucoup d'adresse tous les sujets de chagrin que lui avoit donnés la Cour. » Il est tems que vous pensiez à vous, lui dit d'Elbene; l'injustice exercée contre M. de Marillac doit faire trembler quiconque n'est pas dans les bonnes grâces d'un Ministre cruel & vindicatif. D'ailleurs le parti qu'on vous propose, n'a rien de contraire au service du Roi. N'est-ce pas servir l'Etat que de secourir une Reine affligée & l'héritier présomptif de la Couronne qui se jettent entre vos

(a) Le Cardinal avoit appris tout ce qui étoit passé entre l'Evêque d'Albi & le Maréchal.

» bras? Quand le Ministre sera informé
» de la droiture de vos intentions, il
» ne pourra se dispenser de vous accor-
» der du moins une grande partie de
» vos justes demandes. Les gens de
» bien applaudiront au noble projet de
» réunir la famille Royale malheureu-
» sement divisée, & toute la France en
» secondera l'exécution avec plaisir.

Emporté par la passion de se signa-
ler en devenant le libérateur de la
Reine-Mere & du Duc d'Orleans, ou
peut-être par le desir de se venger du
Cardinal de Richelieu, Montmorenci
consentit à aider de tout son pouvoir
le Prince & la Princesse qui imploroient
son secours. Il y a quelques Historiens
qui prétendent que le Maréchal ne se
détermina qu'à la sollicitation de son
épouse qu'il aimoit tendrement. Quoi-
qu'il en soit, il est constant que Mont-
morenci se laissa entraîner dans une ré-
volte dont les suites lui furent très-
funestes.

Dès qu'il se fut engagé, l'Evêque
d'Albi travailla à gagner les Députés
des Villes de Languedoc. On n'épar-
gna pas l'argent en cette occasion. Une
grande partie de la Noblesse & des
Evêques se portoient d'eux-mêmes à se-

conder les projets du Maréchal, les uns par l'envie de conserver leurs privilèges, les autres à cause de leur attachement à la personne du Gouverneur. L'Archevêque de Narbonne n'étoit pas dans les mêmes dispositions que les autres Prélats du Languedoc. » Monsieur, » dit-il un jour au Maréchal, je vous » conjure de réfléchir sérieusement sur » les malheurs auxquels vous allez ex- » poser votre personne & la Province, » mais encore tout le Royaume que » vous avez défendu plus d'une fois » avec une valeur digne du nom que » vous portez. L'entreprise que vous » projetez, flétrira la belle réputation » que tant de victoires vous ont ac- » quise. Après avoir rendu tant de ser- » vices à la Patrie, voulez-vous la » plonger dans les horreurs d'une » guerre civile ? Quelque chose que » vous puissiez dire, on ne croira ja- » mais que vous vous êtes uniquement » proposé de ruiner un Ministre dont » vous croyez avoir raison de vous » plaindre ; & quand ce seroit là le mo- » tif qui vous met les armes à la main, » convient-il à un Sujet de régler les » inclinations de son Maître ? Il n'est

» jamais permis , sous quelque prétexte
 » que ce soit, de se révolter contre son
 » Roi.

Ce discours tout sensé qu'il étoit , fit peu d'impression sur Montmorenci. Cependant comme il n'avoit pas encore pris tous ses arrangemens , il usa de dissimulation , & feignit de n'être pas encore bien déterminé à recevoir le Duc d'Orleans en Languedoc. Il envoya même en Cour des lettres remplies de protestations de fidélité. Le Cardinal ne se laissa point séduire par toutes ces belles apparences ; il fit partir Soudheilles pour exhorter encore une fois le Maréchal , à rentrer dans son devoir , mais il n'étoit plus tems. Gaston venoit de pénétrer dans la Bourgogne , & s'avançoit vers le Languedoc avec assez peu de troupes. Cette précipitation chagrina Montmorenci , mais ne lui fit pas changer de dessein. Il prit des mesures pour obliger les Etats de la Province à le seconder, & dit à Soudheilles qui gémissoit de voir son (a) Maître embarqué dans cette mauvaise

(a) Il étoit Capitaine des Gardes du Maréchal.

affaire : *Cher ami, le dé est jeté ; il n'y a plus moyen de s'en dédire.* » Monsieur ;
» répondit le sage Gentilhomme , puis-
» que vous oubliez vos véritables in-
» térêts, ceux de vos amis & de vos
» serviteurs , considérez du moins que
» vous allez perdre une Province qui
» vous fut toujours chère ; elle va être
» en proie à deux ou trois armées qui
» la désoleront. Ne craignez-vous point
» qu'on ne vous reproche un jour tous
» les maux que vous allez attirer sur le
» Languedoc ? Montmorenci parut
touché de cette remontrance ; mais il
persista dans son dessein. On lui con-
seilla de faire arrêter quatre personnes
qui n'étoient pas dans ses intérêts.
L'Archevêque de Narbonne étoit de
ce nombre. (a) Quand on vint le saisir,
il dit à l'Officier : *allons où il vous plai-
ra ; mais en quelque lieu qu'on me mette,
le Roi sçaura bien m'en tirer.* On le con-
duisit d'abord au Château de Pezenas,
où il ne resta qu'un jour. On le mit

(a) Les trois autres personnes qui furent
arrêtées, étoient Hembri & Miron Commis-
saires du Roi, & Verderonne Intendant d'
Languedoc.

84 *Diverses Conjurations*
ensuite entre les mains de l'Evêque
d'Agde.

Le Duc d'Orleans après avoir traversé plus des deux tiers de la France, arriva en Languedoc à la tête de deux mille hommes, dont la plupart étoient étrangers : (a) Voici le Manifeste qu'il publia pour justifier sa révolte. » Gaston fils de France, frere unique du » Roi, Duc d'Orleans, sçavoir faisons » qu'après avoir demandé justice au » Roi, notre très-honoré Seigneur, » par nos très-humbles supplications, » & au Parlement de Paris par nos » Requêtes, contre Armand Cardinal de Richeieu, perturbateur du » repos public, ennemi du Roi & de » la Maison Royale, Usurpateur de » toutes les meilleures Places du Royaume, Tyran d'un grand nombre de » personnes de qualités qu'il a opprimées, & généralement de tout le » peuple de France qu'il accable ; nous

(a) Le Roi d'Espagne qui avoit promis à Gaston de le secourir, lui donna quelques Régimens de Cavalerie Allemande, Liégeoise & Napolitaine ; il y en avoit trois ou quatre assez bons. Le reste étoit le rebut de l'armée Espagnole.

» sommes contraints de nous opposer
» aux pernicioeux desseins d'un homme
» qui prétend dissiper ou usurper l'E-
» tat , à la conservation duquel notre
» naissance , & les intérêts que chacun
» sçait , nous obligent indispensable-
» ment de travailler. Dans cette vue ,
» nous appellons à nous les véritables
» François , bons & fidèles serviteurs
» du Roi. Notre unique intention , est
» de faire connoître à Sa Majesté qu'elle
» est trompée par les artifices & par les
» calomnies du Cardinal , & de donner
» au Roi la gloire de les dissiper , &
» l'honneur d'apporter le remede au
» mal que cause celui qui s'est emparé
» de l'autorité Souveraine. Nous dé-
» clarons en même-tems que nous re-
» garderons comme ennemis du Roi &
» de son Etat , tous ceux qui s'oppose-
» ront directement ou indirectement à
» un si grand bien , que nous les juge-
» rons de bonne prise s'ils tombent
» entre nos mains , & que nous pour-
» suivrons en Justice les complices , les
» Suppôts & les Ministres de la Ty-
» rannie du Cardinal , sans permettre
» qu'on fasse aucun déplaisir aux autres
» Sujets du Roi , étant d'ailleurs bien
» fâchés de nous voir dans la nécessité

» d'incommoder quelques particuliers
 » en travaillant au salut du peuple.

1632. Gaston prit ensuite la qualité de Lieutenant - Général du Roi pour la réformation des abus & des désordres introduits dans le Gouvernement de l'Etat par le Cardinal de Richelieu. La Cour ne tarda pas à envoyer des troupes contre le Prince rebelle. Les Maréchaux de la Force & de Schomberg qui commandoient l'armée Royale , n'avoient accepté cette commission qu'avec une répugnance extrême. Il pouvoit arriver que le Duc d'Orleans héritier (a) présomptif de la Couronne, fût tué dans un combat , & les deux Généraux ne sçavoient si on ne les rendroit point responsables d'un pareil accident. Aussi le Maréchal de la Force demanda un ordre précis & positif sur la maniere dont Sa Majesté vouloit qu'on en usât à l'égard du Duc d'Orleans. Le Roi ayant répondu qu'il falloit qu'on prît garde de faire aucun mal à son frere , & qu'on le traitât avec tout le respect dû à sa naissance & à son

(a) Louis XIII. n'avoit point encore alors d'enfans. Il n'eut un fils que six ans après le tems dont nous parlons.

rang, M. de la Force remontra qu'il seroit difficile de distinguer le Prince dans la mêlée. Comme l'incertitude & l'embarras où se trouvoient les Généraux, pouvoit les empêcher d'agir avec une certaine vigueur, Richelieu conseilla au Roi de s'aller mettre à la tête de son armée. Louis XIII. avant que de partir, tint son lit de Justice, & fit lire la Déclaration suivante ; » Nous
» espérons que le Duc d'Orleans mon
» frere, se souvenant du rang qu'il tient
» dans cet Etat, & de l'honneur qu'il
» a de nous appartenir, aura enfin hor-
» reur de la désolation & du mal que
» les troupes qu'il amene, causent à
» nos pauvres Sujets. Si dans six se-
» maines, après la publication des pré-
» sentes, il a recours à notre bonté,
» s'il renvoye les étrangers & les autres
» qui sont à sa solde, s'il cesse tout acte
» d'hostilité, de guerre & d'entreprise
» sur nos Places, & s'il vient nous
» trouver, ou s'il dépêche quelqu'un
» vers nous pour se remettre entière-
» ment dans son devoir ; nous promet-
» tons d'oublier ses fautes passées, de
» le rétablir dans tous ses biens, Apa-
» nages, pensions & appointemens, &
» de lui faire un si bon & si favorable

» traitement , qu'il aura tout sujet de
 » se louer de notre bonté, & de dé-
 » tester les mauvais conseils de ceux
 » qui l'ont éloigné de nous au préju-
 » dice de la France & au sien propre.
 » Que si ce tems passé, il persiste dans
 » les mauvais desseins qu'on lui a fait
 » prendre, nous nous réservons d'or-
 » donner contre lui ce que nous juge-
 » rons devoir faire pour la conserva-
 » tion de cet Etat & pour le repos &
 » la sûreté de nos Sujets, conformé-
 » ment aux Ordonnances du Royaume,
 » & ce qui a été pratiqué par nos Pré-
 » décesseurs en pareilles occasions, &c.

Le jour que le Roi partit pour aller
 réduire son frere, la Princesse de Gui-
 menée dit au Cardinal : *Monsieur, sou-
 venez-vous des grandes marques d'affec-
 tion que M. de Montmorenci vous a don-
 nées il n'y a pas long-tems. Vous ne pou-
 vez les oublier sans ingratitude, Madame,*
 répartit froidement Richelieu : *Je n'ai
 pas rompu le premier.* Louis XIII. étant
 arrivé à Lyon, envoya ses ordres pour
 qu'on attaquât les rebelles. On leur li-
 vra bataille auprès de Castelnaudari, &
 ils furent vaincus. Le Maréchal de
 Montmorenci après avoir fait des pro-
 diges de valeur, & reçu plusieurs blef-

fures , tomba au pouvoir de ses ennemis qui le conduisirent au Château de Leytoure.

Gaston voyant la défaite de son armée , songea à s'accommoder avec le Roi. Il fit des propositions , qu'à peine lui auroit-on accordées, s'il eût été vainqueur; aussi furent-elles rejetées. Il insista d'abord avec assez de chaleur sur la délivrance du Maréchal ; mais enfin il se vit obligé de faire son accommodement sans avoir pû sauver un homme qui venoit de se perdre pour lui rendre service.

Toutes les Villes du Languedoc se soumirent à leur Souverain qui leur rendit certains privilèges, dont la perte leur avoit été fort sensible. Mais la clémence du Roi ne s'étendit pas sur tous les rebelles. Il fut bien-tôt question de sçavoir comment on traiteroit celui qui avoit soulevé la Province confiée à ses soins. Cette affaire fut mise sur le tapis dans le Conseil du Roi, & Richelieu qui opina le premier, parla de la sorte : « Il n'est pas facile de dé-
» cider, Sire, si V. M. doit user de sé-
» vérité ou d'indulgence à l'égard du
» Maréchal de Montmorenci. Je trou-
» ve de puissantes raisons pour le con-

90 *Diverses Conjurations*

» damner ou l'absoudre. La promesse
 » que le Duc d'Orleans veut faire, de re-
 » noncer à toutes les factions hors du
 » Royaume, & de rompre ses liaisons
 » avec les étrangers, en cas que vous
 » lui accordiez la grace du Maréchal
 » de Montmorenci, paroît d'une ex-
 » trême importance au service de V.
 » M. & au bien de l'Etat. La prudence
 » semble vous permettre d'acheter cet
 » avantage un peu cher & de sacrifier
 » vos justes ressentimens contre un Su-
 » jet ingrat & rebelle, afin d'amener le
 » Prince votre frere par la douceur, à
 » un point auquel il se réduira peut-
 » être difficilement par la sévérité.
 » Votre condescendance en cette oc-
 » casion, lui fournira un prétexte hon-
 » nête de se séparer de tous ceux aux-
 » quels il s'est lié mal-à-propos. Qui
 » pourra le blâmer d'avoir sacrifié les
 » intérêts de la Reine-Mere, du Roi
 » d'Espagne & du Duc de (a) Lor-
 » raine, quand il n'aura eu que ce seul

(a) Le Duc de Lorraine avoit favorisé les projets de Gaston, mais en portant la guerre dans le sein de ses Etats, on le força de se tenir tranquille.

» moyen de sauver la vie au Duc de
» Montmorenci ? Que si vous refusez
» au Prince la grace qu'il demande
» avec instance , il se plaindra qu'on
» l'empêche de rentrer avec honneur
» dans son devoir. Ses Confidens ne
» manqueront pas de lui représenter
» qu'il doit risquer tout , plutôt que
» d'abandonner un Scigneur qui ne
» s'est rendu coupable que pour avoir
» voulu le servir , & qu'il vaudroit
» mieux encore se jeter entre les bras
» des étrangers , que de consentir à un
» accommodement capable de flétrir à
» jamais sa réputation ; & qui sait si
» des raisons si spécieuses ne détermi-
» neront pas le Prince à prendre un
» parti violent qui mettra en combus-
» tion toute la France. Les Espagnols
» feront tout leur possible pour enga-
» ger votre frère à les servir dans le
» projet qu'ils ont depuis long-tems ,
» de ruiner & de démembrer un Royau-
» me dont la puissance leur cause de
» trop grands ombrages. Si le Duc
» d'Orleans gagné par l'indulgence que
» vous aurez pour M. de Montmoren-
» ci , se sépare des Espagnols & des au-
» tres ennemis de V. M. s'il prend une
» ferme résolution de ne plus former

92 *Diverses Conjurations*

» de complots contre le Gouverne-
 » ment, & s'il rentre de bonne foi dans
 » son devoir; vous êtes en état, Sire,
 » de tout entreprendre contre la Mai-
 » son d'Autriche. Au lieu que s'il per-
 » sévère dans sa mauvaise disposition,
 » il vous fera impossible d'abattre l'or-
 » gueil & la puissance des ennemis ir-
 » réconciliables de votre Couronne.

» Malgré tout ce que je viens de
 » dire, il paroît que la clémence n'est
 » pas le parti le plus avantageux que
 » vous puissiez prendre. La situation
 » présente des affaires du Royaume,
 » exige un grand exemple de sévérité.
 » L'histoire nous apprend que les Sou-
 » verains âgés ou valétudinaires, ne sont
 » venus à bout de conserver leur auto-
 » rité que par l'exécution rigoureuse
 » des Loix. Si les Seigneurs, les Pro-
 » vinces, les Villes & le peuple se per-
 » suadent une fois, que quoiqu'il puisse
 » arriver, on obtiendra l'impunité par
 » le crédit du Prince; qui est-ce qui
 » fera alors difficulté de se donner à
 » lui? Combien de gens hazarderont
 » volontiers la perte d'une charge ou
 » d'un emploi, dans l'espérance d'être
 » un jour amplement dédommagés par
 » l'héritier présomptif de la Couronne?

» Certaines circonstances rendent im-
» pardonnable la faute du Maréchal. Il
» ne s'est pas contenté de prendre les
» armes en faveur du Duc d'Orleans ,
» il l'a encore excité à entrer dans le
» Royaume à main armée ; il a soulevé
» une grande Province & engagé les
» Etats à lui fournir les moyens de
» soutenir sa révolte. Une pareille con-
» duite ne mérite-t-elle pas les plus ri-
» goureux châtimens ? Car il seroit dan-
» gereux de se borner à une punition
» légère. Il n'y a pas de sûreté à gar-
» der en prison un Seigneur si confi-
» dérable par ses alliances. Le parti du
» Prince que la seule nécessité réduit
» aujourd'hui à la soumission , subsiste-
» roit toujours & se réveilleroit à la
» première occasion. Les Espagnols ne
» feroient pas moins attentifs à fomen-
» ter les mécontentemens. L'aigreur
» de la Reine - Mere ne diminueroit
» point ; les Confidens du Prince n'au-
» roient ni moins d'inquiétude, ni moins
» d'ambition , & les engagemens pris
» avec le Duc de Lorraine ne feroient
» point rompus. Si vous voulez , Sire ,
» abandonner la Suede & les Provinces
» Unies à la Maison d'Autriche , sacrifier à la Reine-Mere tous ceux qu'elle

94 *Diverses Conjurations*

» hait , dépendre absolument de ses
 » volontés , & rendre les Places (a) au
 » Duc de Lorraine ; les factions & les
 » cabales pourront cesser à ce prix :
 » mais je ne crois pas que V. M. ait
 » une complaisance si préjudiciable à
 » ses intérêts. Il faut donc songer à dis-
 » siper tous les complots. Celui du Ma-
 » réchal de Montmorenci tombera avec
 » sa tête , & le Duc d'Orleans perdra
 » en même-tems tout son crédit dans
 » le Royaume.

» Il n'est pas difficile de répondre
 » aux raisons qui pourroient vous en-
 » gager à user de clémence. Si V. M.
 » prenoit ce parti , ce seroit dans l'es-
 » pérance que la douceur produiroit

(a) Charles Duc de Lorraine , favorisa , comme je l'ai déjà dit , la rébellion du Duc d'Orleans. Louis XIII. pour l'en punir , entra dans la Lorraine , & se rendit bien tôt Maître de la plupart des Places. Le Duc se voyant sur le point d'être écrasé , fit son accommodement avec le Roi. Il s'engagea par le Traité de Liverdun , à remettre entre les mains de Louis XIII. pour quatre ans , les Villes & les Châteaux de Stenai & de Jametz , avec les munitions & l'artillerie qui s'y trouveroient , à condition qu'après le terme expiré ; Louis rendroit tout au Duc de Lorraine.

» les mêmes effets que la sévérité. Mais
» a-t-on lieu de le présumer dans l'af-
» faire dont il s'agit ? Peut-on se fier
» aux promesses du Prince votre frere ,
» après qu'il a manqué tant de fois de pa-
» role, sans aucun égard aux bons trai-
» temens qu'il a reçus de votre part ? Se
» reposer sur les assurances qu'il s'offre de
» donner, ce seroit une trop grande im-
» prudence. Il ne manquera pas de dire
» que la nécessité les lui a extorquées. On
» objectera peut-être que son ressenti-
» ment est à craindre. Je suis bien éloi-
» gné de le croire. Car s'il n'a pas le
» pouvoir de sauver le coupable , qui
» osera désormais se déclarer pour un
» Prince qui ne peut délivrer ses amis
» du péril auquel il les expose ? Cette
» seule considération doit suffire pour
» engager V. M à punir le Maréchal
» comme il le mérite. D'ailleurs il n'y
» a pas à craindre que cette punition
» rende odieuse la personne du Prince.
» Comment le pourra-t-on blâmer
» d'avoir permis une exécution qu'il
» n'aura pû empêcher ? C'en est assez
» pour mettre sa réputation à couvert.
» Il fera le mécontent , je n'en doute
» pas : mais il ne fera pas en état de
» former un nouveau parti dans le

» Royaume. A la vérité vos Ministres
 » auront toujours à craindre les effets
 » de son indignation ; mais devons-
 » nous songer à nos intérêts, quand il
 » s'agit des vôtres ? C'est pourquoi tout
 » bien considéré, la sévérité en cette
 » occasion me paroît plus avantageuse
 » que la clémence. C'est à vous Sire ;
 » de voir quelle résolution V. M. croit
 » devoir prendre.

Aucun de ceux qui assistoient au
 Conseil n'osa contredire le Cardinal ;
 le Roi adopta le sentiment de son Mi-
 nistre, & dit : » Je suivrai l'exemple
 » que mon pere m'a donné dans l'affaire
 » du Maréchal de Biron, & je veux
 » intimider tous les Grands du Royau-
 » me par la punition du plus dangereux
 » & du plus puissant de tous les rebel-
 » les. Ces paroles firent connoître
 qu'il n'y avoit point de pardon à es-
 pérer pour Montmorenci. Cependant
 on sollicita sa grace avec beaucoup de
 chaleur. Le Duc d'Angoulême cher-
 cha à fléchir le Cardinal par la lettre
 suivante. » Vous sçavez, Monsieur,
 » que je n'ai jamais douté du malheur
 » de M. de Montmorenci. J'aurois
 » même désespéré de sa vie, si je ne
 » m'étois soutenu par l'espérance que
 » sa

» la disgrâce vous fourniroit un moyen
» de dissiper les factions formées con-
» tre l'autorité du Roi, & contre la
» sagesse de vos conseils, & vous don-
» neroit occasion de montrer à toute
» la terre que vous usiez généreusement
» de la victoire. Au nom de Dieu,
» Monsieur, que ce pauvre Seigneur,
» quelque coupable qu'il soit, sente par
» votre intercession les effets de la mi-
» séricorde du Roi. Sauvez un homme
» que vous avez tant aimé. Vous l'ap-
» pelliez autrefois votre fils, châtiez-le
» en pere. Faites voir que vous oubliez
» facilement les offenses, & que le dé-
» sir d'acquérir de la gloire, peut plus
» sur votre cœur que le plaisir de la
» vengeance. Une pareille générosité
» obligera tous les parens & les alliés
» de M. de Montmorenci. Elle rame-
» nera ceux qui mal-à-propos se sont
» éloignés de vous. Les plus méchans
» esprits seront contraints d'admirer
» votre vertu, & les gens qui osent
» donner des interprétations sinistres
» à vos entreprises, en loueront la jus-
» tice & la sagesse. Je vous ai voué mes
» services, Monsieur, depuis que j'ai
» l'honneur de vous connoître. Non-
» obstant les puissans efforts de mes en-

» nemis pour m'éloigner de vos bonnes
 » graces , vous me les avez conservées,
 » cela me donne lieu d'espérer que vous
 » voudrez bien prescrire à mon Secré-
 » taire ce que je dois faire en cette
 » rencontre. Comme j'ai résolu de dé-
 » pendre de vos ordres , je l'ai chargé
 » de se régler sur votre volonté.

Cette lettre si fourmise, ne servit qu'à
 flatter l'orgueil de Richelieu , sans lui
 faire changer de résolution. » La der-
 » niere révolte , dit-il , au Secrétaire
 » du Duc d'Angoulême , est la plus
 » grande qu'on ait vû en France. Si on
 » néglige d'en prévenir une seconde
 » par une sévérité nécessaire, qui nous
 » répondra que d'autres n'en feront pas
 » autant ? M. d'Angoulême , repartit
 le Secrétaire , ne m'a point envoyé ici
 pour excuser M. de Montmorenci.
 » J'ai seulement ordre de vous repré-
 » senter, Monseigneur , que quelque
 » énorme que soit la faute du Maréchal,
 » le Roi peut user de clémence : les
 » prédécesseurs de S. M. ont fait grace
 » à de pareils coupables. M. d'Angou-
 » lême ose espérer qu'elle se laissera flé-
 » chir à leur exemple. Si Votre Emi-
 » nence veut bien appuyer de ses bons
 » offices la très-humble priere que les
 » parens , les Alliés & les amis de M.

» de Montmorenci font unanimement
» au Roi. Mon Dieu, reprit le Cardi-
» nal, d'un air chagrin, M. de Mont-
» morenci étoit devenu insupportable,
» & si envieux qu'il ne pouvoit voir
» qui que ce fût au-dessus de lui.

Le Duc d'Epéron vint de Guyenne
à Toulouse pour solliciter en faveur de
l'infortuné Montmorenci qu'il avoit
toujours beaucoup aimé. Sire, dit-il,
en se mettant à genoux (a) devant le
Roi. » Si je me jette aux pieds de V.
», M. ce n'est point dans le dessein
» d'exténuer la faute de M. de Mont-
» morenci par des excuses recherchées.
» Son crime est grand & manifeste ;
» c'est ce qui le rend digne de votre
» clémence, vertu vraiment Royale
» qui paroît avec le plus d'éclat dans
» le pardon des fautes énormes. Je ne
» sçais si vous trouverez jamais, Sire,
» une plus belle occasion de faire voir
» que vous êtes le meilleur Roi du
» monde. Toute l'Europe est attentive
» à ce que V. M. ordonnera d'un Sei-
» gneur si distingué par sa naissance &
» par ses services. Je vous demande sa
» grace avec d'autant plus de confian-
» ce, qu'ayant reçu une pareille mar-

(a) Le Roi le fit lever aussi tôt.

„ que de votre bonté dans une occa-
„ sion presque semblable, je puis me
„ vanter que Votre Majesté n'a pas eu
„ lieu de se repentir de m'avoir par-
„ donné. Je ne suis pas, Sire, le seul
„ de vos serviteurs qui vous soit rede-
„ vable d'un si grand bienfait. M. le
„ Cardinal de Richelieu y a eu autant
„ de part que moi. Nous étions l'un &
„ l'autre dans les intérêts de la Reine
„ votre mere, en un tems où le nom de
„ Votre Majesté nous étoit contraire,
„ quoique nous eussions intention de
„ vous servir. Si vous nous eussiez alors
„ abandonné à la rigueur des Loix &
„ de la Justice, vous vous seriez privé
„ des services utiles de M. le Cardinal
„ & de la gratitude que j'ai toujours
„ conservé. La jeunesse de M. de Mont-
„ morenci mérite autant d'être excu-
„ sée que les bonnes intentions de M. le
„ Cardinal & les miennes dans les trou-
„ bles dont j'ose vous renouveler la
„ mémoire. M. de Montmorenci est
„ entre vos mains, Sire; il ne peut
„ plus rien faire contre le service de
„ Votre Majesté; mais la conservation
„ de la vie de ce Seigneur vous acqué-
„ rera une gloire immortelle. Le grand
„ nom de Montmorenci reste dans sa

„ seule personne. Le mérite signalé de
„ ses ancêtres ne l'emportera-t-il point
„ sur sa témérité ? Oubliez, Sire, la
„ faute de ce Seigneur infortuné, en
„ faveur de ses ayeux qui ont si bien
„ servi vos prédécesseurs. Si je suis assez
„ heureux pour obtenir la grace de mon
„ ami ; je me rends volontiers caution,
„ que le reste de sa vie fera désormais
„ employée au service de Votre Ma-
„ jesté, & que M. de Montmorenci la-
„ vera dans son sang dont il est prodi-
„ gue le jour d'une bataille, la tache de
„ sa désobéissance.

Pendant tout ce discours, le Roi tint les yeux fixés en terre, & ne répondit pas une seule parole. Ce silence fit juger au Duc d'Epéron que la perte de son ami étoit résolue. Voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il quitta la Cour, & se retira dans son Gouvernement de Guyenne. Quantité de personnes de distinction sollicitèrent la grace de M. de Montmorenci ; mais ce fut inutilement. On auroit été bien aise de voir le Prince de Condé joindre ses sollicitations à celles de tout le Royaume. Il désespéra sans doute de pouvoir fléchir le Roi en faveur du coupable. Peut-on croire qu'un Condé n'ait fait aucune

démarche pour sauver la vie à son beau-frere, parce qu'il se flattoit d'obtenir la confiscation des biens de la Maison de Montmorenci? On admira la conduite de Monsieur du Chatelet, qui, quoique dévoué au Cardinal de Richelieu, se déclara vivement pour l'infortuné Maréchal. Louis XIII. voyant tant d'ardeur & d'empressement, dit un jour. » Je pense que M. du Chatelet voudroit avoir perdu un bras pour
 ,, sauver M. de Montmorenci; je vou-
 ,, drois, Sire, répondit du Chatelet,
 ,, en avoir perdu deux inutiles à votre
 ,, service, & en sauver un qui vous a
 ,, gagné des batailles & qui vous en
 ,, gagneroit encore.

Le Cardinal de la Valette & le Duc de Chevreuse se mirent au rang des sollicitateurs. Malgré les différends que le dernier avoit eus avec Montmorenci, il ne se montra pas moins ardent que les meilleurs amis de ce Maréchal. De si nobles procédés sont rares parmi les Courtisans. On eut beau solliciter Louis XIII, il demeura toujours inflexible. Si je suivois, dit-il un jour, les inclinations du peuple & des particuliers, *je n'agirois pas en Roi*. Dès que le Maréchal s'apperçut qu'il n'y avoit

point de grace à espérer , il se disposa sérieusement à mourir ; mais il ne se laissa point abattre par la crainte de la mort. Le jour même qu'on le vint prendre à Leytoure pour le conduire à Toulouse , il s'amusa à regarder des vendangeurs qui exprimoient leur joie par des danses & des chansons. Son Chirurgien ne put s'empêcher de lui dire ; » est-il possible, Monsieur, qu'é-
» tant si près & si assuré de votre mal-
» heur , vous n'y pensiez pas davanta-
» ge ? J'y pense, répondit le Maréchal,
» mais cela ne trouble point la tranquil-
» lité de mon ame , & que sçavez-
» vous , Monsieur , reprit le Chirur-
» gien , si on ne vous fera pas mourir
» ici même , tant mieux , dit le Maré-
» chal , je n'aurai pas la peine d'aller à
» Toulouse. Il fut conduit dans cette
Ville , escorté de huit Compagnies de
Cavalerie. On le mena à l'Hôtel - de-
Ville , & après qu'il se fut reposé un
peu de tems , deux Conseillers du Par-
lement vinrent l'interroger. Messieurs ,
leur dit-il , » je pourrois insister qu'en
» qualité de Duc & Pair de France ,
» je ne dois point répondre devant
» vous ; mais puisque le Roi l'ordonne ,
» j'obéirai , quand bien même cette

„soumission devoit m'être préjudi-
 „ciable. Il subit ensuite l'interroga-
 „toire dans les formes, & finit en pro-
 „testant qu'il se repentoit de sa faute,
 „& qu'il ne souhaitoit de vivre que pour
 „la réparer & pour employer le reste de
 „ses jours au service du Roi. Le lende-
 „main on lui confronta les temoins qui
 „étoient Guitaut & St. Preuil, Capi-
 „taines aux Gardes. On demanda au
 „premier s'il avoit reconnu le Maréchal
 „dans le combat. » Le feu & la fumée
 „dont il étoit couvert, répondit Gui-
 „taut en pleurant & d'une voix entre-
 „coupée de sanglots, m'empêcherent
 „d'abord de le distinguer; mais voyant
 „un homme qui après avoir rompu six
 „de nos rangs, tuoit encore des sol-
 „dats au septième, je jugai certaine-
 „ment que ce ne pouvoit être que M.
 „de Montmorenci. Je ne le sus cer-
 „tainement que quand je le vis à terre
 „sous son cheval mort. Que cette dé-
 „position auroit été glorieuse pour le
 „Maréchal s'il n'avoit pas combattu
 „contre son Roi.

On eut bien-tôt instruit le procès.
 La veille du jour que Montmorenci de-
 voit être exécuté, il écrivit à son épou-
 se pour lui demander pardon de tous

les chagrins qu'il lui avoit causés. Ceux qui furent chargés de rendre la lettre, trouverent la Duchesse dans une désolation si affreuse, qu'ils n'osèrent s'acquitter de leur commission. Cette Dame avoit pressenti la mort de son époux, par le triste & morne silence de tous ses domestiques, & par la consternation & l'abattement qui paroissoient sur leurs visages. Dans le premier transport de sa douleur, elle ne put s'empêcher de dire, en parlant du Roi. *Grand Dieu, après cela peut-on l'appeller juste ?* (a)

Le 30 d'Octobre 1632, jour destiné à l'exécution de l'Arrêt qu'on alloit prononcer, Montmorenci parut devant ses Juges avec cet air de noblesse & de grandeur qu'il avoit dans le tems de sa plus haute fortune. Chateauneuf Garde des Sceaux, & Président de la Commission établie pour juger le Maréchal, lui demanda son nom selon la coutume. *Mon nom, lui dit Montmorenci ? Vous le devez sçavoir. Vous avez mangé assez long-tems le pain de mon pere ?* Ce reproche, quoiqu'un peu vif, étoit excusable de la part d'un homme qui voyoit

(a) Le titre de *Juste* fut donné à Louis XIII.

à la tête de ses Juges un ancien (a) Domestique de sa maison. Ce fut là le seul trait d'aigreur qui échapa à Montmorenci. Il répondit avec beaucoup de douceur & de franchise à toutes les interrogations ; & dans ses réponses , il ne chercha qu'à sauver toutes les personnes qui se trouvoient compliquées dans cette malheureuse affaire. Quand il se fut retiré , les Juges qui fondoient en larmes , le condamnèrent à mort , & Chateaucneuf signa l'Arrêt qu'on ne tarda pas à lui prononcer. Après qu'on lui en eut fait la lecture , il dit aux deux Conseillers qui avoient été chargés d'une si triste commission. *Je vous remercie , Messieurs ; assurez tous ceux de votre Compagnie , que je regarde cet Arrêt de la justice du Roi , comme un Arrêt de la miséricorde de Dieu.* Jamais on ne montra plus de courage qu'en fit paroître Montmorenci dans une circonstance où les plus grands cœurs témoignent quelquefois beaucoup de foiblesse. Je puis vous assurer, dit le Maréchal à son (b) Confesseur, que je vais au

(a) Chateaucneuf avoit été Page du dernier Connétable de Montmorenci , pere du Maréchal.

(b) Le Pere Arnoux Jésuite.

» supplice avec plus de joie que je n'en
» ai jamais eu en allant à une bataille ou
» à quelque partie de plaisir. Les senti-
mens de Religion dont il étoit péné-
tré, lui inspirerent ce généreux mé-
pris de la mort.

Le Comte de Charlus vint lui de-
mander de la part du Roi le Bâton de
Maréchal & le cordon de l'Ordre du
Saint Esprit. Montmorenci obéit, &
pria le Comte d'assurer Sa Majesté qu'il
mouroit son très-humble serviteur.
Louis XIII. jouoit aux échets avec
Liancourt, lorsque Charlus vint ren-
dre compte de sa commission. Le Roi
eut le déplaisir de voir que tous les
Courtisans dont il étoit environné, ne
pouvoient retenir leur larmes. « Sire,
» dit Charlus, je vous rapporte le Bâ-
» ton de Maréchal & le Colier de l'Or-
» dre dont vous aviez ci devant hono-
» ré M. de Montmorenci. Il m'a char-
» gé, Sire, de protester à Votre Ma-
» jesté qu'il meurt avec un vif regret de
» l'avoir offensée. Bien loin de se plain-
» dre de la mort à laquelle il est con-
» damné, il la trouve trop douce par
» rapport au crime qu'il a commis.
Charlus se jeta ensuite à genoux, &
embrassant les pieds du Roi qu'il arro-

soit de ses larmes, il lui dit, » Ah ;
 » Sire , faites grace à M. de Montmo-
 » renci. Ses ancêtres ont si bien servi
 » les Rois vos prédécesseurs. Faites-
 lui grace , Sire, je vous en conjure.
 Tous ceux qui se trouverent pour lors
 dans le cabinet du Roi, se mirent aussi à
 genoux, & demanderent grace en pleu-
 rant. « Il n'y en a point, répondit Louis
 » d'un ton severe : il faut qu'il meure.
 » On ne doit pas être fâché de voir
 » mourir un homme qui l'a si justement
 » mérité. Plaignez - le seulement de
 » s'être précipité dans un si grand mal-
 » heur. Allez lui dire , poursuivit le
 » Roi , en s'adressant à Charlus , que la
 » seule grace que je puis lui accorder ,
 » c'est que le Bourreau ne le touchera
 » point , & qu'on ne lui mettra point
 » la corde sur les épaules. Montmoren-
 ci par un sentiment d'humilité ne pro-
 fita point de cette légère faveur, &
 voulut être traité comme les autres cri-
 minels.

Le Roi ordonna que l'exécution ne
 se feroit point dans la Place publique ,
 mais dans la cour de la Maison de Ville,
 dont les portes seroient fermées. On
 craignoit quelque soulèvement de la part
 du peuple. Quand le moment fatal fut

arrivé, Montmorenci sortit de la Chapelle où il étoit resté depuis qu'on lui avoit lu son Arrêt. En allant au suppliée, il s'arrêta pour jeter les yeux sur une statue de Henri IV. le Confesseur lui demanda, s'il desiroit quelque chose. » Non, mon Pere, répondit-il, je regardois (a) la statue de ce grand » Monarque. C'étoit un très-bon & très- » généreux Prince. J'avois l'honneur » d'être son Elleul. Allons, mon Pere, » voici le seul & le plus sûr chemin » du Ciel. On conjecture avec assez de

(a) On fit à cette occasion ces quatre vers latins qui ne plairont qu'aux personnes qui aiment les jeux de mots.

*Ante patris statuam, nati implacabilis ira
Occubui, indignâ morte, manuque cadens.
Illorum ingemuit neuter mea fata vidento;
Ora patris, nati pectora marmor erant.*

En voici la traduction. C'est Montmorenci qui parle.

Un infame Bourreau a tranché le fil de mes jours devant la statue de Henri IV. par l'animosité de l'implacable Louis XIII. Aucun de ces deux Princes n'a été sensible à mon triste sort. La statue du pere & le cœur du fils étoient de marbre.

vraisemblance que Montmorenci se souvint alors de la clémence de Henri IV. envers le Maréchal de Biron, qui ne fut puni de mort qu'après qu'on lui eut fourni tous les moyens imaginables de sauver sa vie.

L'infortuné Montmorenci vêtu d'un habit de toile blanche qu'il s'étoit fait faire pour cette triste cérémonie, monta d'un air modeste sur l'échaffaud dressé dans la Cour de la Maison de Ville de Toulouse. Il tendit ses mains pour être liées, parla toujours au Bourreau avec douceur, & reçut le coup mortel en recommandant son ame à Dieu. Ainsi mourut à l'âge de trente-sept ans Henri de Montmorenci, Duc & Pair, Maréchal, & autrefois Amiral de France, petit-fils de quatre Connétables & de six Maréchaux, le plus riche, le mieux fait, le plus noble, le plus brave & le plus généreux de tous les Seigneurs du Royaume. Il est certain qu'il méritoit la mort; mais on le traita selon toute la rigueur des Loix, & jamais criminel ne fut plus digne de clémence; sous un autre ministère que celui de Richelieu, Montmorenci auroit trouvé grace auprès de son Roi; mais le Cardinal jugea cet

acte de sévérité nécessaire pour contenir dans le devoir tous les Grands du Royaume.

Jamais affliction ne fut égale à celle que témoigna la Duchesse de Montmorenci après la mort de son époux. *Je n'aimois que lui dans le monde*, disoit-elle, en versant des torrens de larmes, *& vous me l'avez enlevé, ô mon Dieu, afin que je n'aime que vous.* Quelqu'un lui ayant conseillé d'enlever des meubles précieux & des pierreries; *je ne veux pour tout bien*, répondit-elle, *que la douleur & la patience. Je ne crains pas qu'on m'enleve jamais ni l'une ni l'autre.* Huit jours après l'exécution, un Exempt des Gardes conduisit la Duchesse au Château de Moulins pour y être prisonnière. Au bout d'un an, on lui permit de sortir & de recevoir des visites. Au lieu de profiter de cette permission, elle s'enferma dans un cabinet qui n'étoit éclairé que par quelques bougies, & d'où elle ne sortoit que pour aller à la Chapelle du Château. La Duchesse quitta cette triste demeure à la sollicitation de ses parens & de ses amis; mais ce ne fut que pour se retirer dans le Couvent de la Visitation qui est à Moulins. Louis XIII.

passant par cette Ville dix ans après la mort de Montmorenci, envoya visiter la Duchesse. *Témoignez au Roi*, dit-elle au Gentilhomme, qui avoit été chargé de cette commission, *que je suis surprise qu'il se souvienne encore d'une femme infortunée & indigne de l'honneur qu'il me fait ; mais de grace n'oubliez pas de lui rapporter ce que vous voyez.* Elle couvrit alors son visage d'un mouchoir pour donner un libre cours à ses larmes. Richelieu lui envoya aussi un de ses domestiques pour la saluer de sa part. *Assurez M. le Cardinal*, répondit-elle, *que je lui suis obligée de l'honneur qu'il me fait ; mais dites-lui aussi que mes larmes ne cessent pas encore.* Cette illustre veuve fit élever un superbe Mausolée où on transféra le corps de son époux qui avoit d'abord été inhumé dans l'Eglise de St. Saturnin à Toulouse. Elle se fit ensuite Religieuse, & passa le reste de ses jours auprès des cendres qu'elle avoit tant arrosés de ses pleurs.

Gaston frere du Roi, ayant appris à Tours la mort de M. de Montmorenci, crut que son honneur ne lui permettoit pas de demeurer en France. Il résolut donc de sortir du Royaume ; mais la véritable raison qui l'engagea à pren-

dre ce parti, fut son mariage contracté à l'insçu du Roi avec la Princesse Marguerite de Lorraine. On représenta d'ailleurs à ce Prince que s'il vouloit rester en France, il falloit se résoudre à être l'esclave de Richelieu & le jouet de la Cour. On ne manqua pas aussi de lui faire entendre qu'on romproit aisément le mariage qu'il venoit de contracter. Ebranlé par ces raisons, & chagrin de voir son crédit entièrement perdu dans le Royaume; Gaston partit de Tours, & de Montereau-Faut-Yonne, il écrivit au Roi la lettre suivante.

MONSEIGNEUR,

» Si ma résolution de sortir de France
» ce vous déplaît, Votre Majesté s'en
» doit prendre uniquement à ceux qui
» lui ont conseillé une si grande violence
» contre mon Cousin le Duc de
» Montmorenci. Sans ce funeste accident,
» j'aurois inviolablement observé tout ce que j'ai promis, quelque
» dur, quelque défavantageux qu'il me
» paroisse. Je sacrifiois sans peine mes
» plus grands intérêts au salut d'une
» personne si chère à la France, & qui

114 *Diverses Conjurations*

„ m'avoit si sensiblement obligé. Que
 „ pouvois-je refuser à l'extrême dou-
 „ leur de ma Cousine de Montmo-
 „ renci , & aux prieres continuelles
 „ qu'elle me faisoit de me soumettre
 „ à toutes choses. Et à quoi ne de-
 „ vois-je pas me résoudre pour pré-
 „ venir un opprobre dont j'aurois été
 „ infailliblement chargé si j'en eusse usé
 „ autrement ? On m'auroit imputé la
 „ cause d'une action si déplorable après
 „ la menace que le sieur d'Aiguebonne
 „ me fit de votre part , qu'il en cou-
 „ teroit la vie à mon cousin de Mont-
 „ morenci , si je me retirois dans le
 „ Roussillon. Je devois avec grande
 „ raison inférer de ce discours , que les
 „ choses se passeroient plus doucement
 „ si j'obéissois à Votre Majesté. Com-
 „ ment aurois-je pû croire qu'après
 „ vous avoir rendu les soumissions les
 „ plus basses , vous ne seriez pas tou-
 „ ché de compassion en considérant l'é-
 „ tat auquel une sévérité que personne
 „ ne se pouvoit imaginer, réduiroit un
 „ Prince qui a l'honneur d'être votre
 „ frere.

„ Pardonnez-moi , Monseigneur , si
 „ je vous parle avec trop de liberté. La
 „ considération de mon honneur & de

5, ma réputation ne devoit - elle pas
,, vous fléchir? C'étoit un contre-poids
,, suffisant à la faute de mon Cousin de
,, Montmorenci. Si vous pouvez en
,, cette occasion tirer de votre justice
,, quelques avantages pour le bien de
,, votre Etat , la clémence vous en
,, auroit sans doute procuré de plus
,, grands. Je serois demeuré dans le
,, respect, & les peuples vous auroient
,, comblé de bénédictions. Je n'ignore
,, pas , Monseigneur , que les Loix de
,, votre Royaume m'obligent à de
,, grands devoirs envers Votre Majes-
,, té ; mais je vous supplie très - hum-
,, blement de considérer qu'elles ne dé-
,, truisent point les Loix de la nature
,, qui sont beaucoup plus fortes. Puis-
,, que vous devez reconnoître par des
,, témoignages de votre bonne volon-
,, té les soumissions que je vous rends ;
,, j'ai aussi la liberté de me plaindre de
,, ce que vous manquez aux règles de
,, l'affection fraternelle dans l'affaire la
,, plus importante à mon honneur que
,, je puisse avoir pendant le cours de
,, ma vie. Mon ressentiment est si juste
,, que Votre Majesté ne le peut con-
,, damner. Je vous proteste que j'ai le
,, cœur vivement percé de douleur &c

116 *Diverses Conjurations*

„ de regret. La confiance que j'avois
 „ prise dans vos bonnes graces, me rend
 „ ce nouveau déplaisir encore plus sen-
 „ sible. Dieu m'est témoin que je n'ai
 „ jamais rien plus ardenment désiré
 „ que d'être honoré de cette confiance.
 „ Tel a toujours été l'objet le plus
 „ agréable de mes souhaits au milieu
 „ de mes plus grandes souffrances. Le
 „ tort considérable que j'ai bien voulu
 „ faire à ma réputation, montre assez
 „ combien j'estimois le bonheur d'être
 „ bien dans votre esprit. Pourquoi m'a-
 „ t-on envié si-tôt un avantage que je
 „ chéris extrêmement. A quoi tend
 „ cette violence faite à la bonté de vo-
 „ tre naturel ? Que Votre Majesté ré-
 „ fléchisse s'il lui plaît là-dessus. Ce-
 „ pendant je la supplie d'agréer la ré-
 „ solution que je prends de sortir du
 „ Royaume, & de chercher ailleurs
 „ une retraite assurée. Après la con-
 „ noissance que j'ai du peu de bonne
 „ volonté que vous avez pour moi, je
 „ dois appréhender les suites d'un si
 „ grand mépris de toutes mes soumis-
 „ sions. Ce n'est pas, Monseigneur, que
 „ dans l'excès de mes déplaisirs, je ne
 „ me flatte encore de la pensée, que
 „ l'affection & la tendresse dont vous

& Conspirations en France. 117

5, n'avez donné tant de marques autre-
,, fois, n'est pas encore tout à - fait
,, éteinte dans votre cœur. Je ne puis
,, me persuader que Votre Majesté qui
,, prend un soin si particulier de ses Al-
,, liés, veuille ternir la gloire qu'elle
,, acquiert par l'assistance qu'elle leur
,, donne, en ôtant toujours le repos &
,, la sûreté à son frere.

Cette lettre fit beaucoup de bruit
en France & dans toute l'Europe. On
ne manqua pas de publier la réplique
du Roi : La voici. » Mon frere je ne
,, puis vous dire combien le prétexte
,, qu'on vous fait prendre de sortir du
,, Royaume pour la quatrième fois, me
,, cause de déplaisir. Si vous l'aviez sé-
,, rieusement examiné, vous l'auriez
,, trouvé aussi peu légitime que les pré-
,, cédens dont vous avez reconnu la
,, fausseté. Le Duc de Montmorenci
,, ayant été condamné tout d'une voix
,, par un des plus célèbres Parlemens
,, de mon Royaume ; mon Garde des
,, Sceaux y présidant, vous vous en
,, offensez, parce que vous desiriez
,, que le crime demeurât impuni. Vous
,, voulez vous persuader que le sieur de
,, Bullion vous a fait espérer que je par-
,, donnerois au Duc de Montmorenci.

„ Les termes des conditions qui vous
„ ont été accordées de ma part , sont si
„ éloignés de votre prétention , que la
„ lecture seule sert de réponse à ce que
„ vous dites. Je ne doute pas que le
„ sieur d'Aiguebonne ne vous ait fidel-
„ lement rapporté ce que je lui ai com-
„ mandé; & par conséquent il vous aura
„ donné aussi peu de fondement que le
„ sieur de Bullion d'espérer l'impunité
„ que vous demandiez. Je vous laisse à
„ considérer si je pouvois en user au-
„ trement après l'infidélité du Duc de
„ Montmorenci ; après sept Couriers
„ envoyés coup sur coup pour m'assurer
„ de son obéissance, après une conspira-
„ tion formée contre mon Etat avec les
„ Etrangers, après un soulèvement ex-
„ cité dans une des principales Provin-
„ ces de mon Royaume ; enfin après les
„ efforts faits comme vous le sçavez ,
„ pour séparer de moi ceux que toutes
„ sortes de considérations obligent à
„ m'être inviolablement attachés. Je ne
„ manquerai jamais de faire pour eux
„ ce que la nature & le sang exigent de
„ moi ; mais j'aurai en même-tems tous
„ les soins que les Loix divines & hu-
„ maines demandent que je prenne pour
„ le bien de mon Etat , & pour empê-

„ cher la défolation que caufent ces
„ misérables révoltes. Je l'ai vû avec un
„ fi grand déplair, que je n'ai pû m'em-
„ pêcher de prévenir par cet exemple
„ de fembiabiles malheurs.

„ Les moyens que j'ai donnés au Duc
„ de Montmorenci de fe signaler en di-
„ verses occafions, font des témoigna-
„ ges de ma confiance qui l'obligeroient
„ à demeurer inébranlable dans fon de-
„ voir. Au lieu de cela, il eft venu
„ combattre mes troupes; il a été pris
„ commandant une armée contre moi,
„ & ayant à la main fon épée teinte du
„ fang de mes fidèles Sujets. Je ne veux
„ point répondre à ce que vous dites,
„ que l'efpérance qu'on vous donna de
„ lui accorder fa grace, vous a porté à
„ vous foumettre aux conditions que
„ je vous ai impofées. Aviez - vous un
„ autre parti à prendre? Tout ce que
„ je puis faire en cette rencontre, c'eft
„ de vous exhorter à ne vous remettre
„ plus dans le même état, & à rentrer
„ au plutôt dans votre devoir.

Gaston ne jugea pas à propos de fe rendre aux exhortations du Roi fon frere. Il fortit de France & fe rendit à Bruxelles, où il fut très-bien reçu par l'In-

fante Isabelle qui gouvernoit alors les Pays-Bas. Le Prince après avoir rendu compte à l'Empereur, aux Rois d'Espagne & d'Angleterre, des raisons qui l'avoient porté à chercher sa sûreté à Bruxelles, députa à Vienne un Gentilhomme de sa suite pour demander à Sa Majesté Impériale un secours d'hommes qu'on prétendoit joindre aux troupes que le Roi d'Espagne fourniroit, & à celles que Gaston leveroit par le moyen de ses partisans. On devoit ainsi former une armée capable de faire une irruption dans quelques Provinces frontières de la France. Le Député rapporta des promesses fort avantageuses qui n'eurent aucun effet.

Marie de (a) Medicis qui s'étoit vû contrainte en quelque sorte de quitter la France, s'étoit aussi (b) retirée en Flandres. Richelieu étoit également inquiet de voir la mere du Roi & l'héritier présomptif (c) de la Couronne

(a) Femme de Henri IV. & mere de Louis XIII.

(b) Quelque tems avant Gaston.

(c) Louis XIII, n'avoit point encore alors d'enfans.

entre les mains des Espagnols. Ceux-ci se trouvoient par-là en état d'exciter des troubles en France. Le Cardinal avoit fort envie de leur enlever la Reine - Mere & le Duc d'Orleans. La chose ne paroissoit pas extraordinairement difficile par rapport à Gaston. On pouvoit gagner les favoris de ce Prince, & par conséquent le déterminer à prendre tel parti qu'on jugeroit à propos. Il y avoit de plus grands obstacles du côté de Marie de Medicis. Outre que cette Princesse étoit opiniâtre dans ses passions, on lui insinuoit sans cesse que son honneur & sa propre sûreté demandoient qu'elle rentrât en France indépendamment de Richelieu, & que cela ne se pouvoit sans l'appui de l'Empereur & du Roi d'Espagne. Le Cardinal qui craignoit l'humeur inquiète & remuante de Marie de Medicis, ne se soucioit pas de la voir revenir en France. Il auroit bien voulu qu'elle se fût retirée à Florence, & il fit quelques tentatives pour l'y déterminer, mais il ne put réussir. Cette Princesse passa tristement le reste de ses jours. Pour s'être brouillée avec le Cardinal son ancien Domestique, elle se vit pour ainsi dire chassée de France,

obligée de mendier l'appui du Roi d'Espagne, & ne sçachant où trouver une retraite assurée, quoique son fils & deux de ses gendres (a) fussent les plus grands Rois de l'Europe. Chagrine de se voir si long-tems à charge aux Espagnols, elle se retira à Cologne où elle mourut dans une extrême misere. Tel fut le sort de la femme d'Henri IV. & de la mere de Louis XIII.

Le Duc d'Orleans ne demeura pas long-tems tranquille. M. de Cinq-Mars, Grand Ecuyer de France, & favori du Roi, oubliant les obligations qu'il avoit à son Maître, chercha à susciter des troubles dans le Royaume, espérant en tirer avantage. Ce jeune téméraire fit part de ses desseins à M. de Thou qui se contenta de lui faire des remontrances à ce sujet, sans vouloir trahir son ami. Gaston & quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour entrèrent dans cette nouvelle Conspiration; mais comme il falloit des secours étrangers pour faire réussir l'entreprise, on eut recours au Roi d'Espagne, & on envoya à Madrid un Gentilhomme nommé Fontrailles pour négocier avec les Espagnols.

(a) Les Rois d'Espagne & d'Angleterre.

Le Traité fut signé le 13 Mars 1642. Il contenoit vingt articles, dont voici les principaux; que le but principal de cette union étant une paix juste entre les Couronnes de France & d'Espagne, on ne veut rien faire contre Louis XIII, ni au préjudice de la Reine son épouse, qu'au contraire on aura soin de maintenir cette Princesse dans tous ses droits; (a) que Philippe fournira douze ou quinzemille hommes de vieilles troupes; que dès le jour même que le Duc d'Orleans sera dans Sedan, Sa Majesté Catholique lui remettra quatre cens mille écus pour faire des levées; qu'elle lui donnera douze mille écus de pension par mois, quarante mille ducats par an au Duc de Bouillon, & autant au Grand Ecuyer, cent mille livres pour mettre Sedan en état de défense, & vingt-cinq mille par mois pour l'entretien de la garnison; que le Roi d'Espagne & le Duc d'Orleans ne feront aucun accommodement général ou particulier sans le consentement de l'un & de l'autre; que les Places prises sur la France depuis la rupture des deux couronnes se-

(a) On vouloit parler de la Régence qu'Anne d'Autriche prétendoit obtenir après la mort du Roi,

ront rendues de bonne foi, dès que Louis XIII. restituera celles qu'il a prises, ou achetées, ou occupées par des gens à sa solde; (a) que le Duc d'Orleans & ceux de son parti se déclareront ennemis des Suedois, des Provinces-Unies, des Portugais & des Catalans; qu'en cas que Gaston vienne à mourir, Sa Majesté Catholique conservera les mêmes pensions aux deux Seigneurs & même à un seul, pourvû que le parti subsiste. On ne pouvoit prendre des engagements plus étroits de part & d'autre.

Richelieu ne demeura pas long tems sans avoir connoissance du Traité que Fontrailles venoit de négocier à Madrid. Aussi-tôt que la Conspiration eut été découverte, le Roi donna ordre au Comte de Charost Capitaine des Gardes d'arrêter Cinq-Mars. Celui-ci en ayant été averti, monte à cheval suivi d'un seul Valet de chambre, & court aux portes de la Ville. Les trouvant toutes fermées, il se réfugie chez une femme appelée la Burgos, dont le mari étoit pour lors absent. Charost ayant manqué son coup, va le dire au Roi qui

(a) C'est-à-dire, qu'outre ses conquêtes, il rendra Pignerol, Brisac, quelques autres villes d'Alsace & la Lorraine.

ordonne des perquisitions dans toutes les maisons de la Ville, défend, sous peine de la vie à qui que ce soit de cacher Cinq-Mars, & menace de la même punition ceux qui connoîtront le lieu de sa retraite sans le découvrir. L'infortuné Favori auroit pû échapper aux recherches qu'on faisoit dans toute la Ville, si Burgos ne fût pas malheureusement revenu au logis. Un de ses Domestiques lui ayant dit qu'un jeune Gentilhomme de fort bonne mine étoit dans la maison, il soupçonna que ce pourroit bien être le Grand Ecuyer. Ne sçachant quel parti prendre, il consulte un de ses amis qui lui conseille de ne point s'exposer à perdre la vie. Aussi-tôt il avertit le Lieutenant de Roi qui vient prendre Cinq-Mars, & le conduit prisonnier au Palais de l'Archevêque. De Thou & Chavagnac le pere furent arrêtés en même-tems (a) par Ceton, Lieutenant de la compagnie des Gardes Ecossoises, qui laissa à de Thou la liberté de brûler les lettres & les papiers dont il vouloit dérober la connoissance à ses ennemis.

(a) Au Camp devant Perpignan.

Le Grand Ecuyer fut transféré de Narbonne dans la Citadelle de Montpellier; en conduisit de Thou & Chavagnac à Tarascon, où Richelieu leur fit subir divers interrogatoires. Un Lieutenant des Gardes du Duc de Bouillon qui se trouva à Narbonne dans le tems que Cinq-Mars fut arrêté, sçachant que son maître étoit impliqué dans la même affaire, partit sur le champ pour donner avis de ce qui se passoit au Duc de Bouillon qui étoit dans l'armée d'Italie. Le hazard fit que son chemin l'obligea de passer par Montfrain où le Cardinal de Richelieu & M. de Turenne prenoient les eaux. Il vit ce dernier en passant, & lui apprit la détention de M. de Cinq-Mars, sans l'instruire de l'intérêt que M. de Bouillon avoit à cette affaire. Il feignit même d'aller trouver son maître sous un autre prétexte. M. de Turenne qui ne se doutoit de rien, courut chez le Cardinal pour lui apprendre que Cinq-Mars étoit arrêté. Le premier Ministre étonné qu'on sçût cette nouvelle avant lui, voulut sçavoir par quel canal on l'avoit apprise. M. de Turenne dit tout simplement de quelle façon elle étoit parvenue à sa connoissance. Le Cardinal dépêcha sur

le champ un Courier après le Lieutenant des Gardes qui étoit déjà en Dauphiné & qui fut mis en prison. Pendant ce tems-là on donna des ordres pour faire arrêter le Duc. C'est ainsi que M. de Turenne fut la cause innocente du malheur de son frere. Monsieur le Marquis de Chouppes nous assure dans ses Mémoires qu'il avoit appris ce fait tel que je viens de le raconter, de la bouche même du Cardinal de Richelieu.

Dès que le Duc d'Orleans qui étoit à Bourbon, eut appris que la Conspiration étoit découverte, il écrivit la lettre suivante au Cardinal de Richelieu. » Mon Cousin, le Roi mon Seigneur m'a fait l'honneur de m'écrire » quel a été enfin l'effet de la conduite de l'ingrat Cinq-Mars. Après les obligations qu'il vous avoit, devoit-il chercher à vous déplaire? None » obstant les graces qu'il recevoit de Sa Majesté, je me suis toujours tenu sur mes gardes contre lui & contre ses artifices ; vous avez bien vû, » je m'assure, que si je l'ai considéré, » ce n'a été que jusqu'aux Autels. Aussi » est-ce pour vous, mon cousin, que je conserve mon estime & mon amitié

F i y

tié toute entiere. Je vous prie de croire
 » que vous ne sçauriez jamais avoir de
 » plus véritable, de plus fidèle ami que
 » moi. C'est ainsi qu'un Prince du Sang,
 que le frere d'un Roi écrit à un Ministre
 qu'il avoit les plus fortes raisons de hair,
 & sacrifie un homme dont il avoit re-
 cherché l'amitié & occasionné la ruine.
 La bassesse des sentimens n'est pas incom-
 patible avec la plus haute naissance.

Après un procédé si lâche, le Duc
 eut recours à la voye de la négocia-
 tion pour se tirer d'affaire. Il dépê-
 cha de Moulins l'Abbé de la Ri-
 viere son favori, & lui donna des let-
 tres de créance pour le Roi, pour les
 Cardinaux de Richelieu & Mazarin,
 pour Messieurs des Noyers & Chavigni,
 Secrétaires d'Etat. Voici ce qu'il écri-
 vit au premier Ministre. » Mon Cou-
 » sin, je vous envoie l'Abbé de la Ri-
 » viere pour vous dire ce que j'attends
 » de voire générosité; je vous prie
 » d'avoir une entiere créance en lui, &
 » de garder cette lettre pour m'être un
 » reproche éternel, si je manque à la
 » moindre chose dont il vous assurera
 » de ma part. Je prends Dieu à té-
 » moin de la sincérité avec laquelle je
 » vous fais cette protestation & celle

» d'être toujours le plus fidèle de vos
» amis.

Richelieu tout fier de voir à ses pieds un ennemi si puissant, lui fit une réponse pleine de dignité ou plutôt d'arrogance. » Monsieur, disoit le Cardinal; » puisque Dieu veut que les hommes » ayent recours à une entiere & ingé- » nue confession de leurs fautes pour » être absous en ce monde ; je vous » enseigne le chemin que vous devez » tenir, afin de vous tirer de la peine » où vous êtes. Votre Altesse a bien » commencé ; c'est à elle d'achever, & » à ses serviteurs de supplier le Roi » d'user en ce cas de sa bonté à votre » égard. Il y est fort disposé ; c'est » tout ce que je puis vous dire.

Pendant tout le cours de cette affaire, Gaston se comporta de la maniere la plus basse & la plus indigne. Voilà cependant le Prince qui fut long-tems l'héritier présomptif de la Couronne. Quel Roi, grand Dieu, nous aurions eu à la place de Louis XIV ! le Ciel qui vouloit élever la France au plus haut point de grandeur, ne permit pas que ce Royaume passât sous la domination d'un Prince sans génie & sans ame, & qui étant incapable de gouverner par

lui-même, n'auroit pas eu du moins l'adresse de choisir à l'exemple du Roi son frere, un Ministre habile & intelligent.

L'Abbé de la Riviere apporta de la part de son Maître deux Déclarations, dont l'une étoit pour le Roi, & l'autre pour le Cardinal. Dans la premiere, le Duc d'Orleans confessoit qu'à la sollicitation de Cinq-Mars, il s'étoit lié avec lui pour mettre le Cardinal hors des affaires ; que le Duc de Bouillon entra dans le complot, & promit de se retirer à Sedan avec son Altesse Royale ; qu'ils traitèrent tous trois avec le Roi d'Espagne, à certaines conditions que Gaston ne manqua pas de rapporter.

Dans la Déclaration envoyée au premier Ministre, le Prince protestoît qu'il avoit bien eu quelque soupçon que Cinq-Mars vouloit attenter à la vie de Richelieu, mais que jamais le Grand Ecuyer ne le lui déclara nettement. « Je n'aurois jamais, ajouta-t-il, prêté l'oreille ni le cœur à la moindre proposition contre la personne de M. le Cardinal, en quelque façon ou en quelque tems que ce pût être. Ma conduite passée en est une preuve suffisante. Dieu m'a fait la

» grace de me donner de si bonnes in-
» clinations, que j'aurai toute ma vie
» horreur de si damnables pensées con-
» tre le moindre homme du monde, à
» bien plus forte raison contre une
» personne sacrée & si précieuse, que
» je prie Dieu de la conserver long-
» tems pour la France & pour mon bien
» particulier.

Il ne suffit pas qu'un Prince ait de *bonnes inclinations*, il faut encore qu'il en ait de nobles; & c'est ce qui man-
quoit au Duc d'Orleans. Je veux bien croire qu'il a eu horreur d'un assassinat; mais devoit-il être le premier à se déclarer contre des personnes qu'il s'étoit associées pour perdre le premier Ministre?

Les Déclarations qu'envoya le Duc d'Orleans ne contenterent pas Richelieu. Le Cardinal vouloit avoir en main de quoi convaincre de Lèze-Majesté Cinq-Mars & ses complices. » Ce
» n'est pas assez de connoître un crime;
» disoit-il, dans un Mémoire donné à
» Chavigni, il faut encore pouvoir le
» prouver en justice. Le Roi sçait que
» celui de Messieurs de Cinq-Mars &
» de Bouillon ne peut être plus cer-

» tain, si on le peut vérifier aux Jugés
 » sans l'intervention de Monsieur le
 » Duc d'Orleans; je crois qu'il faut
 » laisser aller ce Prince (a) à Venise,
 » s'il est absolument besoin qu'il inter-
 » vienne dans cette affaire. Sa Majesté
 » peut lui déclarer que pourvu qu'il
 » consente à tout ce qu'il voudra pour
 » châtier les méchans qui ont voulu le
 » perdre en perdant l'Etat, elle lui peut
 » permettre de vivre en particulier dans
 » le Royaume, aux conditions qui lui
 » seront prescrites; c'est ce qu'il de-
 » mande: mais avant que de rien ac-
 » corder, il faut que lui & quelques-uns
 » des siens soient confrontés aux cri-
 » minels le plus noblement qu'il sera
 » possible, de maniere que la preuve de
 » leur crime soit complete; cela doit
 » être promptement exécuté. Le Duc
 » d'Orleans ne peut appréhender cette
 » confrontation. Elle passera pour un
 » acte de la bonté d'un Prince qui veut
 » sauver ceux qui sont en peine avec
 » lui. Voilà un singulier acte de bonté,

(a) Le Duc d'Orleans avoit formé le dessein de se retirer à Venise, en cas qu'il ne pût obtenir le pardon de sa dernière révolte.

de se rendre témoin contre des amis accusés qui ne peuvent être autrement convaincus, & qu'on expose par-là à périr sur un échaffaud.

Le Cardinal ajoutoit dans son Mémoire ; » Monsieur renonçant à » son Gouvernement d'Auvergne , » à ses Compagnies de Gendarmes » & de Chevaux - Légers , conser- » vant seulement la Compagnie de ses » Gardes , & déclarant qu'il ne pren- » dra jamais ni charge ni emploi, ni ad- » ministration dans le Royaume , en » quelque tems & en quelque occasion » que ce puisse être , Sa Majesté lui » peut accorder de vivre en particulier » à Blois avec le train dont il fera con- » venu , sans pouvoir jamais garder au- » près de lui aucune personne désa- » gréable au Roi , & se soumettant à » déchoir de la grace que Sa Majesté » lui veut bien faire , s'il contrevient » en aucune maniere à la moindre de » ces conditions. Il n'est pas besoin de » faire sçavoir maintenant que le Roi » desire tout cela. Il suffira de dire en » général au Duc d'Orleans , qu'après » avoir convaincu ceux qui l'ont voulu » perdre , le Roi lui permettra de vi- » vre en France aux conditions que Sa

134 *Diverses Conjurations*

» Majesté jugera convenables. Mon-
» sieur se contentera présentement de
» cette promesse. Lorsqu'il sera tems
» de l'exécuter, on la lui expliquera.

Gaston promit d'en passer par tout ce qu'on voudroit, pourvû qu'on lui épargnât la confusion d'être confronté avec les accusés. Il consentoit à confesser en présence du Chancelier qui viendrait le trouver à Trevoux ou à Ville-Franche, la vérité de ce qu'il avoit écrit dans sa déclaration envoyée au Roi, & à reconnoître authentiquement le traité fait avec l'Espagne & toutes ses circonstances.

Les plus habiles Magistrats furent consultés pour sçavoir si une pareille reconnoissance seroit équivalente à la confrontation. Ils répondirent que la présence du Prince n'étoit pas nécessaire, & que sa déclaration suffisoit. Après cette réponse, il ne fut plus question d'engager le Duc d'Orleans à comparoître devant les accusés, & le Roi donna parole par écrit que son frere auroit la permission de demeurer à Blois. Gaston signa de son côté un acte par lequel il se démettoit de ses charges & de ses emplois, consentant de vivre désormais comme un simple particulier.

Le 3 Août le Chancelier Seguier partit de Fontainebleau pour aller à Lyon présider au jugement du procès qui s'y devoit faire au Duc de Bouillon, au Grand Ecuyer & à M. de Thou. Celui-ci n'entra point dans la Conspiration ; mais il en eut connoissance, & n'en avertit point la Cour. Il aima mieux s'exposer à la mort que de trahir son ami Cinq-Mars qui lui avoit découvert tout le mystere. Quelle différence entre de Thou & Gaston !

Seguier se transporta à Ville-Franche en Beaujollois où le Duc d'Orleans s'étoit rendu. Le Prince confirma la déclaration qu'il avoit envoyée au Roi ; & ajouta plusieurs circonstances qui avoient été omises & dont il se rappella le souvenir. Il jura foi de Prince que la copie qu'il avoit gardée du Traité fait par Fontrailles avec le Roi d'Espagne, étoit conforme à l'original, & qu'elle contenoit les mêmes clauses & conditions. Il mit sa reconnoissance au bas signée de sa propre main, & contre-signée du Secrétaire de ses Commandemens, & consentit qu'elle demeurât entre les mains du Chancelier. Le Duc de Bouillon, Cinq-Mars & de Thou

536 *Diverses Conjurations*

qui étoient renfermés en différentes citadelles , furent transférés à Lyon ; pour y être jugés par les Commissaires que la Cour avoit nommés.

Cinq-Mars ne voulut rien déclarer dans les commencemens, mais à la fin il parla & convint de sa faute. « Je suis persuadé, dit-il à ses Juges, que cette affaire finira mal pour moi, à moins que le Roi n'use de clémence à mon égard ; & que M. le Cardinal ne veuille en cette occasion me donner une nouvelle marque de sa bonté, dont il m'a libéralement fait sentir les effets en des conjonctures moins importantes que celles-ci. Il est vrai, Messieurs , que son Altesse Royale n'a jamais laissé perdre aucune occasion de me faire solliciter par Fontrailles , de me mettre dans ses intérêts toutes les fois qu'il a vû que j'étois mal avec le Roi ou avec M. le Cardinal. M. de Bouillon étant venu en Cour après l'accommodement de Sedan, ils firent un projet entr'eux pour l'acheminement de la paix. Ils me l'ont communiqué, & les moyens dont ils prétendoient se servir par l'entremise de Fontrailles. On me montra le Traité ; on le

» dressa avec le Comte Duc d'Olivarès
» au nom du Roi d'Espagne : voilà au
» vrai tout ce qui s'est passé ; il n'en
» faut imputer la faute qu'à nous , du
» moins je n'en sçais pas d'avantage.
» J'avoue que j'ai failli , & que je n'ai
» autre espérance qu'en la grace du Roi
» & en celle de M. le Cardinal. Je ne
» la mérite pas ; mais sa générosité pa-
» roîtra plus grande s'il l'employe pour
» une personne qui en est aussi peu
» digne que moi.

Lorsque M. de Thou parut devant
les Juges , le Chancelier , après les de-
mandes ordinaires , lui fit celle-ci ?
*Monfieur de Cinq Mars ne vous a-t-il
pas découvert la Conspiration ?* » Mes-
» sieurs , répondit l'accusé , je pourrois
» nier absolument que je l'aye jamais
» sçu. Vous ne pouvez me convaincre
» de faux que par la confession de Cinq-
» Mars ; or un accusé ne peut valide-
» ment en accuser un autre. On ne con-
» damne à la mort que sur la dépositi-
» tion de deux témoins irréprochables.
» Ma vie & ma mort, ma condamna-
» tion & mon absolution sont dans ma
» bouche. Cependant , Messieurs , j'a-
» voue que j'ai sçu la conspiration :

» voici ce qui m'engage à faire cet aveu ;
» Durant trois mois de prison, j'ai en-
» visagé la vie & la mort, & j'ai clai-
» rement connu que les jours qui me
» resteroient à vivre, seroient tristes
» & ennuyeux; la mort m'est beaucoup
» plus avantageuse. Je la regarde com-
» me la marque la plus certaine de ma
» prédestination. Je ne veux donc pas
» perdre cette occasion de faire mon
» salut. Quoique mon crime soit pu-
» nissable de mort, il n'est ni noir ni
» énorme. Je le confesse encore. Mes-
» sieurs, j'ai sçu la Conspiration, &
» j'ai fait tout mon possible pour en dé-
» tourner M. de Cinq-Mars. Il m'a
» regardé comme un ami fidèle ; je n'ai
» pas voulu le trahir. C'est pourquoi
» je mérite la mort & je me condamne
» moi-même. Ce discours surprit telle-
» ment les Juges, qu'ils avoient peine à
» revenir de leur étonnement. Tous au-
» roient voulu sauver cet illustre coupable ;
» mais il fallut juger selon les Loix.

L'Arrêt de mort fut prononcé &
& exécuté le 12 Septembre. Il portoit
que Cinq-Mars seul seroit appliqué à la
Question ordinaire & extraordinaire,
pour avoir plus ample révélation de ses

complices. Au mot de *Question*, le Grand Ecuyer dit tout ce que le désespoir peut suggérer en pareille circonstance. Il fut conduit dans l'endroit où l'on devoit le mettre à la torture. En passant par une des chambres où étoient les prisonniers, *mon Dieu*, s'écria-t-il ; *où me menez-vous ? Ah qu'il sent mauvais ici.* Tandis qu'on préparoit les instrumens, il se mit encore à détester son malheur, puis il demanda, *n'y a-t-il point de miséricorde ?* Il envoya prier M. le Chancelier, qu'on ne fit point cet affront & cette infamie à une personne de son rang, puisqu'il avoit déclaré tout ce qu'on pouvoit désirer de lui. Laubardemont Rapporteur du procès arriva là-dessus pour recevoir la déposition de Cinq Mars, pendant que celui-ci subiroit la Question. Le Grand Ecuyer s'approcha de lui, & demanda à lui parler en particulier. Le Rapporteur y consentit. Alors tous ceux qui étoient dans la chambre sortirent, de sorte que Cinq-Mars & Laubardemont restèrent seuls. Ce dernier alla faire la déclaration du criminel aux Commissaires qui le déchargèrent de la Question. Depuis ce tems-là

le Grand Ecuyer ne fit aucune action qui ne fut pleine de résolution & de courage.

De Thou écouta fort tranquillement la lecture de l'Arrêt. Lorsqu'il entendit les mots de *trahison* & d'*infidélité*, il dit, *cela n'est point pour moi.* Un des Juges dont il n'avoit pas sujet de se louer, voulant l'exhorter à la patience & à la résignation, de Thou se détourna avec dédain, & s'approchant de Thomé, Prévôt des Maréchaux à Lyon, il lui parla de la sorte. » Vous » allez perdre un bon ami. Je pouvois » mieux défendre ma vie en chicanant : » mais j'ai considéré que des personnes » haïes comme moi, ne doivent point » espérer de pardon au tems où nous » sommes. Le meilleur marché que je » pouvois obtenir, c'étoit d'être exposé aux tourmens d'une dure Question, & d'être mis ensuite dans une prison perpétuelle, Je me suis ennuyé tellement dans celle où j'étois enfermé, que la mort me paroît préférable, au déplaisir de retomber entre les mains de mon Exempt. Il s'est comporté à mon égard de la manière la plus barbare. Incapable de suppor-

» ter des traitemens si cruels, je serois
» peut-être mort, ou dans les tourmens,
» ou dans la prison, moins préparé pour
» le Ciel que je ne le suis. Je ne veux
» pas perdre une si belle occasion. La
» plus grande peine, c'est de s'y résou-
» dre. Cela est fait. Ma mort n'est
» point une flétrissure à ma famille.
» Qu'y a-t-il de noir dans mon crime ?
» Je vous prie de dire à M. le Cardi-
» nal de Lyon (a) que j'ai vécu & que
» Je meurs son très-humble serviteur,
» & que je le prie de demander par-
» don pour moi à M. le Cardinal de
» Richelieu, non pas pour avoir haï sa
» personne ; j'en prends Dieu à témoin,
» mais pour avoir haï son Gouverne-
» nement. Je ne me suis jamais tant ai-
» mé moi-même que j'ai honoré le Roi
» & chéri la conservation de l'Etat. Ja-
» mais je n'ai été Espagnol. Assurez
» aussi M. le Chancelier que je meurs
» son très-humble serviteur. Je suis
« bien fâché de ce qu'étant issu d'une
» famille qui a si bien & si fidèlement
» servi tant de Rois, j'ai failli en ne

(a) Il étoit frere du Cardinal de Riche-
lieu.

» révélant pas un secret important.

Il écrivit ensuite deux lettres, l'une au sçavant M. Dupuy son parent, & l'autre à une Dame dont il ne dit le nom qu'au Pere Mambrun Jésuite son Confesseur, après avoir fait promettre à ce Religieux qu'il n'en diroit jamais rien à personne. Toujours maître de lui-même, & conservant toute sa présence d'esprit; de Thou composa une inscription latine qu'on devoit mettre dans la chapelle qu'il fit vœu de fonder en l'Eglise des Cordeliers de Tarascon. Voici cette Inscription en François. *A Jesus-Christ Libérateur envers lequel François Auguste de Thou sur le point d'être délivré de la prison de son corps; s'acquittoit du vœu fait pour obtenir sa liberté.* Son Confesseur l'ayant abordé immédiatement après la lecture de l'Arrêt; » allons, mon Pere, lui dit de » Thou, en le prenant par la main, allons à la mort & au Ciel, allons à la véritable gloire. Qu'ai-je fait pour » Dieu en ma vie qui m'ait pu obtenir » la grace qu'il m'accorde en ce jour, » de mourir avec ignominie pour passer plutôt à la gloire.

Le Grand Ecuyer lui dit, *ami, ami,*

que je regrette votre mort. Ah que nous sommes heureux de mourir de la sorte, répondit de Thou, en baissant Cinq-Mars; ils se demanderent pardon l'un à l'autre, & s'embrassèrent tendrement. Après quelques momens d'entretien, ils se quitterent pour se préparer à la mort.

On les conduisit enfin au supplice dans un méchant carosse de louage. De Thou exhorta continuellement le Grand Ecuyer. » Mon ami, lui dit-il; » voici la séparation de nos corps & » l'union de nos ames; ne vous sou- » venez plus que vous avez été » Grand, l'admiration de tous ceux » qui vous voyoient, l'espoir de ceux » qui vous pouvoient approcher, & » jeune avec tous les avantages imagi- » nables. Il faut mépriser tout cela » comme périssable & passager. Consi- » dérons le Ciel qui est éternel. Lorsque le carosse fut arrivé au pied de l'échaffaud, *allez, mon ami,* dit de Thou à Cinq-Mars; *allez, l'honneur vous appartient, montrez que vous sçavez mourir.*

Le Grand Ecuyer étant descendu de carosse, vêtu d'un habit couleur de noisette, couvert de dentelles d'or;

avec un chapeau retrouffé à la Catālanne, des bas blancs bordés de dentelle & un manteau d'écarlate, monta lui seul sur l'échaffaut. Lorsqu'il étoit sur le second ou troisième échelon, *Monsieur*, lui dit un Garde à cheval, il faut être plus modeste, & en même-tems il enleve le chapeau de dessus la tête de Cinq-Mars. Celui-ci se détourne promptement, arrache son chapeau des mains du Garde, le remet sur sa tête, & acheve de monter l'échelle avec autant de courage que s'il fût allé à l'assaut. Il fait la révérence à toute l'assemblée, ayant la main gauche sur le côté, avec la même grace & la même démarche qu'il avoit dans la chambre du Roi. Il se mit ensuite à genoux, embrassa le billot; pencha la tête dessus & demanda (a) à l'Exécuteur, *est-ce ainsi que je dois me mettre ?* Oui, *Monsieur*, répondit le Bourreau. Le Grand Ecuyer se relève, s'entretient quelque tems avec son Confesseur, &

(a) Le Bourreau ordinaire étoit malade, on prit pour le remplacer un vieux Croche-teur de la Ville.

lui donne son manteau ; puis tirant une boîte , la met entre les mains du Jésuite , le prie de brûler le portrait qui étoit dedans , & d'employer la valeur de la boîte à des œuvres de charité. L'anneau qu'il portoit à son doigt fut destiné pareillement à des aumônes. Ne voulant pas que le Bourreau lui coupât les cheveux, ou qu'il le touchât en aucune manière que lorsqu'il en seroit tems, il prit les ciseaux , se coupa lui-même la moustache , dit au Jésuite de la brûler avec le portrait , lui présenta les ciseaux , & le pria de lui couper les cheveux. Il se tourna ensuite vers le poteau & l'embrassa fort étroitement. *Suis-je bien* , dit-il alors au Bourreau , *oui Monsieur* , répond celui-ci. *Frappe* , reprend le Grand Ecuyer. Le Bourreau prend sa hache , & d'un seul coup il abat la tête qui fit plusieurs bonds en tombant.

De Thou vêtu d'un habit de deuil ; & suivi de deux Jésuites , monte sur l'échaffaut le chapeau à la main & le manteau sur le bras. Il voit le billot tout sanglant , & le corps de Cinq-Mars étendu & couvert d'un drap. Plus humble que le Grand Ecuyer , il pria le Bourreau de lui couper les cheveux ,

146 *Diverses Conjurations*

lui baïsa la main, & l'embrassa en l'appellant son frere. Ayant recommandé à l'Exécuteur de lui bander les yeux, je n'ai point de bandeau, répondit celui-ci. *Je suis homme*, dit alors de Thou en se tournant vers la compagnie. *Je crains la mort, cet objet me trouble*, ajouta-t-il, en montrant le corps de son ami étendu, sur les pieds duquel son chapeau étoit tombé. *Je vous demande par amour-mône de quoi me bander la vûe*. On lui jetta deux mouchoirs, dont l'un tomba dans sa main. *Dieu vous le rende dans le Ciel*, dit-il à ceux qui les lui avoient jettés. Il voulut encore être lié au poteau. Il pria alors les deux Jésuites de ne l'abandonner pas, & appuya sa tête sur le billot. Le Bourreau le frappa d'abord sur le haut de la tête, & donna douze coups avant que de la séparer du corps. Ainsi périrent Henri Ruzé d'Effiat, Seigneur de Cinq-Mars & Grand Ecuyer de France, & François-Auguste de Thou, fils aîné de l'illustre Jacques-Auguste de Thou, Président au Parlement de Paris, & Auteur de l'excellente Histoire universelle que les gens de goût lisent avec admiration. On ne plaignit le sort de Cinq-Mars qu'à cause de son extrême jeunesse. La conduite

qu'il tint à l'égard de Louis XIII. fut toujours pleine d'ingratitude. Il n'aima jamais le Roi qui le combloït de ses bienfaits, & disoit sur le compte de son de son maître les choses les plus désobligeantes. Il ne se comporta pas mieux envers le Cardinal de Richelieu, à qui le Maréchal d'Effiat & Cinq-Mars lui-même son fils, furent redevables de leur élévation. La mort du Grand Ecuyer & de M. de Thou terminera l'histoire des diverses Conjurations qui furent formées en France. Il est tems de nous transporter dans un autre Royaume, où nous verrons des catastrophes bien plus terribles.



CONJURATIONS

ET CONSPIRATIONS

EN ANGLETERRE.

RIEN de plus beau en spéculation que le Gouvernement d'Angleterre. Il semble réunir tous les avantages de la Monarchie & de l'Etat Républicain. Le Roi est le chef de la Nation ; mais il n'en est pas le maître. Tout puissant lorsqu'il ne s'agit que de distribuer des graces ; il trouve mille oppositions quand il lui prend envie d'abuser de son pouvoir. Il ne peut lever d'impôt ni établir de Loix, que du consentement de cette espèce de Sénat, qu'on appelle *Parlement*, & qui représente le Corps entier de la Nation : de sorte que les Anglois, quoiqu'affujettis à un Roi, se flattent d'être véritablement libres. Mais à quoi aboutit cette forme de Gouvernement qui est si fort vanté ? Les Souverains indignés de voir qu'on resserre dans des bornes trop étroites l'autorité Royale,

cherchent continuellement les moyens de surmonter ces barrières qu'on oppose à leur ambition. Le peuple excessivement jaloux de ses droits, voyant qu'on veut leur donner quelque atteinte, prend aussi-tôt les armes pour la défense d'une liberté qu'on veut lui ravir. Source éternelle de divisions, de révoltes & de guerres civiles !

Pour accorder les intérêts du Souverain avec ceux de ses Sujets, il a fallu répandre des torrens de sang. Celui même des Rois n'a pas été épargné. Rien de plus opposé, à ce qu'il semble, aux droits de l'humanité que le Despotisme des Turcs. Cependant leurs Etats sont pour le moins aussi tranquilles que ceux où le pouvoir arbitraire est en horreur. S'il arrive quelques révoltes à Constantinople, elles sont aussi-tôt calmées. Il ne faut que le tems d'étrangler un Sultan, & d'en mettre un autre à sa place. Alors tout rentre dans l'ordre.

Qu'on ne s'imagine pas que je veux faire ici l'éloge du Despotisme. Je sçais à quels excès peut se porter un Prince qui ne connoît d'autres règles de conduite que sa volonté & ses caprices. Je

prétends seulement prouver que ce n'est pas toujours la forme du Gouvernement qui contribue à faire le bonheur ou le malheur des peuples. Les Sujets d'un Monarque absolu peuvent être fort heureux, & les peuples sont quelquefois fort à plaindre sous un Prince dont le pouvoir est limité. Tout dépend des qualités de celui qui gouverne. Placez sur le Trône des Ottomans, un Titus, un Trajan, un Antonin; un Marc-Aurelle, de quelle félicité ne jouira pas l'esclave Musulman sous leur Domination? Qu'on mette au contraire à la tête du Gouvernement le moins favorable au Despotisme les Tybères; les Caligulas, les Nérons, les Domitiens; malheur aux peuples qui seront obligés d'obéir à de pareils monstres!

Je vais plus loin, & je soutiens qu'il n'y a point de Domination plus douce, que celle qui est exercée par un Prince revêtu d'une puissance sans bornes, si ce Prince joint de grandes lumières à beaucoup d'humanité. Avec les qualités que je suppose, il voit d'un coup d'œil le parti qu'il faut prendre en certaines circonstances délicates, & emploie toute la force de l'autorité,

quand il s'agit d'exécuter un projet qui peut être avantageux à la Patrie. Il n'en est pas de même dans les pays où les peuples partagent l'autorité avec leur Prince. Un Roi dont le pouvoir est borné, ne peut pas forcer ses Sujets à être heureux ; mais tout ce que je pourrois dire à cette occasion, sera beaucoup moins persuasif qu'une exposition simple de tous les troubles arrivés dans le Royaume de la Grande Bretagne. J'entre donc en matière, & je me transporte tout d'un coup au tems où les Anglois obtinrent cette fameuse Charte qui est le principal fondement de leur liberté.

Les Barons Anglois s'appervant du peu d'affection que le peuple avoit pour le Roi Jean Sans-Terre, résolurent de profiter de ces circonstances pour obtenir le rétablissement de leurs privilèges. Ils vinrent en corps demander à ce Prince la confirmation de la Charte de Henri I. qui contenoit en substance les libertés dont le peuple Anglois jouissoit sous la Domination des Rois Saxons. Jean ne fut pas peu surpris de cette Requête ; mais comme il comprit qu'un refus de sa part pourroit avoir des suites fâcheuses, il

chercha à gagner du tems, & promit aux Barons qu'il ne tarderoit pas à leur rendre une réponse favorable. Les Seigneurs Anglois voyant dans la suite que le Roi ne se pressoit pas d'effectuer ses promesses, lui déclarèrent que s'il ne se conformoit pas à leurs intentions, ils sçauroient bien l'y contraindre par la saisie de ses Places.

On s'imagine aisément quelle dût être la colere d'un Prince fier & hautain à qui ses Sujets vouloient prescrire des loix. Les Barons voyant qu'on n'avoit aucun égard à leurs demandes, résolurent d'en venir à la force ouverte. Ils nommerent aussi-tôt un Général, & se disposerent à marcher contre leur Souverain. En peu de tems ils se rendirent maîtres de la Capitale du Royaume, & assiégèrent le Roi qui s'étoit retiré dans la Tour de Londres. Le Monarque se vit alors contraint de céder. Il fit sçavoir aux Barons, qu'il étoit disposé à leur accorder ce qu'ils demandoient; on convint du lieu & du jour où l'on devoit s'assembler pour terminer cette importante affaire. On se rendit de part & d'autre dans l'endroit assigné, & le Roi signa deux

Chartes fort avantageuses à la Nation ,
& qui depuis ce tems-là ont servi de
fondement à la liberté des Anglois.

Jean Sans-terre ne fut pas long-
tems sans se repentir d'avoir resserré
dans des bornes si étroites la puissance
Royale. Voulant rompre des engage-
mens qui lui sembloient préjudiciables,
il fit lever dans les pays étrangers un
grand nombre de soldats, auxquels il
promit pour récompense les biens qui
seroient confisqués sur les Barons. En-
suite il se retira dans l'Isle de Wight
pour attendre les troupes qu'on devoit
lui amener. Il se vit bien-tôt à la tête
d'un grand nombre d'Avanturiers que
l'espoir du gain attira à son service. Il
commença alors à agir & à porter la dé-
solation dans son Royaume. Le Pape
qu'il avoit eu soin de mettre dans ses
intérêts , excommunia les Barons ;
mais ceux-ci ne se laisserent point in-
timider par ces mêmes foudres qu'il
avoient terrassé leur Souverain. Ils re-
doutoient bien plus les armes que le
Roi employoit contr'eux , & auxquels
ils ne pouvoient résister. Dans la triste
situation où ils se trouvoient, ils eurent
recours à un moyen bien extraordinaire

pour se tirer d'embarras ; ils s'adressèrent au Roi de France , offrirent la Couronne d'Angleterre à son fils , si on vouloit leur donner du secours. Ces offres furent acceptées , & on fit aussitôt de grands préparatifs pour mettre le jeune Louis en état de conquérir un puissant Royaume.

Le Prince François ne tarda pas à s'embarquer ; il fit sa descente en Angleterre , & arriva à Londres où les Barons & les Bourgeois lui prêtèrent serment de fidélité. Ensuite il avança dans le pays , & fit la conquête de plusieurs Provinces. Jean témoin des progrès de son ennemi, en conçut un si furieux désespoir , qu'il se mit à exercer les plus horribles ravages par tous les lieux où il passoit. Le chagrin que lui causerent toutes les disgraces qu'il venoit d'essuyer , le fit tomber dans une fièvre violente qui le conduisit au tombeau.

Y216.

Henri III. son successeur trouva presque toute la Noblesse liguée contre lui , & dévouée entièrement aux intérêts d'un Prince étranger qu'elle avoit appelé à son secours , & qui faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes. Le jeune Roi d'Angleterre étoit par lui.

& Conspirations en Angleterre. 155
même dans l'impossibilité de remédier à tant de maux, mais il trouva dans le Comte de Pembroke un Sujet fidèle, capable de former & d'exécuter les plus grands projets. Ce brave Seigneur fut déclaré Régent du Royaume, & montra autant d'habileté que de zèle dans le glorieux emploi qu'on venoit de lui confier. Il commença par notifier aux Barons le couronnement de Henri, & les exhorta à rentrer dans le devoir. Plusieurs se laissèrent ébranler par ses sollicitations, & ce qui les déterminoit encore à se ranger sous les drapeaux de leur Maître légitime, c'est qu'ils commençoient à être mécontents du Prince Louis qui n'avoit pas pour eux les égards qu'ils devoient naturellement espérer. Le Pape se déclara aussi en faveur de Henri qui venoit de faire hommage de sa Couronne au Saint Siège.

Les affaires du Roi d'Angleterre prenoient un fort bon train, tandis que celles de Louis se dérangoient de jour en jour. Il y eut des combats entre les deux armées, & la victoire se déclara pour le parti le plus juste, de sorte que le Prince François se vit obli-

gé de renoncer à son entreprise, & de faire la paix avec l'Angleterre. Henri n'ayant plus rien à craindre du côté de la France, déclara à ses Sujets qu'il ne prétendoit point faire observer les deux Chartres accordées par son prédécesseur. Il n'en fallut pas davantage pour rendre ce Prince odieux aux Anglois, & ceux-ci chercherent toutes les occasions de mortifier leur Souverain; mais personne ne le traita plus indignement que le Comte de Leicester Gouverneur de Guyenne. Ce Seigneur fut accusé par les Gascons de s'être mal comporté dans son Gouvernement. Le Comte fut obligé de comparoître devant les Pairs du Royaume, pour répondre aux accusations portées contre lui. Il ne se contenta pas de se justifier; il vanta encore ses services, & en demanda la récompense avec hauteur. Le Roi indigné d'une pareille audace, lui répondit qu'il ne se croyoit obligé à rien à l'égard d'un traître. *Vous en avez menti*, repartit le Comte, *& si vous n'étiez pas Roi, je vous ferois repentir de-ce que vous venez de dire.* Malgré la colere qui dût transporter Henri en se voyant traité de la sorte; il n'osa cependant faire ar-

& Conspirations en Angleterre. 157
rêter le Comte de Leycester, & il se
contenta d'une légère satisfaction, après
quoi il le renvoya dans son Gouverne-
ment.

Les Seigneurs Anglois fort mécon-
tens de voir que Henri vouloit établir
le pouvoir arbitraire, formerent le pro-
jet de remédier aux abus qui s'étoient
introduits dans le Royaume. Pour cela
ils leverent des troupes & se rendirent
à Oxford où le Parlement devoit se te-
nir pour dresser les articles de la réfor-
mation. On choisit vingt-quatre Com-
missaires, dont douze furent nommés
par le Roi, & les douze autres par les
Seigneurs Anglois qui mirent Simon
de Montfort Comte de Leycester à la
tête de ce conseil. Voici en substance
ce qui fut réglé. Que le Roi confirme-
roit la grande Charte, que les Grands
Officiers de la Couronne, & les Ministres
publics seroient choisis tous les ans par les
vingt-quatre; que la Garde de toutes les
Places fortes seroit remise à la discrétion
des Commissaires qui en nommeroient les
Gouverneurs; que le Parlement s'assem-
bleroit au moins une fois tous les trois ans,
afin de faire les Statuts qui seroient ju-
gés nécessaires pour le bien du Royaume.

Comme Henri ne se sentoit pas le

158 *Diverses Conjurations*

plus fort, il se vit contraint de souscrire à ces articles, par lesquels on ne lui laissoit que l'ombre de la Royauté; mais il étoit bien résolu de manquer à ses engagements lorsqu'il pourroit le faire sans péril. Il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir combien les Statuts d'Oxford avoient avili la Majesté Royale. Un jour que la Reine passoit en bateau sous le pont de Londres, une troupe de canaille accabla cette Princesse d'injures, & on poussa la brutalité jusqu'à lui jetter des pierres. Une pareille insolence irrita le Roi & le fortifia dans le dessein qu'il avoit de maintenir les prérogatives de sa Couronne.

La guerre civile ne tarda pas à s'allumer dans le Royaume. Comme les Barons commandés par Leycester, eurent quelques avantages sur le Roi; celui-ci proposa un accommodement. Les deux partis convinrent de remettre leurs différends à l'arbitrage du Roi de France. Louis IX. constitué Juge dans une affaire de cette importance; écouta les raisons qu'on apportoit de part & d'autre, & donna gain de cause au Roi d'Angleterre. Les Seigneurs Anglois n'eurent aucun égard à cette décision. La guerre civile recommença

avec plus de fureur que jamais. Henri perdit la bataille de Lewes, & fut fait prisonnier. Le Prince Edouard après s'être signalé par les plus belles actions, éprouva la même disgrâce que son pere. Par la captivité de ces deux Princes, les Barons se trouverent en état de donner la loi à leur Souverain & à tout le Royaume.

Les choses changerent de face lorsque le Comte de Gloucester eut embrassé le parti des Royalistes. Ce Seigneur persuadé que Leycester aspirait à la Couronne, se déclara ouvertement contre cet ambitieux étranger, & lui enleva le Prince Edouard qui ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il attaqua ses ennemis, remporta une victoire complète, & eut la consolation de voir étendu sur le champ de bataille le fameux Comte de Leycester. (a) On pourroit mettre ce dernier au rang des héros s'il n'eût pas été rebelle.

Après un regne agité de troubles continuels, Henri III. mourut & laissa

(a) Le Comte de Leycester étoit fils du Comte de Montfort vainqueur des Albigeois.

la Couronne à un fils qui sçut la porter glorieusement. Edouard I. (c'est le nom de ce nouveau Roi) fit le bonheur de l'Angleterre & le malheur de l'Ecosse. Le successeur de ce grand Prince porta le même nom que son pere, & ne lui ressembla que par ce seul endroit. Il donna sa confiance à d'indignes favoris qui causerent toutes sortes de maux dans le Royaume, attirerent sur eux-mêmes les plus affreuses disgraces, & occasionnerent enfin la terrible catastrophe qui termina le regne & la vie de leur maître.

Isabelle de France, fille de Philippe-le-Bel & femme d'Edouard II. fut la premiere à former des complots contre son époux. Cette Princesse qui vouloit mettre la Couronne sur la tête de son fils; se retira dans le Hainaut où elle leva des troupes, & s'embarqua ensuite à Dordrecht avec environ trois mille hommes. C'étoit peu de monde pour l'exécution d'un si grand projet, mais la Reine comptoit beaucoup sur les mécontents dont l'Angleterre étoit remplie, & qui n'attendoient qu'une occasion favorable pour éclater. Le débarquement se fit à Suffolck, & aussi-tôt l'armée étrangere fut considé-

& Conspirations en Angleterre. 161
tablement renforcée par le grand nombre d'Anglois qui vinrent offrir leurs services.

Edouard eut la douleur de se voir abandonné de presque tout le monde. Dans une si fâcheuse extrémité, il prit le parti de se retirer dans les Provinces Occidentales de son Royaume. Comme il cherchoit à se sauver en Irlande, le vent le rejetta sur la côte, & il fut se cacher dans le pays de Galles. La Reine s'étant emparée de Bristol ou commandoit (a) Spencer le pere, elle fit pendre sans aucune formalité de Justice ce vieillard âgé de 90 ans. La Ville de Londres ne tarda pas à se déclarer en faveur des rebelles, malgré les oppositions de l'Evêque d'Excester qui eut la tête tranchée pour la récompense du zèle qu'il témoignoit à son Souverain.

On découvrit bien-tôt le lieu où s'étoit retiré Edouard. Henri de Lancastre fut chargé d'aller se saisir de la personne de ce Prince. On le conduisit au Château de Monmouth avec tous ceux qui l'avoient suivis dans sa mauvaise

(a) Spencer étoit pere du favori d'Edouard II. Celui-ci avoit eu encore un autre favori appelé Gaveston.

fortune , parmi lesquels se trouva le jeune Spencer qui eut bientôt le même sort que son pere. Après l'exécution de ceux qui étoient demeurés fidèles à Edouard , la Reine convoqua le Parlement, qui déposa le Roi, & mit le Prince son fils à sa place. Lorsque l'artificieuse Princesse eut appris cette nouvelle , elle fondit en larmes comme si elle n'eût pas été elle-même la cause du malheur de son époux. Pour le jeune Prince , il fit serment de n'accepter la Couronne que du consentement de son pere. Il fallut envoyer à celui-ci des Députés pour le déterminer à faire sa résignation en forme.

Ceux qu'on chargea de cette commission , s'en acquitterent avec beaucoup de dureté. Edouard parut devant eux en habit de deuil & avec l'air d'un homme pénétré de la plus vive douleur. Les réflexions qu'il fit dans ce moment sur les horreurs de sa situation, le frapperent si vivement qu'il tomba en défaillance. Quand il eut repris ses esprits , il remit entre les mains des deux Evêques députés , le Sceptre , la Couronne & toutes les marques de la Royauté. Cette Scène touchante se passa dans le Château de Kenelworth ;

& Conspirations en Angleterre. 163

Où il demeura six à sept mois. Au bout de ce tems la Reine qui craignit que les Anglois, par un motif de compassion, ne lui enlevassent son prisonnier, le fit transférer dans le Château de Barckleq : on confia la garde de ce malheureux Prince à Maltravers & à Gournay, qui commencerent par traiter le Roi de la maniere la plus indigne. Ensuite ces deux Scélérats, pour se conformer aux ordres qu'ils avoient apparemment reçus de la Cour, se déterminèrent à faire périr l'infortuné Edouard, ils lui mirent un couffin sur la tête pour empêcher qu'on ne pût entendre les cris qu'alloit lui arracher l'affreux genre de mort qu'on lui préparoit ; après quoi ils lui brûlerent les intestins avec un fer chaud qu'ils lui passerent au travers du corps par le fondement. Si on reprochoit aux Anglois cet excès de cruauté à l'égard d'un de leurs Souverains ; ils pourroient fort bien répondre que ce fût un Prince de France qui ordonna l'exécution d'un semblable forfait.

Quelque tems après la fin tragique d'Edouard II. le Comte de Kent s'étant laissé persuader que ce Prince vivoit encore, prit des mesures pour le

fauver de prison. Une pareille démarche fit passer le Comte pour rébelle. On lui fit son procès, & on le condamna à mort. Il fut conduit sur l'échaffaut où il resta plusieurs heures, parce que l'Exécuteur ordinaire avoit disparu. Un Garde de la Maréchaussée fit la fonction de Bourreau, & trancha la tête à cet infortuné Prince qui n'avoit que vingt-huit ans & qui étoit oncle du Roi. La Reine Isabelle se contenta d'avoir immolé cette illustre victime, puisqu'on ne fit aucune poursuite contre quantité d'autres Seigneurs qui étoient entrés dans le complot du Comte de Kent. •

Edouard III. Prince belliqueux, se fit une grande réputation aux dépens des François sur qui il remporta plusieurs victoires éclatantes; mais comme il ne s'agit ici que des conspirations ou des révoltes arrivées en Angleterre, je passe tout d'un coup au regne de (a) Richard II. Ce jeune Monarque qui

(a) Richard II. étoit petit-fils d'Edouard III. & fils de ce fameux Prince de Galles, surnommé le Prince noir, qui gagna sur les François la bataille de Poitiers, dans laquelle le Roi Jean fut fait prisonnier & conduit en Angleterre,

& Conspirations en Angleterre. 165

eut les défauts d'Edouard II. son ayeul; éprouva aussi à peu près la même destinée. A peine fut-il sur le Trône, qu'il trouva des ennemis dans ses propres Sujets. Le peuple d'Angleterre étoit fort irrité contre les Magistrats qui ruinoient les familles par leurs extorsions; & contre la Noblesse qui uſoit de ses prérogatives avec la dernière rigueur. Les gens d'Eglise au lieu de travailler à calmer les esprits, ne cherchoient qu'à les aigrir d'avantage. Il se trouva même un Prêtre qui prêchoit publiquement, que tous les hommes étant fils d'un pere commun, il devoit régner entr'eux une parfaite égalité.

De pareils discours firent une très-forte impression sur la populace qui ne souffre qu'avec peine cette supériorité que donne par-tout une haute naissance; mais ce qui acheva d'irriter le peuple, fut la maniere dont on s'y prit pour lever l'argent d'une nouvelle imposition qui n'étoit que de douze sols sur chaque personne au-dessus de quinze ans. Un des Collecteurs s'étant rendu dans la Maison d'un Couvreur de Deptford, nommé Wat-Tiler, demanda à celui-ci la capitation pour une de ses

filles. Le pere soutint que sa fille n'avoit pas l'âge prescrit, ce que le Collecteur ayant voulu vérifier par une action très-indécence, il fut assommé sur le champ d'un coup de marteau que lui donna Wat-Tyler.

Toute la populace se déclara en faveur du meurtrier, & aussi-tôt les habitans de Deptford, de Kent & d'Essex prirent les armes, & ces séditieux dont le nombre montoit jusqu'après de cent mille hommes, reconnurent pour leur chef celui qui venoit d'assommer le Collecteur. Wat-Tyler à la tête de son armée, marche droit à la Capitale, faisant couper la tête à tous les Gentilshommes & gens de Justice qui eurent le malheur de tomber entre ses mains.

Le Roi n'ayant pas voulu entrer en conférence avec les rébellés, ils se rendirent dans Londres où ils exercèrent tous les ravages qu'on peut attendre d'une populace en fureur. Quantité de beaux édifices furent réduits en cendre. On n'épargnoit que les bâtimens qui n'appartenoient point à des personnes de distinction. Tout le reste étoit la proie des flammes. Il n'y avoit aussi que le sang le plus vil qu'on prit garde

& Conspirations en Angleterre 167

de répandre. Les séditieux se saisirent de la Tour, où ils ne trouverent que l'Archevêque de Cantorberi & le grand Trésorier auxquels ils firent couper la tête. Ce fut un grand bonheur pour Richard d'être sorti de ce lieu avant que les rebelles s'en fussent rendus maîtres. En de pareilles circonstances, on ne respecte pas toujours le sang des Rois.

La Cour ne sçavoit quel parti prendre pour appaiser une si terrible révolte. Après bien des délibérations, il fut décidé qu'on accorderoit aux peuples les exemptions & les privilèges qu'il demandoit. Les habitans d'Essex parurent contens de ce qu'on venoit de leur offrir, & se retirèrent chez eux; mais Wat-Tyler portoit plus loin ses prétentions. Il voulut avoir une conférence avec le Souverain; ce qui lui fut accordé. On vit alors le Roi entrer en négociation avec un vil artisan, qui ne demandoit rien moins que l'abolition des anciennes loix & la réforme du gouvernement.

Le chef des séditieux faisoit entendre en même-tems qu'en cas de refus; il portoit à son côté de quoi se faire

obéir. Une pareille insolence excita tellement l'indignation du Maire de Londres, qu'il tua sur le champ ce sujet audacieux qui osoit menacer son maître. Les rebelles se préparoient déjà à vanger la mort de leur Général ; lorsque le Roi par une présence d'esprit admirable, s'écria, *qu'allez-vous faire ? Est-ce la perte de votre chef qui vous afflige ? Je veux moi-même vous en servir.* Aussi-tôt il se met à leur tête, & marche hardiment devant eux. Ils suivent le Roi sans balancer. Un instant après ils apperçoivent un corps de mille Bourgeois sous les armes. Les séditeux s'imaginent que toute la Ville venoit pour les attaquer. La frayeur s'empare aussi-tôt de leurs esprits ; chacun songe à prendre la fuite, & dans un instant cette multitude se trouve dispersée.

Le calme ne fut pas tout d'un coup rétabli dans le reste du Royaume. On vit dans le Comté de Suffolck deux Prêtres à la tête de cinquante mille hommes, se porter à des excès de cruauté, dont ne seroient pas capables des gens nourris dans les horreurs de la guerre. Si l'Eglise eut lieu de gémir en voyant quelques-uns de ses Ministres
se •

se repaître de sang & de carnage , elle dût aussi s'applaudir d'avoir élevé dans son sein un brave guerrier qui ne crut pas violer les loix de son état , en prenant les armes pour la défense de sa patrie. Celui dont je parle fut Henri Spencer Evêque de Norwich qui assembla une troupe de sujets fidèles , attaqua les revoltés , & les tailla en pièces.

Telle fut la fin de la plus terrible sédition qu'il y ait jamais eu en Angleterre. Les suites en auroient été bien plus funestes, si les chefs avoient eu autant d'habileté que d'audace. Quand on eut dompté tous ces rebelles , on fit le procès aux plus coupables , & on s'imagine bien que les Bourreaux ne manquèrent pas d'occupation. Jean Staw , ce Prêtre qui par ses prédications séditieuses , avoit commencé à soulever la populace , avoua , lorsqu'on fut sur le point de le conduire au supplice , que les revoltés avoient formé le dessein de tuer le Roi , d'exterminer la Noblesse & le Clergé , à la réserve des Moines mendiants , & de substituer de nouvelles loix à la place des anciennes : projet aussi insensé que barbare.

L'abus du pouvoir Souverain oc-

Tome IV.

H

casione souvent de terribles révolutions. Richard en fit la triste expérience. Ce Prince s'étant mis en possession de violer ouvertement les loix, s'attira la haine de ses Sujets qui prirent enfin les armes pour se délivrer de la Tyrannie. Cette conspiration se forma en Angleterre, tandis que le Roi étoit occupé à réduire l'Irlande qui la première avoit donné l'exemple de la révolte. Les Anglois appellerent à leur secours le Duc (a) d'Hereford qui venoit d'être exilé, & dépouillé injustement de tous ses biens. Il se vit bientôt à la tête de soixante mille hommes avec lesquels il marcha à Londres. Après qu'il se fut assuré de la fidélité des habitans, il se rendit à Bristol où il fit couper la tête à quelques-uns des Ministres qui s'y étoient retirés. Le Duc d'Yorck que Richard, en partant pour l'Irlande, avoit chargé de la Régence du Royaume, abandonna le parti du Roi son neveu pour se rendre auprès des mécontents; de sorte que presque toute l'Angleterre se déclara contre

(a) Le Duc d'Hereford étoit fils du Duc de Lancastre, un des oncles du Roi.

son Souverain. Richard ayant long-tems délibéré sur ce qu'il avoit à faire en de pareilles circonstances, s'enferma dans le Château de Conwai, & envoya dire aux rebelles qu'il étoit prêt à résigner la Couronne, à condition qu'on lui laisseroit la vie, & qu'on lui accorderoit une pension honnête pour passer tranquillement le reste de ses jours. Avant que de rien décider sur cette affaire, on conduisit le Roi à Londres où il fut enfermé dans la Tour. On assembla le Parlement qui déposa le malheureux Monarque, & disposa de la Couronne en faveur du Duc d'Hereford ou de Lancastre, car il portoit ce dernier nom depuis quelque tems. Le Comte de la Marche, qui selon l'ordre de succession devoit succéder (a) à Richard, n'ayant

(a) En supposant que la déposition de Richard fût légitime, la Couronne appartenoit à Edmond Mortimer, Comte de la Marche, descendu de Lionel Comte de Clarence, second fils d'Edouard III. au lieu que Henri de Lancastre étoit fils d'un cadet de Lionel. Il est vrai que Henri étoit le plus proche parent du Roi déposé; mais c'est à la branche, & non pas au degré de parenté qu'on doit avoir égard pour la succession.

pas la force en main pour se faire rendre justice, prit le parti de se retirer dans ses Terres, de peur que sa présence ne fit ombrage au nouveau Roi,

Malgré les précautions que prenoit Henri pour se concilier l'affection de ses Sujets, il se vit sur le point de perdre le Thrône & la vie par une conspiration que formerent plusieurs Seigneurs, parmi lesquels se trouvoient les Ducs d'Albermarle & d'Excester, dont le premier étoit cousin-germain du Roi, & le second son beau-frere. La plupart des Conjurés n'avoient reçu que des bienfaits de la part de leur Souverain, ce qui ne les empêcha pas de vouloir l'assassiner. Leur complot fut découvert, de sorte qu'ils se virent contraints de prendre les armes pour soutenir leur démarche. Ils revêtirent d'habits Royaux un Domestique de Richard appelé *Magdalen*, qui ressembloit si parfaitement à son maître qu'on pouvoit aisément s'y tromper. Après avoir fait courir le bruit que le Roi déposé étoit parmi eux, le peuple vint se ranger en foule sous les drapeaux de ce prétendu Monarque. Par ce stratagème, ils se trouverent bien-tôt à la tête

d'une armée considérable ; mais ils n'osèrent livrer bataille à Henri qui montra beaucoup de fermeté en cette occasion. Les troupes des rebelles furent dispersées , & la plupart de leurs chefs laissèrent leur tête sur un échaffaut. *Magdalen* finit ses jours à un gibet. Après ces exécutions , on songea à se défaire de l'infortuné Richard dont le peuple venoit de prendre les intérêts avec tant de chaleur. Ce Prince avoit été transféré de la Tour de Londres à Pontfract, Ce fut dans cette dernière prison qu'on lui arracha la vie à l'âge de trente & trois ans. Un Chevalier nommé *Thomas Pierce* l'assomma , à ce qu'on prétend , d'un coup de massue.

L'ordre de succession qui avoit été renversé en faveur de Henri IV. Prince de la Maison de Lencastre , plongea l'Angleterre dans un abîme de malheurs. Nous allons voir ce Royaume déchiré par les guerres civiles , & devenir le Théâtre des scènes les plus sanglantes pendant tout le tems que les deux Maisons d'Yorck & de Lencastre se disputèrent la Couronne. Ces funestes divisions commencerent à éclater sous le regne de Henri IV. Prince ver-

tureux, mais foible, qui laissoit toute l'autorité entre les mains de son épouse, & du Comte de Suffolck favori de la Reine, tous deux faisoient un assez mauvais usage de leur puissance, & le jeune Roi en fut la victime.

Comme le peuple étoit mécontent, on commença à parler des droits que le Duc (a) d'Yorck avoit au Trône d'Angleterre. Ce Prince songea à faire valoir ses prétentions. Il prit plusieurs fois les armes contre son Souverain, & battit l'armée Royale auprès de Northampton. Henri tomba au pouvoir des vainqueurs qui le traiterent avec beaucoup de respect. Le Duc d'Yorck s'imaginant que la victoire qu'il venoit de remporter, alloit le mettre au comble de ses vœux, se rendit au Parlement & entra dans la Chambre des Seigneurs. Il se tint long-tems debout auprès du Trône, en attendant qu'on le priât de

(a) Ce Prince étoit l'unique héritier de la Maison de la Marche qui descendoit de Lionel frere aîné de Jean de Lancastre. A la vérité le Comte de la Marche ne descendoit de Lionel que par les femmes. Son droit n'en étoit pas moins incontestable dans un pays où les femmes parviennent à la Couronne.

& Conspirations en Angleterre. 175
s'y placer ; mais il eut le chagrin de voir qu'on ne songeoit pas à lui faire une pareille invitation. Il prit le parti de se retirer , & d'envoyer au Parlement un Mémoire pour justifier ses droits à la Couronne. Cette affaire fut discutée avec beaucoup de chaleur , & enfin on décida que Henri continueroit de régner , & que le Duc d'Yorck seroit son successeur. Celui-ci se soumit à une décision qui le privoit peut-être pour long - tems , ou même pour toujours d'un bien dont il pouvoit se procurer tout d'un coup la possession ; car ayant la force en main , il ne tenoit qu'à lui de se faire adjuger la Couronne. Une telle modération est bien rare en de pareilles circonstances.

Le Duc d'Yorck sans être Roi , avoit toute l'autorité que donne la suprême puissance , mais il n'en jouit pas long-tems. La Reine (a) qui s'étoit sauvée avec son fils après la bataille de Northampton , ne se laissa point abatre

(a) Marguerite d'Anjou Princesse de la Maison de France , & fille du Prince René qui portoit le titre de Roi de Sicile.

par ce revers de fortune. Au contraire elle chercha les moyens de délivrer le Roi son époux de l'espèce de captivité où on le retenoit. Cette courageuse Princesse rassembla des troupes dans le Nord de l'Angleterre, & vint attaquer dans la plaine de Wackfield le Duc d'Yorck qui perdit la bataille & la vie. Le Comte de Rultand son second fils fut poignardé par le Lord Clifford, qui ayant trouvé le corps du pere lui coupa la tête, sur laquelle on mit une Couronne de papier.

Le Comte de la Marche, fils aîné du Duc d'Yorck, ayant appris la mort de son pere, n'en fut pas moins ardent à poursuivre des droits qui pouvoient également lui devenir funestes. Il se mit en état de les soutenir aux risques de tout ce qui pouvoit lui arriver. Son entreprise fut suivie des plus heureux succès. Ce Prince sortit du pays de Galles à la tête d'une armée de vingt-trois mille hommes. La Reine Marguerite envoya contre lui le Comte de Pembroock, qui ayant des forces bien inférieures à celles de son ennemi, fut aisément battu. Le plaisir que cette victoire causa au nouveau Duc d'Yorck,

diminua beaucoup, quand il apprit que le Comte de Warvik son plus zélé partisan avoit été entièrement défait par les troupes de la Reine. Elle délivra le Roi son époux, & fit couper la tête à plusieurs Seigneurs du parti contraire. Le ravage que firent les soldats aux environs de Londres, irrita les habitans de cette Capitale contre Marguerite, qui ne tarda pas à éprouver leur ressentiment ; car ils ne voulurent jamais permettre qu'on lui portât des vivres dont son armée avoit extrêmement besoin.

Le Duc d'Yorck persuadé que ceux qui traitoient de la sorte ses ennemis, devoient avoir pour lui des sentimens favorables, s'approcha de Londres où il entra comme en triomphe. Instruit par le malheur de son pere, il crut avec raison que quand on a fait une fois quelques démarches pour monter sur le Thrône, il faut exécuter entièrement une semblable entreprise, si on ne veut pas s'exposer à finir ses jours sur un échaffaut. Il se fit donc adjuger la Couronne, d'abord par le peuple & ensuite par les Grands de l'Etat. Après cette élection extraor-

dinaire, il fut proclamé à Londres sous le nom d'Edouard IV.

Le nouveau Roi d'Angleterre ne devoit pas s'attendre qu'une femme telle que Marguerite le laisseroit tranquille possesseur du Trône. En effet, cette courageuse Princesse fortifioit tous les jours son armée pour rétablir les affaires de son époux. Edouard qui n'ignoroit pas tout ce qu'il avoit à craindre d'une si dangereuse ennemie, se préparoit à lui résister. Avant que d'en venir à un combat décisif, les troupes de Marguerite eurent quelques avantages qui causerent beaucoup d'inquiétude au Comte de Warwick. Mais le jeune Roi témoigna en cette occasion une fermeté qui se répandit dans l'ame de tous ses soldats. Il n'en fit pas moins paroître le jour qu'il livra bataille à ses ennemis entre Santon & Tawnton. On combattit depuis le matin jusqu'au soir avec cette fureur qui est si ordinaire dans les guerres civiles. Enfin la victoire se déclara pour Edouard, qui se signala plus par son courage que par son humanité; car il avoit défendu qu'on fît quartier aux ennemis dont il resta un nombre prodigieux sur la place. On assure qu'il

& Conspirations en Angleterre. 179

Y eut près de trente-sept mille hommes de tués , & que les eaux de la riviere de Warf devinrent toutes rouges par la quantité de sang répandu. Henri & Marguerite se sauverent à Edimbourg, & leur vainqueur se rendit à Yorck, où il fit ôter de dessus les murailles la tête de son pere pour y placer celle du Comte de Devonshire. Edouard étant ensuite retourné à Londres, se fit couronner avec les cérémonies ordinaires, & le Parlement confirma l'élection de ce Prince.

Marguerite voulut encore tenter les hazards de la guerre en faveur du Roi son époux ; mais la fortune ne lui fut pas favorable. L'infortuné Henri voyant ses affaires entièrement désespérées ; crut pouvoir trouver un azyle dans la maison de quelques uns de ses anciens Sujets. C'est ce qui le détermina à venir en Angleterre, où il fut reconnu , arrêté & conduit à la Tour. La Reine ayant appris qu'elle ne pouvoit plus compter sur les secours qu'elle espiroit tirer des François, sortit du Royaume après avoir couru bien des périls ; & se retira chez René d'Anjou son pere avec le jeune Prince de Galles.

H vj

On ne vit qu'exécutions à Londres pendant les premiers jours du regne d'Edouard , & les biens de tous les Seigneurs attachés à la Mai'on de Lencaſtre furent donnés aux partiſans du nouveau Roi. Quoique celui-ci affectât dans la ſuite de ſe rendre fort populaire, on n'oublia point les terribles exemples de ſévérité qu'il venoit de donner à tout le Royaume.

Le Comte de Warwick s'étant brouillé avec le Roi, forma une Conjuration pour déthrôner celui à qui il venoit pour ainſi dire de mettre la Couronne ſur la tête. Le Duc de Clarence, frere du Roi, entra dans ce complot. Warwick à la tête de ſoixante mille hommes, vint attaquer Edouard, qui ne ſe voyant pas en état de réſiſter, prit le parti de ſortir du Royaume. Il ſ'embarqua pour la Hollande, & fut ſur le point d'être pris par des Corſaires. Les vainqueurs entrèrent triomphans dans Londres ; & tirerent de la Tour Henri IV. qu'ils rétablirent ſur le Thrône. Auſſi-tôt le Parlement déclara traître & uſurpateur, ce même Edouard qu'il avoit reconnu quelques années auparavant pour ſon Souverain.

La conduite que yenoit de tenir le

Duc de Clarence à l'égard du Roi son frere avoit quelque chose de fort surprenant. En favorisant la Maison de Lencastre, il agissoit contre ses propres intérêts, puisqu'il se fermoit par ce moyen la route qui pouvoit le conduire au Thrône, en cas qu'Edouard fût mort sans postérité. D'ailleurs en rétablissant Henri, n'étoit-ce pas se mettre en la puissance de ceux qui étoient les plus intéressés à la destruction entiere de la Maison d'Yorck? Warwick avoit eu l'adresse d'attirer dans son parti le Duc de Clarence en lui faisant épouser une de ses filles; il donna l'autre en mariage au Prince de Galles, fils de Henri IV. Par ce moyen il contracta des alliances avec deux Maisons, dont l'une ne respiroit que la ruine de l'autre, & il devint le protecteur de la Reine Marguerite, dont il avoit toujours été l'ennemi mortel.

Le Duc de Clarence & le Comte de Warwick furent déclarés Gouverneurs du Royaume. On s' imagine bien qu'ils jouissoient de toute l'autorité Royale sous un Monarque du caractère de Henri IV. Les graces & les faveurs furent répandues avec profusion sur leurs partisans, tandis que le sang de leurs

adverfaires couloient fur les échaffauts.

Pendant que Warwick gouvernoit despotiquement l'Angleterre, Edouard qui étoit à la Haye, fongeoit aux moyens de remonter fur le Trône. Il vint débarquer à *Ravenfpur* avec deux mille hommes feulement. La froideur que lui témoignèrent les habitans du pays, le déterminâ à leur déclarer qu'il ne venoit point pour difputer la Couronne à fon rival ; mais pour fe mettre en poffeffion de fes biens particuliers qu'on lui avoit ravis injuftelement. Il s'avança vers *Yorck*, ne prenant que le titre de Duc, & lorsqu'il fut proche de la Ville, les Magiftrats vinrent le prier de prendre une autre route, mais les portes lui furent ouvertes par le peuple qui étoit charmé de la modération que témoignoit Edouard. Ce Prince partit bientôt pour Londres avec des forces qui commençoient à devenir confidérables. Le Duc de Clarence & le Comte de Warwick leverent en même tems une armée qu'ils partagerent entr'eux ; mais le premier alla joindre fon frere, ce qui jetta le Comte dans un furieux embarras. Warwick ne voulut cependant point entendre parler d'accommodement, & réfolut de tout rifquer plutôt

que de se soumettre à un Prince qui ne pourroit jamais lui accorder un pardon sincère.

Edouard & son frere au lieu d'attaquer le Comte de Warwick, marcherent tout de suite à Londres, & le peuple moitié par crainte, moitié par affection, sortit en foule pour recevoir ces deux Princes. Ils firent leur entrée dans cette Capitale aux acclamations de tous les habitans. L'infortuné Henri qui n'avoit pû se sauver, fut pris & reconduit à la Tour sept mois après qu'on l'en eut retiré pour jouir du titre de Roi sans en avoir la puissance. Cependant Edouard le fit sortir de sa prison, & l'emmena avec lui lorsqu'il livra bataille au Comte de Warwick. Celui-ci & le Marquis de Montaigu son frere voyant leur armée en déroute, aimerent mieux périr que de survivre à leur défaite; ils s'exposèrent aux plus grands périls, & trouverent enfin la mort qu'ils cherchoient. Edouard après sa victoire, retourna à Londres avec le malheureux Henri qu'il fit encore enfermer dans la Tour.

La Reine Marguerite qui venoit de débarquer en Angleterre avec le Prince de Galles, fut frappée comme d'un

coup de foudre, lorsqu'elle apprit le succès de son ennemi. Cette Princesse qui avoit montré jusqu'alors tant de résolution & de courage, ne put envisager sans frémir les malheurs auxquels son fils alloit être exposé. Les réflexions qu'elle fit à ce sujet la plongèrent dans la plus profonde douleur. Tous ses partisans firent leurs efforts pour la consoler, & lui promirent de se sacrifier pour son service. Ils vinrent à bout de faire renaître l'espérance dans son cœur, & aussi-tôt ils travaillèrent à lui donner des preuves de leur zèle & de leur affection. En peu de tems ils rassemblèrent une armée assez considérable, formée des débris de celle du Comte de Warwick; les troupes de la Reine furent taillées en pièces.

Marguerite tomba au pouvoir des vainqueurs qui envoyèrent à la Tour cette malheureuse Princesse. Son fils fut traité plus rigoureusement. Malgré sa disgrâce, il ne témoigna aucun sentiment de foiblesse, & parla avec beaucoup de fermeté à Edouard qui lui donna un coup de gantelet sur le visage. Dès que le Roi se fut retiré, les Ducs de Clarence & de Gloucester & quelques autres Seigneurs se jetterent

Et Conspirations en Angleterre. 185
comme des furieux sur le jeune Prince,
& le tuerent de leurs propres mains.
Les principaux partisans de la Maison
de Lencaſtre finirent leurs jours par la
main des Bourreaux. A tant de vic-
times qu'on venoit d'immoler, il fallut
en joindre une autre beaucoup plus il-
luſtre, dont la politique exigeoit le ſa-
crifice.

Edouard ne ſe croyoit pas en ſûreté
tandis qu'il laiſſeroit vivre Henri IV.
on ſe déterminâ donc à lui ôter la vie,
& on chargea de cette horrible commiſ-
ſion le Duc de Gloceſter qui fut le
Bourreau du pere comme il l'avoit été
du fils. On ne ſçait point au juſte par
quel genre de ſupplice on termina les
jours d'un Prince qui, par l'innocence
de ſes mœurs, méritoit un meilleur
ſort.

Le Comte de Richemont qui étoit
l'unique reſte de la Maïſon de Lencaſtre,
voyant le déſaſtre de ſa famille, ſe re-
tira en Bretagne pour éviter la mort
dont il étoit menacé. Edouard le fit
demander pluſieurs fois inutilement ;
mais le Duc de Bretagne ſe laiſſa vain-
cre enfin par les ſollicitations du Roi ;
& livra le Comte aux Ambaſſadeurs
d'Angleterre. Le Prince Breton n'au-

roit jamais eu une si lâche condescendance pour Edouard , si celui-ci ne lui eût persuadé qu'il ne vouloit faire venir le jeune Richemont à sa Cour que pour lui donner une de ses filles en mariage, & réunir par-là les Maisons d'Yorck & de Lancastre. Une preuve que le Duc agissoit de bonne foi , c'est que dès qu'on lui eut représenté que le Comte couroit risque de la vie , s'il mettoit le pied en Angleterre, il envoya promptement à Saint Malo *Landais* son favori, qui arracha des mains des Ambassadeurs cette malheureuse victime qu'on destinoit à la mort.

Edouard n'ayant pu réussir à éteindre entièrement la famille des Lancastres , trouva dans sa propre Maison de quoi exercer son humeur sanguinaire. Le Duc de Clarence souffroit impatiemment le peu d'égards qu'on avoit pour lui à la Cour. Ce qui acheva de l'irriter , fut la mort d'un de ses amis qu'on exécuta pour un sujet assez léger. Comme le Duc de Gloucester portoit ses vûes ambitieuses jusqu'au Trône , & qu'il étoit bien aise de se défaire de ceux qui pourroient un jour mettre obstacle à ses desseins, il ne cherchoit qu'à aigrir de plus en plus

l'esprit de son frere, afin qu'il fît quelques démarches qui pussent le conduire à sa perte. Un si noir projet ne doit pas surprendre de la part de Gloucester qui s'étoit plus d'une fois signalé par les actions les plus barbares. Lorsque la mort du Duc de Clarence fut résolue, on travailla à lui faire son procès.

On l'accusa devant le Parlement d'avoir traité le Roi son frere d'empoisonneur, de Magicien & de Bâtard. Il eût été bien difficile de prouver tous les crimes qu'on imputoit au Duc de Clarence. A la vérité ce Prince avoit tenu quelques discours imprudens qui étoient plutôt un effet de sa trop grande vivacité que de la malice de son cœur. Quoiqu'il en soit, comme on vouloit absolument le perdre, il fut trouvé coupable & condamné à mort. On lui laissa le choix de son supplice. Il demanda à être étouffé dans un tonneau de Malvoisie, ce qui lui fut accordé; le Roi se repentit dans la suite de l'avoir fait périr. Quand on venoit lui demander la grace d'un criminel, il s'écrioit, *hélas, il ne s'est trouvé personne qui ait intercédé pour mon pauvre frere.*

1483.

Edouard IV. après avoir fait couler des torrens de sang en Angleterre, mourut à l'âge de quarante-deux ans, & laissa deux fils, dont l'aîné qui portoit le même nom que son pere, fut proclamé Roi d'Angleterre; mais il ne fut pas long-tems possesseur de la Couronne. Le Duc de Glocester qui vouloit régner, établit ses droits aux dépens de l'honneur de la Duchesse d'Yorck sa mere, & soutint qu'Edouard IV. & le Duc de Clarence ses freres aînés, étoient le fruit d'un criminel amour, & que par conséquent la Couronne ne pouvoit passer à leur postérité. Un droit appuyé sur de pareils fondemens, n'auroit pas beaucoup servi au Duc de Glocester, s'il n'eût employé des moyens beaucoup plus efficaces pour exécuter ses ambitieux projets. Il se forma un parti parmi les plus grands Seigneurs du Royaume, se défit de tous ceux qui pouvoient mettre obstacle à ses desseins, se rendit maître des Princes ses neveux; & enfin après bien des ruses, des perfidies & des cruautés, il se fit proclamer Roi d'Angleterre sous le nom de (a) Richard III.

(a) Il fut surnommé le Bossu.

Ce Prince se soutint sur le Thrône par les mêmes moyens qu'il avoit employés pour y parvenir. Il sacrifia d'abord à sa sûreté Edouard V. & son frere le Duc d'Yorck. Richard s'éloigna de Londres pendant qu'on les faisoit périr, afin qu'on ne le soupçonnât point d'être l'auteur de leur mort. Les deux Princes furent étouffés dans leur lit par un scélérat appelé Jacques Tyrrel. Je ne sçais comment le nouveau Roi se refusa le plaisir d'être lui-même le meurtrier de ses neveux. La crainte seule de se rendre odieux aux Anglois, l'empêcha sans doute de satisfaire ses cruels penchans. On voit tout d'un coup quelle devoit être la situation des peuples sous un Roi de ce caractère. Il n'y avoit que la difformité de son corps qui égalât la méchanceté de son cœur.

De tous ceux qui avoient favorisé les ambitieux desseins de Richard, il n'y en avoit point à qui ce Prince eût plus d'obligations qu'au Duc de Buckingham. Les services de ce Seigneur furent très-bien récompensés ; mais comme il ne mettoit point de bornes à ses prétentions, il essuya enfin des refus auxquels il fut extrêmement sensible. Dès ce

moment il n'envisagea plus le Roi que comme un ingrat, qu'il chercha à renverser du Trône sur lequel il venoit de le placer. Après avoir conféré avec l'Evêque d'Ely sur les moyens d'exécuter ce projet ; ils convinrent tous les deux , qu'il falloit offrir la Couronne au Comte de Richemont , & lui faire épouser Elifabeth fille aînée d'Edouard IV. Le Comte , comme je l'ai déjà dit , étoit l'unique reste des Lancastres , & la jeune Princesse depuis la mort de ses freres se trouvoit à la tête de la Maison d'Yorck , de sorte que rien n'étoit plus propre qu'un pareil mariage pour réunir deux familles divisées depuis si long-tems.

Quand le Duc & l'Evêque eurent pris leurs mesures , ils firent les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'une si importante entreprise. Le Comte de Richemont fut averti de ce qu'on tramoit en sa faveur. Il communiqua ce qu'il venoit d'apprendre au Duc de Bretagne qui lui promit du secours.

Tandis qu'on travailloit à détrôner Richard, ce Prince reçut quelques avis de la Conjuraton , & il n'eut pas de peine à deviner qui en étoit l'auteur. Il ordonna aussi-tôt à Buckingham de se

rendre à la Cour, mais le Duc refusa d'obéir, & prit les armes pour soutenir sa rébellion. Le débordement de la Sa-
verne qu'il avoit dessein de passer pour aller joindre ses partisans, causa une telle désolation dans le pays, qu'il ne se trouvoit plus rien pour la subsistance des troupes. Aussi ne tarderent-elles pas à abandonner leur Général qui se cacha d'abord, fut pris ensuite, & décapité sans aucune forme de procès. L'Evêque d'Ely auroit sans doute éprouvé un pareil sort, s'il fût tombé entre les mains de Richard; mais ce Prélat s'étoit retiré en Flandres aussitôt qu'il eût formé le plan de la Conjur-
ration. Tous les autres rebelles pour-
vurent à leur sûreté le mieux qui leur fût possible; cependant plusieurs d'en-
tr'eux périrent sur un échaffaut. La plupart de ceux qui eurent le bonheur de se dérober au supplice, se retirèrent auprès du Comte de Richemont.

Ce Prince ne se laissa point abattre par les revers que venoient d'essuyer ses partisans. Les tentatives qu'il fit pour descendre en Angleterre, n'ayant pas eu un plus heureux succès, il se re-
tira en Bretagne pour solliciter les se-

cours qu'on lui avoit promis ; mais il s'y trouva exposé aux plus grands des périls par la perfidie de Pierre Landois, favori du Duc Breton. Cet indigne Ministre qui abusoit de la confiance de son Maître, étoit sur le point de livrer le Comte à ses ennemis, si ce Prince n'eût été averti du danger qui le menaçoit. Il sortit promptement de Bretagne & se retira en France , suivi de plusieurs Seigneurs Anglois qui s'étoient attachés à sa fortune.

Tandis qu'on travailloit à la ruine du Roi d'Angleterre, il découvrit que les projets de ses ennemis étoient fondés sur le mariage du Comte de Richemont avec la fille aînée d'Edouard IV. Richard pour empêcher une union si préjudiciable à ses intérêts, résolut d'épouser celle qu'on destinoit à son adversaire. La Reine étoit encore vivante lorsqu'il forma ce dessein. Un pareil obstacle ne pouvoit arrêter long-tems un homme du caractère de Richard : son épouse mourut , & à peine eut-elle fermé les yeux, qu'il fit ses propositions à la Princesse Elisabeth ; mais celle-ci refusa constamment de s'unir avec le meurtrier de sa famille.

Le Comte de Richemont instruit de tout ce qui se passoit en Angleterre ; résolut de profiter au plutôt des dispositions favorables de la nation pour se placer sur le Thrône. Il mit à la voile , & arriva au bout de six jours à Milfort qui est dans la Principauté de Galles. Il s'en falloit bien que le Comte eût des troupes suffisantes pour l'exécution de son dessein. Mais il comptoit sur l'affection que les Anglois avoient pour lui , ou plutôt sur la haine qu'ils avoient conçue contre leur Roi. En effet on voyoit à chaque instant les soldats de Richard & quelques-uns de ses principaux Officiers , passer dans le camp ennemi. Avant que la désertion affoiblît entièrement son armée , il résolut de livrer bataille ; elle se donna à Bosworth , & le Tyran de l'Angleterre y perdit la vie en combattant comme un Heros. Le Comte de Richemont après sa victoire, fut proclamé Roi sous le nom de Henri VII. malgré la haine qu'il portoit à la Maison d'Yorck : il fut contraint d'épouser la Princesse Elisabeth , à laquelle il fit éprouver plus d'une fois l'extrême aversion qu'il avoit pour le sang dont elle étoit sortie.

Comme Henri sçavoit parfaitement que ses droits à la Couronne n'étoient pas incontestables, il redoutoit tous ceux qui pouvoient y avoir quelques prétentions. Ce fut ce qui le déterminâ à faire enfermer étroitement le jeune Comte de Warwick, fils de ce Duc de Clarence, qu'on avoit fait périr dans un tonneau de Malvoisie. Il se répandit dans le Public que le Comte s'étoit sauvé de la Tour, & qu'un des fils d'Edouard IV. étoit encore vivant. Ces bruits donnerent lieu à un événement fort singulier.

Un Prêtre d'Oxford élevoit dans sa maison un jeune homme nommé Lambert Simnel, dans le dessein de le faire un jour passer pour Richard, Duc d'Yorck, frere d'Edouard V. Simnel avoit tout ce qui étoit nécessaire pour jouer un rôle de cette importance. Beaucoup d'élévation dans le génie, des manieres nobles, un air imposant donnoient un extérieur de Prince à celui qui n'étoit que le fils d'un Boulanger. Tandis que le Prêtre travailloit à instruire son disciple sur la manière dont il devoit se comporter, on fit courir le bruit que le Comte de War-

& Conspirations en Angleterre. 195
wick s'étoit échappé de sa prison. L'Ecclesiastique abandonna aussi-tôt son premier projet, & profita des circonstances pour faire de Simnel un Comte de Warwick.

Le Prince supposé part pour l'Irlande, se donne pour le fils du Duc de Clarence, est proclamé Roi par le peuple, & se fait couronner à Dublin. Cet imposteur tint ensuite un grand Conseil pour délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Il fut décidé qu'il iroit en Angleterre pour attaquer Henri. Celui-ci pour désabuser le peuple, fit paroître le véritable Warwick qu'il fit ensuite renfermer dans la Tour, après quoi il prit des mesures pour empêcher la révolution dont il étoit menacé. Il apprit que Simnel avoit débarqué dans la Province de Lencastre, & que le Comte de (a) Lincoln s'étoit déclaré pour les rebelles. Le Roi se déterminà à livrer bataille à ses ennemis qui furent vaincus près d'un Village nommé Stoke. Le Comte de Lincoln fut tué dans le combat, & Simnel après avoir été Roi

(a) Il étoit neveu de Richard III. qui l'avoit désigné son successeur.

pendant quelque tems , devint Marmiton de celui à qui il vouloit enlever la Couronne. On doit dire à la louange de cet imposteur , qu'il soutint parfaitement le personnage dont on l'avoit chargé. Dans l'ame d'un vil sujet , on trouva les quali és d'un illustre Souverain. Qu'une basse naissance étouffe quelquefois de grands talens !

La Duchesse Douairiere de Bourgogne qui ne voyoit qu'avec chagrin une autre Maison que la sienne sur le Thrône d'Angleterre , ne cessoit de répandre le bruit que Richard Duc d'Yorck , second fils d'Edouard IV. étoit encore vivant. Cette Princesse s'imagina qu'une scène semblable à celle que Simnel avoit déjà donnée au public , pourroit réussir si elle étoit mieux jouée que la premiere fois. L'acteur dont on fit choix se nommoit Perkin Waerbeck , fils d'un Juif converti de la Ville de Tournai. La beauté de ce jeune homme , ses grandes qualités , l'honneur que lui fit Edouard IV. de vouloir bien être son parrein , firent soupçonner que ce Monarque pouvoit avoir quelque part à sa naissance. Quoiqu'il en soit , voyant que Waerbeck

étoit propre à ses desseins, elle le fit venir dans son Palais, & prit soin de l'instruire secrettement par rapport au personnage qu'il alloit représenter. Comme ce jeune homme avoit beaucoup d'esprit, il se mit bien-tôt en état de jouer le rôle d'un Prince.

On l'envoya d'abord en Portugal; où il demeura un an sans se faire connoître. Il passa ensuite en Irlande, & se donna pour le Duc d'Yorck. Dans ce tems-là Henri étoit en guerre avec la France. Charles VIII. espérant tirer quelque avantage de la présence de ce Prince supposé, le pria de se rendre à Paris où on lui fit toutes sortes d'honneurs; mais dès que le Roi de France se vit sur le point de faire la paix avec l'Angleterre, il ordonna à Perkin de fortir de ses Etats. Cet Aventurier se retira en Flandres chez la Duchesse de Bourgogne, se donnant bien garde de faire connoître qu'il l'eût vûe auparavant.

Marguerite, c'est le nom de cette Princesse, feignit d'abord pour mieux tromper le Public, de regarder Perkin comme un imposteur; mais enfin elle le reconnut pour son neveu. On donna

des Gardes à ce prétendu Prince, qui passa aussi-tôt pour le véritable Duc d'Yorck, non-seulement dans la Flandres, mais dans presque toute l'Europe.

Henri craignant les effets que pouvoit produire l'imposture de Perkin, chercha à tirer le peuple de son erreur, en faisant voir que les fils d'Edoaurd IV. étoient morts depuis quelques années. Les preuves que le Roi apporta, ne parurent point suffisantes. Waerbeek continua d'être regardé comme Duc d'Yorck ; plusieurs Seigneurs formèrent une conjuration en sa faveur. Il passa en Ecosse où il fut très-bien reçu par le Roi Jacques, qui lui fit épouser une de ses parentes nommée Catherine Gordon. Bien plus, les Ecossois entreprirent de placer sur le Thrône d'Angleterre le faux Duc d'Yorck. Ils entrèrent dans la Province de Northumberland, où leur armée fit de terribles ravages. Waerbeek affectant toute la tendresse qu'un bon Prince a coutume d'avoir pour son peuple, conjura publiquement le Roi Jacques d'épargner les Anglois. Le Monarque feignit de se rendre aux sollicitations de cet ha-

& Conspirations en Angleterre. 199
bile imposteur, & il se retira avec un immense butin.

Le Roi d'Angleterre s'accommoda quelque tems après avec celui d'Ecosse; mais ce dernier ne voulut jamais sacrifier, comme on l'exigeoit, le prétendu Duc d'Yorck. Ne pouvant cependant pas lui donner plus long-tems un asyle dans ses Etats, il le fit conduire en Irlande.

Perkin en sortit bien-tôt pour aller se mettre à la tête des habitans de Cornouaille. Ce fut alors que cet imposteur prit le titre de Roi d'Angleterre, & le nom de Richard IV. Henri ne tarda pas à marcher contre les rebelles. Leur Chef qui ne se sentoît pas assez fort pour résister à l'armée Royale, se rendit au Monastère de Bowley, qu'il regardoit comme un asyle inviolable. Le Roi tint conseil pour sçavoir comment il se comporteroit à l'égard de Perkin. Il fut décidé qu'on lui accorderoit la vie, à condition qu'il mettroit bas les armes & qu'il feroit la confession de son imposture. Waerbeek se crut trop heureux d'obtenir sa grace à pareil prix. On le conduisit à Londres; & on lui fit traverser deux fois à cheval

cette grande Ville, afin de donner aux habitans le plaisir de voir à leur aise un homme qui venoit de jouer un rôle si intéressant. Il soutint avec beaucoup de fermeté les insultes & les railleries du peuple. On l'enferma ensuite dans la Tour, où il forma le dessein, de concert avec le Comte de Warwick, de tuer le principal Officier qui les gardoit, & de se mettre tous les deux en liberté. Leur complot fut découvert, & le Roi eut par-là occasion de faire périr deux hommes qui lui caufoient beaucoup d'inquiétude. Perkin Waerbeck termina ses jours & ses audacieux projets à une infame potence. Comme Warwick étoit le dernier mâle de la Maison d'Yorck, il n'en fallut pas davantage pour le trouver criminel. Il fut décapité, & par sa mort, les Lancastres restèrent en possession de la Couronne.

Que des Princes destinés à monter sur le Thrône, finissent leurs jours sur un échaffaut, ce sont-là de ces événemens qui sont assez communs dans l'Histoire d'Angleterre. Un spectacle plus étonnant va bientôt s'offrir à nos regards. Nous allons voir des têtes couronnées tomber sous le fer des Bour-

Et Conspirations en Angleterre. 201
reaux. Henri VIII. fut le premier qui
accoutuma les Anglois à ces sortes
d'exécutions. Ce voluptueux Monar-
que conçoit un violent amour pour
une de ses Sujettes. Il répudie (a) sa
femme, épouse sa Maîtresse, abandon-
ne l'ancienne Religion, se dégoûte de
la nouvelle Reine, la fait accuser d'a-
dultere, & la condamne à un honteux
supplice. Telle fut la fin tragique d'An-
ne de Bollen. Catherine Howard soup-
çonnée des mêmes crimes, paya aussi
de son sang l'honneur d'avoir porté la
Couronne d'Angleterre.

Si Henri VIII. ne se concilia pas
l'affection de ses Sujets, il sçut du
moins se faire obéir. Jamais Prince ne
gouverna plus despotiquement, & il
apprit aux Anglois qu'on pouvoit aussi
les réduire. Edouard VI. son fils & son
successeur, renversa avant que de mou-
rir, l'ordre de la succession, en trans-
portant la Couronne sur la tête de Jean-
ne Gray (b). Celle-ci n'accepta qu'avec

(a) Catherine d'Arragon.

(b) Jeanne Gray étoit la fille aînée du Duc
de Suffolck & de Françoise Brandon, fille
aînée de la Princesse Marie, sœur de Henri

peine un rang dont elle étoit digne par ses vertus. Après bien des sollicitations, elle se rendit enfin . & monta sur le Thrône d'où elle fut bientôt renversée. Cette Princesse fut victime de la haine qu'on portoit au Duc de Northumberland son beau-pere.

Les Provinces de Norfolck & de Suffolck se déclarerent en faveur de Marie(a) qui fut couronnée à Norwich, après avoir promis aux habitans qu'elle ne les inquieteroit pas au sujet (b) de la Religion. Quelques jours après elle fut proclamée dans la Capitale. Jeanne Gray ayant appris ces fâcheuses nouvelles, se démit d'une dignité dont elle n'avoit joui que très-peu de tems. Marie fit son entrée dans Londres, & se mit en possession du Thrône sans

VIII. Jeanne Gray épousa le Lord Guilford Dudley, quatrième fils du Duc de Northumberland.

(a) Marie étoit fille de Henri VIII. & de Catherine d'Arragon : la Couronne lui appartenoit légitimement.

(b) Une grande partie des Anglois s'étoit révoltée contre l'Eglise Romaine depuis le divorce de Henri VIII. la Princesse Marie professoit la Religion Catholique.

être obligée de répandre une seule goutte de sang.

La Reine qui vouloit rétablir l'ancienne Religion , songea à se donner un époux qui pût l'aider dans ce projet. Elle jetta les yeux sur Philippe II. Roi d'Espagne. Dès que le bruit de ce mariage commença à se divulguer , le peuple témoigna son mécontentement par des murmures. Tous les Anglois & sur-tout les Réformés s'imaginoient déjà voir le Royaume en proie aux fureurs de l'Inquisition. On en vint bientôt à une révolte ouverte qui eut un malheureux succès. Comme Suffolck avoit eu part à cette conjuration , on crut qu'il cherchoit à remettre Jeanne Gray sur le Thrône. Aussi-tôt Marie résolut de sacrifier à sa sûreté cette malheureuse Princesse : on la fit avertir de se préparer à la mort. Cette affreuse nouvelle ne fut pas capable d'ébranler sa constance. Lorsqu'on la conduisit au lieu du supplice , elle vit passer le corps de son époux qu'on venoit de décapiter. Le seul regret qu'elle témoigna avant que de mourir , fut d'avoir accepté une Couronne qui ne lui appartenoit pas. Le Duc de Suffolck

son père fut exécuté le même jour. Marie pendant tout le cours de son règne, ne se signala que par une excessive rigueur contre les ennemis de l'Eglise Romaine.

Elisabeth (a) qui lui succéda, fit le bonheur de l'Angleterre. Mais comme ses Sujets étoient alors partagés au sujet de la Religion, cette diversité de sentimens sur une matière si importante, occasionna des conjurations & des révoltes qui mirent plus d'une fois la vie de la Reine en danger. Je n'entre point dans le détail de tous ces noirs complots, & je n'exposerai à la curiosité du Lecteur que les événemens qui m'ont parus les plus dignes de son attention.

Marie Stuart, Reine d'Ecosse, avoit des prétentions assez bien fondées (b)

(a) Fille d'Anne de Bollen & de Henri VIII.

(b) Marie Stuart étoit fille de Jacques V. Roi d'Ecosse & de Marguerite sœur de Henri VIII. En supposant qu'Elisabeth étoit bâtarde, comme le prétendoient les Catholiques, Marie Stuart se trouvoit légitime héritière du Trône. Mais les Protestans ne regardoient pas comme invalide le mariage de

sur la Couronne d'Angleterre. Cette Princesse après la mort de François II. son (a) premier époux, revint dans ses Etats où elle tint une conduite très-peu régulière. Les Ecoissois mécontents de leur Souveraine, l'obligèrent en quelque sorte à quitter le Royaume. Elle se retira en Angleterre, & on ne lui accorda un asyle, qu'à condition qu'elle se justifieroit sur la mort du Lord Darley son second (b) mari. Elisabeth après avoir examiné les différens partis qu'elle pouvoit prendre en cette occasion ; résolut de tenir captive une Princesse dont elle connoissoit les prétentions

Henri VIII. avec Anne de Bollen ; par conséquent Elisabeth leur fille ne devoit pas être excluse du Thrône. Il est vrai que Henri VIII. avoit nommé pour régner après Elisabeth, François Brandon. Mais c'étoit contre toute justice, puisque cette François Brandon, étoit fille de la sœur cadette de Henri VIII. & que Marie Stuart étoit fille de la sœur aînée du même Monarque.

(a) Roi de France.

(b) On accusoit avec assez de fondement Marie Stuart d'avoir fait périr son second mari. Cette Princesse épousa en troisièmes nœces le Comte de Bothwel, qui selon toutes les apparences, avoit eu beaucoup de part à la mort de Darley.

& les desseins. Mais il falloit un prétexte pour commettre une semblable injustice, sans que tous les Souverains de l'Europe songeassent à y mettre obstacle. Elle mit donc sa rivale dans la nécessité d'entrer en justification. Le Duc de Norfolck qui avoit envie d'épouser Marie Stuart, représenta aux Ecoissois combien il étoit humiliant pour eux de faire juger leur Reine par des Commissaires Anglois. Ces représentations auroient pû produire un effet contraire aux desseins d'Elisabeth, si elle n'avoit pas eu l'habileté de rompre les mesures du Duc de Norfolck.

Sur ces entrefaites, on examina les preuves qu'on alléguoit contre Marie Stuart, & quand on eut fini cet examen, la Reine d'Angleterre ne voulut porter aucun jugement, & renvoya la décision de cette importante affaire à un tems plus convenable. Elle intercepta quelques lettres de sa prisonniere, dans lesquelles la Reine d'Ecosse se plaignoit de la rigueur qu'on exerçoit à son égard, & faisoit entendre à ses partisans qu'elle attendoit un puissant secours d'un endroit qu'elle ne vouloit pas faire connoître. Il n'en fallut pas davantage pour donner des inquié-
tu-

& Conspirations en Angleterre. 207
des à Elisabeth, qui fit transférer sur le
champ sa prisonnière (a) au Château
de Tutburi.

Il se formoit tous les jours des com-
plots contre la Reine d'Angleterre dans
le dessein de rétablir Marie Stuart. Le
Duc de Norfolck qui avoit déjà tenté
inutilement ce projet, fut encore pris
les armes à la main. On lui fit son pro-
cès, & il fut puni de mort. La tête
qu'on venoit d'abattre, annonçoit à la
Reine d'Ecosse qu'on n'avoit pas des-
sein de ménager ses partisans. D'ailleurs
l'espèce d'interrogatoire qu'on fit alors
subir à cette Princesse, dut lui faire
connoître qu'on n'ignoroit pas ses in-
trigues, & qu'on pourroit peut-être se
porter dans la suite à quelque parti
violent. C'est ce qui arriva effective-
ment quelques années après la mort du
Duc de Norfolck.

Elisabeth ne se croyoit point en sûre-
té, tandis qu'elle laisseroit vivre la
Reine d'Ecosse. Il fallut donc enfin se
résoudre à sacrifier une rivale qu'on
pouvoit à chaque instant arracher de
sa prison pour la placer sur le Trône

(a) Elle fut d'abord enfermée à Carlisle.

d'Angleterre. Il est nécessaire d'entrer dans quelques détails au sujet de la conjuration qui occasionna la mort de Marie Stuart. Quelques Prêtres Anglois du Seminaire de Rheims, conseillerent à un de leurs compatriotes, nommé Savage, d'assassiner Elisabeth. Celui qu'on vouloit charger de cette affreuse entreprise, étoit un de ces fanatiques qui regardent les plus grands crimes comme des œuvres méritoires, lorsqu'il s'agit des intérêts de la Religion. Savage s'engagea par vœu à faire ce qu'on exigeoit de lui. Quelques autres scélérats qu'on fit entrer dans le complot, crurent qu'il ne falloit pas commettre à un seul homme l'exécution d'un pareil dessein. Il se trouva quatre autres assassins, dont voici les noms, *Babington*, *Charnock*, *Abington*, *Maxwel*, qui s'étoient tous fait peindre dans un même tableau.

La Cour ne tarda pas à être informée de ce noir projet; mais avant que d'arrêter les coupables, on voulut connoître avec quelles personnes ils étoient en relation. On découvrit qu'ils écrivoient à Marie Stuart, & qu'ils en recevoient des réponses. On tira des copies de toutes ces lettres, & quand on

eut vû de quoi il étoit question, on fit faisir les conjurés qui s'accuserent aussitôt les uns les autres, & découvrirent tout le complot. On travailla sur le champ à leur procès, & il y en eut quatorze qui furent condamnés à mort.

Après l'exécution de cette Sentence, on se détermina enfin à faire juger la Reine d'Ecosse, qu'on regardoit comme l'unique cause de la dernière Conspiration. Elisabeth nomma des Commissaires à qui elle donna plein pouvoir de juger en dernier ressort. Ils se rendirent au nombre de trente-six à *Totheringay* en Northumberland, où Marie Stuart étoit pour lors prisonnière. Ils notifient à cette Princesse la commission dont on les avoit chargés. La Reine d'Ecosse leur répondit qu'étant Souveraine, elle ne feroit rien qui pût avilir la dignité Royale, & qu'en conséquence elle ne répondroit point à des gens qui n'avoient aucun droit de l'interroger. On la menaça alors de la juger par défaut comme une personne absente. Alors elle se détermina à comparoître devant les Juges.

On l'accusa d'avoir formé des complots qui tendoient à la ruine de la Reine & du Royaume d'Angleterre.

210 *Diverses Conjurations*

d'avoir eu connoissance de la dernière Conjuration, & d'avoir suggéré des moyens pour l'exécuter. Elle nia formellement le premier chef d'accusation ; & quant au second, elle répondit qu'on ne pouvoit la convaincre sans montrer des lettres écrites de sa main. Il n'est pas facile de décider si cette Princesse étoit réellement coupable. Quoiqu'il en soit, les Commissaires, après plusieurs séances, s'étant rassemblés à Westminster dans la chambre étoilée, prononcèrent contre Marie Stuart une Sentence dont on n'a jamais pu sçavoir le contenu. Cette Sentence fut confirmée par le Parlement d'Angleterre qui présenta une adresse à la Reine pour en obtenir l'exécution.

Elisabeth demanda du tems pour délibérer sur une matiere si importante. Quelques jours après elle pria le Parlement de trouver le moyen de sauver la vie à la Reine d'Ecosse, sans qu'il en résultât cependant aucun danger pour le Royaume d'Angleterre. Les deux Chambres répondirent qu'il n'y avoit d'autre expédient pour assurer la tranquillité de l'Etat, que de faire exécuter promptement la Sentence de mort portée contre Marie Stuart. Elisabeth

parut encore dans un embarras extrême. Elle ne pouvoit se résoudre, disoit-elle, à tremper ses mains dans le sang d'une Princesse qui étoit sa plus proche parente, & pour laquelle elle avoit toujours eu la plus vive tendresse. Le Parlement qui pénétoit dans le cœur de la Reine, ne tarda pas à la satisfaire. En conséquence, on annonça à Marie Stuart que ses Juges l'avoient condamnée à mort. Elle reçut cette terrible nouvelle avec beaucoup de fermeté, & dit qu'elle ne se regardoit pas comme une personne malheureuse, puisqu'elle alloit mourir pour sa Religion. Elle ajouta ensuite qu'elle ne devoit point trouver étrange de se voir privée du jour par les Anglois, qui étoient accoutumés depuis long-tems à répandre le sang des Rois.

La plûpart des Souverains de l'Europe sollicitèrent en vain pour Marie Stuart. La politique exigeoit le sacrifice de cette illustre victime. Les quatre Seigneurs qui avoient été nommés pour assister à l'exécution, vinrent avertir la Reine d'Ecosse de se préparer à la mort. Cette Princesse demanda permission de conférer avec son Aumônier, son Confesseur & Melvil Intendant de

sa Maison. On ne voulut pas lui accorder son Confesseur ordinaire, & on lui donna un Confesseur Anglican. Elle commanda qu'on servît le souper de bonne heure. A la fin du repas, elle but à la santé de ses Domestiques qui lui firent raison à genoux l'un après l'autre, lui demandant pardon s'ils avoient manqué à leur devoir. Au sortir de table, elle lut son testament, & écrivit au-dessous le nom des personnes à qui elle léguoit ses meubles & ses bijoux. Elle se coucha à son ordinaire; dormit quelque tems, se releva ensuite, & se mit en prières le reste de la nuit.

Le jour fatal étant arrivé, Marie Stuart prit ses plus beaux vêtemens, & se retira dans sa chapelle où elle demeura jusqu'à ce qu'on vînt lui dire de sortir. On n'apperçut en ce moment aucune altération sur son visage. Elle dit adieu à ses Domestiques, & demanda qu'il leur fût permis d'assister à sa mort. Deux Comtes & les Sherifs marchant devant cette Princesse, elle les suivit dans la grande Salle du Château de Thoteringay où l'on avoit fait élever un échaffaut qui étoit tapissé de noir; & sur lequel on avoit placé un siège & un couffin. Quelques-unes de ses Dames

d'honneur qui l'accompagnerent, fondoient en larmes, tandis que la Reine témoignoit un courage dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables en de pareils instans. Quand il fallut quitter ses habits, elle ne permit pas que le Bourreau fît cette fonction, disant qu'elle n'étoit point accoutumée à se faire servir par de pareils Gentilshommes. Le Prêtre qui l'assistoit, voulut lui faire une exhortation : mais la Reine l'interrompit, en lui disant qu'elle étoit résolue de mourir dans la Religion Romaine. Elle ôta elle-même sa robe, se mit à genoux sur un carreau de velours noir, présenta son cou à l'Exécuteur qui, contre le privilège des Princes, lui fit tenir les mains par son Valet, pour frapper avec plus d'assurance. Enfin elle reçut le (a) coup mortel, & le Bourreau montra la tête aux quatre coins de l'échaffaut. Telle fut la tragique destinée de la plus belle, mais non pas de la plus vertueuse Princesse de l'Europe. La perte (b) de

(a) Sa tête ne fut séparée du corps qu'au second coup.

(b) Marie Stuart demeura dix-neuf ans en prison.

sa liberté , le honteux genre de mort qui termina ses jours , son attachement pour l'ancienne Religion , la fermeté qu'elle fit paroître dans les derniers instans de sa vie , tout cela est cause qu'on ferme les yeux sur ses désordres, & qu'on ne se souvient que de ses malheurs.

Sur la fin du regne d'Elisabeth , les Irlandois se révolterent contre cette Princesse. Le Comte de Tyrone qui étoit à la tête des rebelles , se voyant appuyé par les Espagnols , soutint la guerre pendant long-tems contre l'Angleterre. Il fit même des progrès si considérables , qu'Elisabeth songea à prendre des mesures efficaces pour ne pas perdre le Royaume d'Irlande. On y envoya en qualité de Vice-Roi le fameux Comte d'Essex , pour qui la Reine paroissoit avoir des sentimens plus vifs que ceux de l'estime. Cependant dans le tems dont nous parlons , la faveur du Comte commençoit à diminuer. Avant son départ , il avoit eu avec Elisabeth une dispute dans laquelle il ne se comporta pas avec tout le respect qui est dû aux Souverains. Son insolence lui attira un soufflet de la part de la Reine.

Le Comte d'Essex qui étoit l'homme du monde le plus fier, mit aussi-tôt la main sur la garde de son épée, mais on l'empêcha de la tirer du fourreau. Il sortit aussi-tôt de la Cour, furieux de l'affront qu'il venoit de recevoir. Quelque tems après cette aventure, il fut nommé Vice-Roi d'Irlande, où il se rendit avec une armée de plus de vingt mille hommes. Il ne fit rien de considérable, & donna lieu de croire par sa conduite qu'il avoit de mauvais dessein. La Reine lui écrivit en conséquence une lettre fort dure, à laquelle le Comte fut si sensible, qu'il résolut de partir avec ses troupes pour aller se venger des ennemis qu'il avoit à la Cour. Quelques-uns de ses amis l'empêcherent de se porter à de pareilles extrémités. Il prit un autre parti, qui fut de quitter l'Irlande sans permission, pour venir se justifier auprès de la Reine. Cette démarche ne produisit pas l'effet qu'il en avoit attendu. Il fut mis aux arrêts chez le Garde du Sceau privé. Ses amis en voulant lui rendre service furent cause de sa perte. Ils tâcherent de faire soulever le peuple en sa faveur; ce qui indisposa tellement

Elisabeth contre le Comte d'Essex ; qu'elle mit ce Seigneur entre les mains de la Justice. On ne fit cependant point de procédures criminelles , parce que la Reine ne vouloit pas perdre un homme pour qui elle avoit encore beaucoup d'affection.

La disgrâce du Comte abattit entièrement sa fierté , il écrivit des lettres fort soumises à Elisabeth , qui contente de voir son ancien favori aussi humilié qu'elle le désiroit , fit entendre aux Juges qu'elle ne souhaitoit pas qu'ils portassent contre ce cher coupable un jugement rigoureux. On le condamna seulement à être privé pour quelque tems de ses principaux emplois. Il parut d'abord très-repentant de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard d'Elisabeth ; mais il ne persista pas toujours dans les mêmes sentimens.

Dès qu'il se vit en liberté , il chercha à se rendre maître de la personne de la Reine, & à faire soulever l'Ecosse, en écrivant au jeune Roi , qu'on avoit dessein de le priver de la Couronne d'Angleterre. On le vit bien-tôt rassembler une quantité de gens suspects , dont il comptoit bien se servir dans le
besoin,

besoin. Il fut aussi tôt mandé à la Cour, où il refusa de se rendre sous différens prétextes. Après avoir délibéré avec ses amis sur le parti qu'il devoit prendre, il se rendit avec sa troupe dans la Cité pour en faire soulever les habitans : mais il n'eut pas le bonheur de réussir, de sorte qu'il fut contraint de retourner dans sa Maison où il fut bientôt investi. On se saisit de sa personne, & on le conduisit à la Tour avec plusieurs complices de sa révolte. Le procès ne traîna pas en longueur, & le Comte fut condamné à mort, comme coupable de haute trahison. Quand il fallut exécuter la Sentence, Elisabeth parut un peu irrésolue. Enfin elle ordonna l'exécution ; & le Comte d'Essex fut décapité. Ainsi finit un homme à qui la trop bonne opinion qu'il avoit de son mérite, & l'extrême affection que lui portoit sa Souveraine, firent concevoir de vastes projets qui le conduisirent sur un échaffaut.

Jacques, Roi d'Ecosse, & fils de l'infortunée Marie Stuart succéda à Elisabeth. Ce Prince dès le commencement de son regne, fut sur le point de perdre & le Thrône & la vie par la plus affreuse des conjurations. Quelques uns

de ses Sujets Catholiques qui avoient toujours cru que Jacques I. rétablirait la Religion Romaine , voyant qu'ils s'étoient trompés dans leurs espérances, résolurent de faire sauter avec de la poudre la Salle du Parlement, lorsque le Roi s'y trouveroit , & que les deux Chambres seroient assemblées. Les auteurs de cet horrible complot après s'être engagés par serment à garder le secret, louerent une maison qui n'étoit séparée que par une muraille de la salle où devoit s'assembler le Parlement. Ils se mirent ensuite à travailler pour percer le mur de séparation , & quand cela fut fait , ils firent apporter dans la cave trente-six barrils de poudre qu'ils couvrirent de fagots & de charbon. Comme on sçavoit que le Duc d'Yorck, second fils du Roi , ne se trouveroit pas au Parlement , il fut décidé qu'on lui arracheroit la vie , mais qu'on épargneroit la Princesse sa sœur pour la placer sur le Trône.

Les Conjurés attendoient avec impatience le jour qui devoit éclairer le plus noir des attentats. L'exécution en avoit été différée jusqu'au 5 de Novembre de l'an 1605. Le Roi & tous les Membres du Parlement , alloient

devenir les victimes d'une troupe de Fanatiques furieux, si le desir de sauver la vie à un seul homme, n'avoit empêché le succès de la conspiration. Tandis que le Lord Mounteagle se retiroit le soir chez lui, un de ses Domestiques lui apporta une lettre qu'un homme inconnu venoit de lui laisser entre les mains. Cette lettre étoit sans signature. & malgré l'ambiguïté des termes, le Roi devina de quoi il étoit question, Aussi-tôt on résolut de faire une visite dans tous les lieux voisins de la Salle du Parlement. On descendit dans la cave, où l'on avoit fait tous les préparatifs, & on y trouva un des Conjurés qui étoit muni d'une lanterne sourde, d'un fusil pour tirer du feu, & de quelques bouts de mèche. On découvrit pareillement les trente-six barrils de poudre.

Celui des Conjurés qu'on venoit d'arrêter dans la cave, refusa d'abord de nommer ses complices. Les autres Conspirateurs ayant eu quelques avis de ce qui se passoit, prirent aussi-tôt la fuite. On les poursuivit, & il y en eut quelques-uns qui se battirent en désespérés, se doutant bien qu'il n'y auroit

point de grace pour eux. On en tua quelques-uns, & les autres furent pris. Les prisonniers ayant été conduits à la Tour, on les interrogea, & ils avouèrent leur crime. Il y en eut huit d'exécutés. On soupçonna les Jésuites d'être les Auteurs de la conspiration des poudres. Leur zèle peut-être un peu trop ardent pour les intérêts de l'Eglise Romaine, donna lieu à de pareils soupçons.

Des révoltes, des guerres civiles, des catastrophes sanglantes : voilà les terribles objets que présente continuellement à nos yeux la Monarchie Angloise ; mais de toutes les Révolutions que j'ai rapportées jusqu'à présent, il n'en est point de plus extraordinaire que celle qui termina le regne de Charles I. Nous allons voir un audacieux Sujet attaquer son Roi, le faire périr par la main d'un Bourreau, s'élever sur les débris du Thrône, gouverner l'Angleterre avec un pouvoir absolu, traiter avec les plus puissans Souverains de l'Europe, étonner l'Univers par ses talens & par ses attentats, mourir tranquille au milieu d'un peuple qui le regardoit comme un Tyran,

& laisser pour héritage à ses enfans le pouvoir qu'il avoit usurpé. A ces traits on doit reconnoître Olivier Cromwel, que ses grandes qualités & ses crimes rendent tout à la fois un objet d'admiration & d'horreur. Voyons par quels moyens cet homme extraordinaire parvint à la souveraine puissance sans avoir le titre de Roi.

Olivier Cromwel naquit dans la Ville d'Huntington le (a) 3 d'Avril de l'année 1603. Il étoit fils de Robert Cromwel (b) Gentilhomme d'une

(a) Cromwel naquit le même jour que mourut la Reine Elisabeth.

(b) Thomas Cromwel fut le premier de sa famille qui commença à jouer un rôle en Angleterre. Il étoit simple Bourgeois de la Ville d'Ipſwich. Ayant été attiré à la Cour par le Cardinal Wolſei son compatriote, il fut pourvû de divers emplois, amassa beaucoup de bien, & gagna tellement les bonnes grâces de Henri VIII. que ce Prince le fit Comte d'Essex, & premier Ministre. S'étant rendu odieux aux Anglois, il fut abandonné de son Maître, & condamné à être pendu. La Sentence fut exécutée, il ne laissa point d'enfans; mais sa sœur qui avoit épousé un Chevalier nommé Dugdale Williams, eut un fils appelé Richard, qui aima mieux prendre le nom de Cromwel que de conserver le sien.

humeur tranquille, qui jouissoit paisiblement d'une fortune médiocre, & qui ne voulut jamais voir la Cour, parce qu'il en détestoit les intrigues. Que de sang épargné, si le fils eût eu les inclinations du pere ! Cromwel ne laissa point entrevoir pendant les premières années de sa vie ce qu'il seroit un jour ; au contraire il montra dans son enfance les plus heureuses dispositions à la vertu, & ne donna jamais à ses Maîtres aucun sujet de se plaindre de lui. Il fit avec succès ses premières études dans la maison paternelle, & acheva de cultiver son esprit dans l'Université de Cambridge. Il se rendit aussi très-habile dans tous les exercices propres à un jeune Cavalier, quoiqu'il songeât alors à se faire Ecclésiastique.

Jacques I. ayant entendu parler

Ce Richard eut deux fils, Henri & Robert, qui prirent aussi tous les deux le nom de Cromwel. Henri mourut sans se marier ; Robert eut plusieurs enfans. Son troisième fils qui portoit comme son pere, le nom de Robert, se maria, & eut trois garçons & cinq filles : le troisième des garçons fut le fameux Olivier Cromwel qui fit trancher la tête à son Roi.

très-avantageusement du jeune Cromwel, voulut le voir, & fut si charmé d'un compliment qu'il lui fit en latin, que ce Monarque donna ordre à son Trésorier du Cabinet, de faire présent à Cromwel d'une médaille d'or & de deux cents guinées. Un jeune homme naturellement ambitieux, ne pouvoit manquer de concevoir les plus flatteuses espérances, après avoir été traité si favorablement par son Roi. Mais tous ces beaux projets de fortune furent bientôt détruits. Jacques I. mourut, & Charles son successeur, reçut assez froidement Cromwel, lorsque celui-ci lui fut présenté. Un pareil accueil jetta les premières semences de haine contre la personne du Roi, dans le cœur d'un jeune homme qui étoit accoutumé à se voir comblé d'éloges.

Ce fut un grand chagrin pour Cromwel, d'être obligé de retourner dans son pays, privé de l'espérance de pouvoir y travailler à son avancement. Son ambition augmentoit de jour en jour; & comme s'il n'eût pas été porté de lui-même à tenter toutes sortes de moyens pour faire fortune, ses amis lui représentoient continuellement qu'il

étoit honteux pour la Nation, qu'un Gentilhomme si digne de figurer dans l'Etat Ecclésiastique ou dans la profession des armes, demeurât sans emploi, tandis que mille gens sans mérite, jouissoient de toutes les faveurs de la Cour. Quels effets ne devoient pas produire de pareils discours sur un cœur excessivement ambitieux!

Cromwel continuoit de donner une partie de son tems à l'étude, fréquentoit les meilleures compagnies, & en imposoit à tout le monde par un extérieur modeste. Il aimoit beaucoup à s'entretenir sur des matieres de Religion, & embarrassoit quelquefois les Ecclésiastiques, dont les lumieres ne sont pas toujours supérieures à celles des personnes qu'ils ont la commission d'instruire. Après s'être rendu redoutable dans les disputes Théologiques, Cromwel entreprit de se signaler dans le métier de la guerre.

Louis XIII. assiégeoit la Rochelle; où les François de la Religion prétendue réformée se défendoient contre leur Souverain. Les Anglois résolurent de secourir la Place, & le Duc de Buckingham fut chargé de cette ex-

pédition. Plusieurs Gentilshommes s'offrirent à servir en qualité de volontaires, & Cromwel fut de ce nombre. Il étoit connu de l'Amiral qui le fit monter sur son vaisseau, & lui donna quelque (a) emploi dans le débarquement de la flotte à l'Isle de Rhé, où les Anglois remportèrent un avantage considérable, Cromwel combattit avec beaucoup de valeur; il ne fit pas moins paroître de courage à la bataille qui fut livrée aux Anglois dans la même Isle, par le Maréchal de Schomberg & par Thoyras, qui battirent l'armée Angloise, & l'obligèrent de repasser la mer. Cromwel fut attaqué d'une maladie assez dangereuse, occasionnée par les fatigues du voyage, de sorte qu'il n'eut point envie de se rembarquer, lorsque le Duc de Buckingham partit avec une nouvelle flotte pour aller au secours des Rochellois.

Après que nous eumes fait la paix avec l'Angleterre, Cromwel vint en

(a) Cromwel fut chargé d'être le Secrétaire du Duc de Buckingham. C'étoit ce dernier qui quelques années auparavant, avoit présenté Cromwel au Roi Jacques I.

France, & fut présenté au Cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant : *» Son air me plaît beaucoup, & si sa physionomie ne me trompe, ce sera un jour un grand homme.* Cromwel profita de son séjour à Paris pour se perfectionner en toutes sortes de belles connoissances. La France avoit alors quelques hommes célèbres en différens genres de Littérature ; mais les Arts & les Sciences n'étoient point encore parvenus à ce haut point de perfection, où ils furent portés sous le regne de Louis XIV.

Cromwel aspiroit à être Evêque, & prenoit la route qui devoit naturellement le conduire à la Prélatrice. Il montrait une piété exemplaire, fréquentoit les Eglises des Réformés, & assistoit régulièrement aux Prédications ; mais on eut bientôt occasion de s'appercevoir que sa vertu n'étoit qu'hypocrisie. Pendant son séjour dans notre Capitale ; il entretint un commerce de galanterie avec une jeune Demoiselle qu'il mit dans le cas de devenir bientôt mere. Cromwel se trouva fort embarrassé, craignant que cette aventure venant à éclater, ne lui fermât l'entrée aux honneurs Ecclésiastiques,

Il ne voulut pas rester plus long-tems dans une Ville où il venoit d'exposer sa fortune ; c'est pourquoi il forma le dessein de faire un tour par la France ; de voyager en Suisse , en Allemagne ; en Hollande , & de retourner ensuite en Angleterre. Il ne se soucioit point de voir l'Italie qu'il avoit coutume d'appeller *une boëte dorée remplie de venin*. Lorsqu'il étoit sur le point de quitter Paris pour continuer ses voyages , il reçut une lettre qui lui apprenoit que sa mere étoit attaquée d'une maladie dangereuse. Il prit aussi-tôt la résolution de retourner promptement chez lui , & se rendit à Huntington , où il trouva sa mere en convalescence.

Jusqu'alors Cromwel avoit toujours témoigné beaucoup de répugnance pour le mariage. Sa mere qui n'avoit que lui de fils , voulut le mettre en état de perpétuer sa famille. Elle lui proposa pour épouse une fille de condition très-bien faite , mais peu riche. Cromwel répondit en homme sage :
» Ma mere, la beauté & la naissance de
» cette Demoiselle fatisferont mes sens
» & ma vanité , mais n'apporteront au-
» cun avantage à ma maison. Un hom-

218 *Diverses Conjurations*

» me & une femme pauvres ne peu-
» vent que se rendre misérables. Il faut
» avant toutes choses faire quelque for-
» tune ; car c'est une grande impru-
» dence de se marier sur l'espérance de
» s'avancer dans la suite. Pour moi, je
» n'ai garde de commettre une pareille
» faute. Cependant la mere de Crom-
wel à forces d'instances , déterminâ
son fils à épouser la Demoiselle (a)
Brenton qui avoit beaucoup de mé-
rite & peu de bien. Ce mariage fut ac-
compagné d'un amour réciproque , &
il en vint plusieurs enfans , qui furent
assez mal partagés du côté de l'esprit ,
excepté une fille qui n'étoit pas moins
spirituelle que sa mere. Quelques mois
après son mariage , Cromwel devint
plus pensif & plus sérieux qu'à l'ordi-
naire. Il commença à rouler dans sa
tête différens projets de fortune , sans
sçavoir auquel se déterminer. Mille
obstacles se présentoient à son imagi-
nation , & il lui paroissoit également
difficile de s'avancer , soit dans la pro-
fession des armes , soit dans l'Etat Ec-
clésiastique. Après bien des délibéra-

(a) Elle étoit fille d'un Chevalier Baronet.

tions, il résolut de tenter fortune à la guerre. Comme l'Angleterre étoit alors en paix, il ne pouvoit s'employer qu'au service des Etrangers. Il forma donc le dessein d'essayer son courage sous les Enseignes de Gustave Adolphe Roi de Suede, qui étoit entré en Allemagne les armes à la main, & qui avoit remporté les plus éclatantes victoires. Cromwel vint à Londres pour faire les préparatifs de son voyage. Il trouva le moyen de s'introduire auprès de Jean Williams, Evêque de Lincoln qui parvint depuis à l'Archevêché d'Yorck. Ce Prélat qui étoit très-puissant à la Cour, fit un très-bon accueil à Cromwel, le traita comme son parent (a), & promit de lui rendre service. En effet quelques jours après il le présenta au Roi qui lui fit présent d'une riche médaille, & lui donna deux lettres de recommandation, l'une pour le Roi de Suede, & l'autre pour le Prince d'Orange.

Cromwel qui avoit dessein de visiter toute la Hollande, avant que de partir pour l'Allemagne, se rendit à la Haye, où

(a) Nous avons vu que le véritable nom de famille de Cromwel étoit Williams.

le Prince d'Orange le reçut d'une manière très-obligeante. On prétend néanmoins que le Prince après avoir lû la lettre que le Roi d'Angleterre lui avoit écrite en faveur de Cromwel, se tourna vers ses Courtisans, & leur dit : » Le Roi » me recommande un homme dont l'air » ne me revient point. Il a toute la mine » d'avoir l'esprit enclin aux brouilleries » & aux dissensions ; cependant j'aurai » égard à la recommandation de Sa Majesté. Huit jours après l'arrivée de Cromwel à la Haye, on apprit que Gustave Adolphe avoit été tué de deux coups de pistolet en combattant contre les Impériaux dans les campagnes de Lutzen. Cet événement donna lieu de croire à Cromwel, que la providence ne le destinoit pas aux emplois militaires, mais à l'Etat Ecclésiastique. Dans cette idée, il alla à Leyde pour s'entretenir avec les plus habiles Professeurs de cette Ville. Il les étonna par son érudition, de sorte que tous les Sçavans disoient que l'épée étoit fort bien au côté de ce Gentilhomme, mais que la Bible lui siéroit encore mieux entre les mains. Cependant comme on sçavoit les raisons qui avoient engagé Cromwel à quitter pour quelque temps

l'Angleterre , il étoit fâché de ne retourner en son pays que comme Théologien , après être parti dans l'équipage de soldat.

Tandis que Cromwel étoit à Rotterdam , un neveu du Duc de Weimar , qui commandoit l'armée Suédoise en Allemagne , offrit de lui faire avoir un emploi honorable auprès de son oncle , s'il vouloit aller servir sous lui ; mais Cromwel qui ne vouloit pas rester long tems hors d'Angleterre , ne jugea pas à propos d'accepter le parti qu'on lui proposoit. D'ailleurs il craignoit que les armes Suédoises n'eussent plus le même succès après la mort du Roi Gustave. Il refusa encore des offres avantageuses qui lui furent faites par le Duc de Lunebourg Allié des Suédois. Enfin il se détermina à servir en qualité de volontaire , sous Frederic Henri Prince d'Orange , qui le recommanda au Colonel Puisenvador. Cromwel se trouva à l'ouverture du siège de Rhinberg , & à quelques autres expéditions qui lui fournirent les moyens de signaler sa valeur. Le Comte de Berg qui étoit au service des Hollandois , après s'être révolté contre les Espagnols , tâcha de l'attirer dans son

Régiment, & lui offrit une place d'Enseigne. Quelques Anglois exhorterent Cromwel à accepter cet emploi. *Je ne puis*, leur répondit-il, *me déterminer à servir sous un rebelle.*

Cromwel s'étant embarqué pour retourner en Angleterre, essuya une furieuse tempête. Lorsqu'il fut arrivé à Londres, il dit à plusieurs personnes, » que selon les voyes ordinaires de la » Nature, il devoit périr ; mais qu'assu- » rément le Ciel l'avoit voulu réserver » pour quelque grande œuvre, & ce » fut là effectivement ce qu'il crut tous » jours, ou ce qu'il fit semblant de » croire. Cromwel ne resta à Londres que peu de jours. Il partit pour Huntington, vendit une (a) Brasserie, dont il tiroit son plus grand revenu, loua sa maison & un fonds de terre qu'il avoit assez près de la Ville, & après avoir

(a) La mere de Cromwel avoit acheté une Brasserie qu'elle faisoit valoir, & qui lui rap-
portoit beaucoup. Voilà pourquoi quelques
Historiens ont écrit qu'il étoit fils d'un
Brasseur ; mais jamais la mere de Cromwel
ne brassa de la biere : elle avoit remis sa
brasserie à des gens qui lui en rendoient
compte.

ainsi ramassé quelque argent, il retourna à Londres avec le dessein de s'avancer dans l'Etat Ecclésiastique, par la protection de Williams qui venoit de passer de l'Evêché de Lincoln à l'Archevêché d'Yorck. Cromwel employoit toute son adresse à seconder la bonne volonté de son Protecteur. Il ne manquoit pas une seule fois d'assister aux prières qui se faisoient le matin & le soir dans la Chapelle du Roi. Au sortir de là, il distribuoit quelques légères aumônes, & recommandoit aux pauvres, d'un ton assez haut pour être entendu, d'avoir soin de prier Dieu pour Sa Majesté : il espéroit par cette apparence de dévotion, se frayer une route aux premières dignités de l'Eglise ; mais l'Archevêque de Cantorberi qui étoit tout puissant à la Cour, renversa bien-tôt toutes ces belles espérances. Ce Prélat avoit de perpétuels différens avec celui d'Yorck pour les intérêts de leurs sièges ; car ils prétendoient tous deux à la Primatie d'Angleterre, & il étoit impossible qu'une pareille prétention ne causât de la jalousie entre eux. L'Archevêque de Cantorberi ayant intérêt d'empêcher que celui d'Yorck ne multipliât le nombre de ses

créatures, vînt à bout de faire chasser Cromwel, sous prétexte qu'il avoit embrassé le parti des Puritains, Sette odieuse à la Cour d'Angleterre.

Il est facile de juger quel fut l'accablement de Cromwel, lorsqu'il vit les projets de son ambition entierement détruits. Son dépit lui fit concevoir les desseins les plus outrés. Tout ce qu'un vif ressentiment est capable d'inspirer à un homme aussi fier & aussi violent qu'il l'étoit, lui passa par l'esprit, & il se proposa de se venger de l'Archevêque de Cantorberi & de toute la Cour. Ces premiers mouvemens de haine & de vengeance furent comme les semences de tous les troubles & de toutes les divisions qu'il causa dans la suite. En effet se voyant contraint de mener une vie retirée, il s'enfonça tout de nouveau dans l'étude. Les ouvrages auxquels il s'attacha davantage, furent ceux de Georges Buchanan Ecoffois, & de Thomas Hinborne Anglois, parce que ces deux Auteurs ont écrit avec le plus d'empportement contre l'autorité des Rois, & ont entrepris de justifier les révoltes des peuples contre leurs Souverains. La lecture de ces ouvrages ne servit pas peu à nourrir & à for-

tifier les sentimens qu'il avoit déjà dans le cœur. Plein des pernicieuses maximes qu'il avoit puisées dans les écrits de ces Auteurs séditieux, & animé de sa propre passion, il voulut écrire aussi lui-même contre le Gouvernement de l'Angleterre, où tout commençoit déjà à être bien brouillé pour les raisons que je vais dire.

Charles I. voulant maintenir la tranquillité dans ses Etats, résolut d'accorder les Anglois & les Ecoffois au sujet de la Religion. Pour y réussir, il fit en qualité de Chef de (a) l'Eglise quelques Réglemens dont il ordonna l'observation à ses Sujets des deux Royaumes ; mais les Puritains (b) dont le parti étoit très-puissant en Ecoffe, ne voulurent point se soumettre à ces réglemens, sous prétexte que le Roi songeoit à rétablir le Papisme & les superstitions Romaines. Charles I. tenta toutes sortes de moyens pour engager les Ecoffois à se conformer au dessein qu'il avoit d'établir l'uniformité de Religion dans ses différens

(a) On sçait que le Roi d'Angleterre est le chef de la Religion dans ses Etats.

(b) Ils faisoient profession de suivre le pur Evangile, & ne vouloient point reconnoître la Hiérarchie Ecclésiastique.

Royaumes : mais les Prélats d'Ecosse ne voulurent pas d'abord se prêter à des vûes si raisonnables , par la crainte qu'ils eurent qu'on les crût dépendans des Evêques d'Angleterre. Cependant quand on leur eut fait entendre que le projet des Puritains étoit de commencer par abolir les cérémonies de l'Eglise, & d'anéantir ensuite l'Episcopat, alors ils ouvrirent les yeux, & résolurent de recevoir la Lithurgie Anglicane. On tint à ce sujet une conférence dans l'Eglise de Glascou, & on commença par prouver que l'Episcopat étoit d'institution divine. Tous les Puritains qui se trouverent présens, vinrent à bout de rompre la conférence par leurs cris & par leurs menaces. Pour agir selon leurs principes, ils dégradèrent tous les Prélats d'Ecosse. Ils publièrent un livre contre la Cour & contre l'Archevêque de Cantorberi, qu'ils regardoient comme le principal auteur du (a) Réglement dont j'ai par-

(a) Voici ce que contenoit ce Réglement:
 1°. Que tout le monde recevrait la communion à genoux. 2°. Que les Ministres, & en leur absence, les Sages-femmes baptiseroient dans les maisons particulières, quand les en-

lé ; & pour qu'on ne pût douter de leur révolte , ils firent entr'eux une Ligue qu'ils appellerent *le Covenant*, par laquelle ils se promettoient une assistance mutuelle & une fidélité inviolable , & ceux qui la signèrent , prirent le nom de *Confédérés*. Ils s'engagerent à deux choses qu'ils jurèrent d'observer religieusement. La première étoit de ne plus reconnoître les Evêques, & de retrancher du culte divin toutes les cérémonies Anglicanes & Romaines sans exception ; & la seconde, de ne lire, ni garder aucun livre de la Lithurgie que l'Archevêque de Cantorberi avoit faite , & de tenir pour exécration tout ce qui y étoit contenu.

Charles I. ayant appris ce qui se passoit , résolut de punir l'insolence des Ecoissois. Mais venant à réfléchir sur les maux qu'entraîne une guerre civile, il jugea à propos d'employer encore une fois la douceur pour ramener les

fans seroient en danger de mort. 3°. Que les Evêques imposeroient les mains aux enfans qui seroient en âge de raison. 4°. Que les Pasteurs porteroient l'Eucharistie aux malades. 5°. Qu'on célébreroit en Ecosse toutes les Fêtes que l'Eglise Anglicane solennisoit,

rebelles à leur devoir. Il fit de nouvelles propositions, & offrit de supprimer la Lithurgie & les articles qui avoient si fort révolté les Puritains : mais tout cela fut inutile; car les Confédérés vouloient qu'avant toutes choses on abolît l'Episcopat; mais le Roi bien loin d'y consentir, déclara hautement *que prétendre lui ôter les Evêques, c'étoit vouloir lui couper le bras droit.* Il fallut se déterminer à porter la guerre en Ecosse. Le Roi fut obligé de faire des emprunts considérables, & les Evêques d'Angleterre, en faveur desquels Charles alloit combattre, firent les derniers efforts pour lui fournir l'argent dont il avoit besoin. Il n'y eut que les habitans de Londres qui ne voulurent point entrer dans cette contribution, disant qu'elle étoit inusitée, superflue, dangereuse, & qu'elle ne se pouvoit faire sans les ordres du Parlement. Ils affichèrent même des placards où cette guerre étoit nommée *le Tournoi des Evêques*, & on appelloit le Roi, *le Chevalier de l'Archevêque de Cantorberi*; mais tous ces Ecrits insolens n'empêcherent pas Charles I. de poursuivre son projet. Il eut bien-tôt deux armées prêtes à partir. Celle de mer, composée de neuf mille

hommes , prit le chemin d'Ecosse, sous la conduite du Duc d'Hamilton. L'armée de terre qui étoit à peu près aussi nombreuse , & que le Roi vouloit commander en personne , eut son rendez-vous à Yorck , & le Comte d'Arondel en fut le Lieutenant Général. Pendant ce tems-là le Marquis de Huntley & le Comte de Nisdeley , qui étoient presque les seuls Seigneurs Ecossois qui fussent demeurés fidèles au Roi , levoient des troupes dans leur pays pour le service de Sa Majesté ; de sorte que tout se dispoisoit à une guerre des plus sanglantes. Car les Ecossois faisoient aussi de leur côté de grands préparatifs. Ils choisirent pour Généralissime de leur armée, Alexandre Lesley, & partagerent leurs principales Frontieres en trois Gouvernemens , dont la défense fut confiée aux Marquis d'Argile & de Montrose , & au Colonel Monte.

Cependant le Roi s'avança jusqu'à Barwick à la tête de ses troupes : les Ecossois camperent aux portes de la Ville de Duns , de sorte que les deux armées n'étoient séparées que par une petite riviere. Tout annonçoit une bataille , & aucun des partis ne se pressoit de la livrer. Charles craignoit de s'en-

gager dans un combat qui pouvoit lui faire perdre un de ses Royaumes, & les Ecoſſois commençoient à enviſager avec horreur les ſuites funeſtes de leur rébellion. Au lieu de combattre, on parla d'accommodement. Charles eut une conférence avec quelques Seigneurs Ecoſſois. Il les aſſura que ſans les affaires importantes qui demandoient ſa préſence à Londres, il ſeroit allé lui-même tenir le Parlement en Ecoſſe, mais qu'il étoit prêt de nommer le Comte de Trankair pour faire cette fonction en qualité de Grand Commiſſaire, avec la permiſſion d'accorder aux Ecoſſois tout ce qu'ils pourroient deſirer, à condition qu'ils mettroient bas les armes dans quinze jours, & qu'ils renonceroient par un acte public à leur confédération. Les rebelles consentirent à l'Assemblée du Parlement : mais ils demanderent quelque tems pour délibérer ſur la propoſition qu'on leur faiſoit de mettre bas les armes.

Le Roi ſe hâta de retourner à Londres, pour appaiſer une ſédition qu'avoient excitée les apprentifs & les garçons de boutique. Ces mutins qui étoient furieux contre l'Archevêque de Cantorberj, l'assiégerent dans ſon Palais ;

Palais ; (a) mais le Prélat qui avoit eu soin de se pourvoir de quelques pièces d'artillerie , se mit à couvert de leurs insultes. N'ayant pû réussir de ce côté-là , ils coururent tous armés à l'Hôtel de l'Abbé Rossetti , Nonce du Pape auprès de la Reine. Après avoir pillé sa maison , ils tuerent plusieurs de ses Domestiques , & ne l'auroient pas épargné lui-même , s'il fût tombé entre leurs mains. Ils en vouloient au Nonce & à l'Archevêque , parce qu'ils croyoient que ces deux Prélats étoient d'intelligence pour rétablir la Religion Romaine dans la Grande-Bretagne. Le plus emporté des mutins ayant été pris , fut condamné à être écartelé ; on exécuta l'Arrêt : mais il fallut prendre des précautions pour empêcher qu'on n'enlevât le criminel.

Charles eut de nouveaux chagrins à essuyer. Le Comte de Lawdun Écossais , avoit été mis en prison par ordre du Roi , pour avoir écrit au nom des Confédérés une lettre , dans laquelle

(a) Le Palais de Lambeth qui est sur le bord de la Tamise , vis-à-vis de Wite hall.

ils faisoient une description pathétique des maux qu'ils se plaignoient de souffrir. Ils supplioient ensuite Louis XIII. à qui la lettre étoit adressée, de les secourir promptement, & de leur accorder la protection dont les Rois de France avoient toujours honoré les Ecoissois. Cet écrit étant tombé par hazard entre les mains de Charles, il l'envoya au Parlement, & demanda qu'on lui fit justice des personnes qui en étoient les auteurs. Mais malgré les mouvemens qu'il se donna pour faire condamner Lawdun, & déclarer les Ecoissois coupables de haute trahison, le Parlement ne laissa pas de mettre le Comte en liberté, & de déclarer tous ses compatriotes innocens du crime dont on les accusoit. Aussi-tôt après ce jugement, les deux Chambres écrivirent une longue lettre au Parlement d'Ecosse qui étoit alors assemblé à Edimbourg. On excitoit les Confédérés à la révolte & à la guerre, en leur mandant » qu'il y avoit un dessein formé contre la liberté des deux Nations, & que si ce dessein venoit à réussir, ils seroient tous plus malheureux que des esclaves; mais qu'en se

& Conspirations en Angleterre. 243

» joignant les uns aux autres pour la
» cause commune, il leur seroit facile de
» détruire la tyrannie. Le Comte de
Lawdun fut choisi pour être porteur de
cette lettre séditieuse qui ne manqua pas
de produire son effet ; car dès ce mo-
ment il se forma entre les Parlemens
d'Ecosse & d'Angleterre , une union
très-préjudiciable à l'autorité Royale.

Charles ayant été instruit de tout ce
qui se passoit , en conçut le plus vif res-
sentiment. Pour se venger , il fit brûler
par la main du Bourreau une Requête
que lui avoient adressée les Ecossois ,
pour le prier qu'il leur fût permis de ne
pas désarmer. Ensuite on arrêta par
son ordre , comme perturbateurs du
repos public , deux Députés d'Ecosse
qui étoient venus à Londres , sous pré-
texte de justifier en présence du Roi ,
la conduite de leur Nation , & qui né-
gocioient secrètement avec le Parle-
ment d'Angleterre : ils furent mis à
Newgate , où l'on ne renferme que les
gens de la plus vile populace.

Il est aisé d'imaginer la maniere dont
les deux Chambres prirent cette ac-
tion. Elles prétendirent que le Roi
avoit violé les loix de l'union des deux

Royaumes, dont le Parlement d'Angleterre étoit garant. Les délibérations qu'on fit à ce sujet, tendoient toutes à la violence. Les uns étoient d'avis qu'on usât de représailles sur quelques Officiers du Conseil du Roi, & qu'on les envoyât prisonniers à la Tour; mais on se contenta d'aller tirer par force les Députés de leur prison. Ce qui fut exécuté sur le champ avec de grandes acclamations de la part du peuple.

Les Ecoissois outrés de l'insulte qu'on avoit faite à leurs Députés, perdirent le peu de considération qu'ils avoient pour la personne du Roi; ils firent passer en Angleterre une armée de dix-huit mille hommes sous la conduite de Lesley, & répandirent dans la Ville de Londres plusieurs copies d'un Manifeste, où ils exposoient les motifs qui les obligeoient à prendre les armes. Voici les raisons qu'ils alléguoient pour justifier leur démarche. Ils prétendoient qu'on avoit arrêté leurs vaisseaux dans tous les ports d'Angleterre & d'Irlande; qu'il se faisoit des préparatifs dans ces deux Royaumes, pour leur déclarer la guerre; que la garnison du Châ-

téau d'Edimbourg faisoit des sorties sur la Ville & sur les habitans, & que le Gouverneur disoit avoir ordre d'en user ainsi; qu'ayant envoyé à la Cour des Députés pour faire de très-humbles Remontrances sur toutes ces choses, on avoit violé le droit des gens à leur égard. Enfin ils protestoient devant Dieu qui voyoit leurs cœurs, qu'ils n'avoient point d'autre intention en entrant dans le Royaume, que de se joindre au très-auguste Parlement d'Angleterre, afin de défendre la Religion, le Prince & le Gouvernement, contre ceux qui abusoient du sacré nom du Roi, pour accomplir leurs pernicieux desseins.

Il n'étoit pas facile de remédier aux maux qui alloient fondre sur l'Angleterre, tant les esprits paroissoient disposés à la révolte. Ce Royaume se trouvoit alors divisé en quatre partis. Le premier étoit celui du Roi, & ceux qui le suivoient, furent appelés *les Malignans*, d'un mot qui, en vieux langage Normand, signifie les mal intentionnés. Le second étoit celui du Parlement, & ceux qui s'y attachèrent, furent nommés *Parlementaires*. Le troi-

sieme étoit celui des *Puritains*, ainsi nommés, parce qu'ils faisoient profession de suivre la sainte Ecriture à la lettre & toute pure, tant pour la Foi, que pour les mœurs, aspirant, disoient-ils, à une perfection plus grande que celle des autres Réformés. Enfin le quatrième parti étoit composé de ceux qui se nommerent eux-mêmes *indépendans*. Ils vouloient tenir le milieu, soit en matiere de Religion, soit dans les différends qui troubloient l'Etat. Ce dernier parti étoit le plus nombreux ; car on y voyoit tous ceux qui étoient poursuivis par leurs Créanciers, ou qui cherchoient à faire fortune, toutes les personnes qui avoient l'esprit Républicain, & qui ne pouvoient souffrir la splendeur des Grands ; ces génies inquiets & turbulens, qui se dégoûtent d'une vie toujours égale, & qui se plaisent aux Révolutions ; en un mot, tous ceux qui esperent trouver leur avantage dans la confusion des affaires & dans le bouleversement des Etats.

Ce fut dans ce dernier parti que s'engagea Olivier Cromwel qui s'exerçoit au fond de sa retraite à jouer un jour avec succès le rôle de rebelle. Il

Et Conspirations en Angleterre. 247.
composa & fit paroître un livre intitulé *la Samarie Angloise*. Cet ouvrage n'étoit autre chose qu'une application perpétuelle qu'il faisoit au Roi & à toute sa Cour, de ce que l'Ancien Testament dit du regne d'Achab. Il eut soin d'y mettre tout ce qui a jamais été inventé de plus odieux contre l'autorité des Rois. Les troubles qui agitoient alors le Royaume, donnerent à cet ouvrage une célébrité qu'il n'auroit jamais eue dans des tems plus tranquilles. Cromwel non content d'avoir irrité le parti des Royalistes, voulut encore les animer tous les uns contre les autres, afin d'exciter des brouilleries auxquelles il fut impossible de remédier. Dans cette vue il fit un second livre, comme pour répondre au premier, qu'il intitula *le Prothée Puritain*. Il y traitoit d'une manière très-injurieuse les deux Chambres du Parlement, & les sectes opposées à la Royauté & à l'Episcopat. C'est ainsi qu'il écrivoit contre sa propre secte, afin de mieux allumer le feu de la rébellion. Il ne manqua pas de répandre dans le Public, que cet ouvrage avoit été composé par les partisans du Roi, afin d'aigrir contre

L iv.

ce Prince les Puritains & les Parlemen-
taires. Cet indigne artifice ne réussit
que trop bien.

L'armée d'Ecosse marchoit toujours,
& arriva sur les bords de la riviere de
Tyne qu'elle résolut de passer. Le Vi-
comte de Stafford, Vice-Roi d'Irlan-
de, qui commandoit les troupes du Roi,
ne put s'opposer au passage des Ecos-
sois. Ceux-ci battirent les Royalistes,
& se rendirent maîtres des Villes de
Newcastle & de Durham, dont ils chan-
gerent les garnisons. Charles ayant ap-
pris ces fâcheuses nouvelles, se rendit
au Parlement, & représenta aux deux
Chambres l'obligation où elles étoient
de secourir promptement le Royaume.
L'Orateur des Communes répondit au
Roi qu'il le prioit de considérer quelle
étoit la véritable source des troubles
dont l'Etat étoit agité, & de recon-
noître que tous ces malheurs ne seroient
point arrivés si, selon les loix fonda-
mentales du Royaume, il n'eût pris
conseil que de son fidèle Parlement. Il
déclara que toute l'Assemblée étoit
dans la disposition de servir son Sou-
verain, & d'obliger les Ecossois à s'en
retourner chez eux ; mais il ajouta que

cette affaire pouvant aller loin entre les deux Nations, il paroïssoit nécessaire pour l'union des trois (a) Royaumes, que le Roi révoquât la clause du terme auquel le Parlement devoit finir, & qu'il donnât aux deux Chambres le pouvoir de demeurer assemblées autant de tems qu'elles le trouveroient à propos, pour dissiper peu à peu tous les nuages, & ôter aux factieux le prétexte de se plaindre, que le Parlement n'eût pas assez duré pour seconder les bonnes intentions du Roi. La conclusion de cet artificieux discours, fut qu'encore que les matieres dont il s'agissoit alors, fussent assez désagréables pour ôter aux Députés l'envie de s'y appliquer long-tems, néanmoins le zèle qu'ils avoient tous pour le repos de la Patrie, feroit le principal motif qui leur feroit abréger leurs séances & hâter leurs délibérations; en sorte que cette liberté que le Parlement demandoit, de demeurer assemblé aussi long-tems que les Députés le jugeroient à propos, ne feroit pas tant un privilège qui aug-

(a) D'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande.

menteroit leur puissance, qu'une précaution qui assureroit davantage les intérêts de l'Etat.

Charles qui souhaitoit ardemment de voir les Ecoffois hors de l'Angleterre, eut la foiblesse de consentir à la continuation illimitée du Parlement. On en passa sur le champ un acte authentique, auquel le Roi souscrivit. Il signa ainsi l'Arrêt de sa mort; car ce Parlement perpétuel forma contre l'autorité Royale mille entreprises audacieuses, qui se terminerent par la plus terrible catastrophe. Il est vrai que le Parlement, suivant sa promesse, engagea les Ecoffois à s'en retourner chez eux; mais le Roi ne fut pas plutôt délivré des ennemis du dehors, qu'il vit ceux du dedans se soulever par les mêmes motifs & avec les mêmes desseins.

Les Anglois voyant que Charles paroïssoit fortement attaché au parti des Evêques, résolurent d'abolir l'Episcopat, ils commencerent par insulter en toute occasion les Prélats les plus respectables. Ceux-ci se trouvant tous les jours exposés à la fureur de la plus vile populace, furent contraints de demeurer chez eux pour leur sûreté; mais la

Chambre basse qui étoit presque toute composée de Presbiteriens, exagéra tellement le refus que faisoient les Prélats de revenir prendre leurs places au Parlement, qu'on les enferma tous (a) dans la Tour de Londres. Charles de son côté veut faire arrêter cinq Députés de la Chambre basse qu'il accusoit de cabaler contre l'Etat. Voyant qu'on refuse de les lui livrer, il se rend au Parlement pour les enlever de force : ne les y ayant pas trouvés, il envoya saisir leurs papiers, sur lesquels on les condamne à mort, comme ennemis du Gouvernement & perturbateurs du repos public.

Cette démarche hardie fut comme le signal de la guerre civile. La Chambre des Communes ne manqua pas de crier qu'on violoit ses privilèges, & le peuple venoit en foule aux portes de Wite-hall pour demander la paix au Roi, comme si ce Prince étoit l'auteur de tous les troubles. Charles, pour se délivrer des clameurs d'une populace

(a) L'Archevêque d'York & dix autres Evêques.

insolente, fit placer des Gardes en dehors du Palais. Quelques séditieux s'étant un jour opiniâtrés à suivre le carrosse du Roi, on ne put si bien faire en les repoussant, qu'il n'y en eût quelques-uns de blessés. Il n'en fallut pas davantage pour exciter les esprits à la révolte. On entend aussi-tôt crier aux armes. La Ville se cantonne; chaque quartier place des corps de Gardes & des sentinelles au coin des rues; les passans qui osent crier, *Vive le Roi*, courent risque de la vie, & tout annonce la guerre entre le Souverain & ses Sujets.

Charles ayant représenté au Parlement les dangers où ces tumultes populaires exposoient sa personne, demanda un Régiment de deux mille hommes pour sa garde; mais les deux Chambres refuserent d'y consentir, à moins qu'on ne transportât dans la Tour de Londres toutes les munitions qui étoient dans les magasins de la Ville de Hull. Le Roi qui sentit bien qu'on vouloit le mettre hors d'état de faire prendre les armes à ses partisans en cas de besoin, n'eut garde d'accepter cette condition. Alors la division éclata toute

entiere entre le Roi & le Parlement. Jusques-là Charles ne s'étoit armé que de menaces, & le peuple de remontrances. Les deux partis commencèrent à se fortifier & à agir l'un contre l'autre. Pour attaquer Charles par l'endroit sensible, le Parlement fit arrêter & conduire à la Tour de Londres Guillaume Lawd Archevêque de Cantorberi, & Mylord Stafford, Vice-Roi d'Irlande. Le plus grand crime de ces deux Seigneurs étoit d'être fortement attachés à leur Souverain : cette fidélité coûta la vie au malheureux Stafford. Il fut accusé d'avoir exercé un pouvoir arbitraire en Irlande, d'y avoir fait des levées extraordinaires d'argent, d'avoir voulu porter le Roi à se servir des Irlandois pour abattre le parti des Puritains en Ecosse, & pour ces crimes vrais ou supposés, on le condamna à perdre la tête sur un échaffaut.

Selon les Loix d'Angleterre & les privilèges des Pairs, on ne pouvoit exécuter cet Arrêt que le Roi ne l'eût signé. Charles refusa de souscrire à cette condamnation ; il déclara néanmoins qu'il vouloit bien par condescendance pour la Chambre haute, priver le Vice-Roi de toutes ses charges, & l'éloigner

pour jamais de la Cour. Mais les Communes demandoient sa mort avec une opiniâtreté inflexible, & on publioit que tous ceux qui oseroient s'y opposer, seroient regardés comme complices du coupable. Charles demanda quelques jours pour se déterminer. Il éprouva toutes les peines que souffre une ame généreuse, lorsqu'elle se voit contrainte de sacrifier un innocent. Quelques membres du Conseil, & entr'autres l'Evêque de Londres, voulurent persuader au Roi qu'il étoit de la prudence d'abandonner un particulier pour le bien public. *Vous ne les connoissez pas,* répondit le Prince au Prélat : *la foiblesse que vous me conseillez, ne servira qu'à les rendre plus insolens, & croyez-vous qu'après leur avoir abandonné la tête qu'ils demandent, la vôtre & la mienne soient en sûreté.* Pendant ces contestations, on vint apporter au Roi un billet, par lequel le malheureux Stafford supplioit son Maître, avec les termes les plus pressans, de permettre qu'il fût victime de la Patrie. *Vous voyez,* dit alors le Roi, *qu'il est plus généreux que nous. Eh! bien : il faut céder à la fureur du peuple; mais, Grand Dieu qui nous jugerez tous,* continua-t-il avec un grand

soupir, vous êtes témoin que je suis innocent de cette injuste mort. Charles fit encore des tentatives pour sauver un homme qui lui étoit cher : toutes ses démarches furent inutiles. Il fallut livrer le Vice-Roi à la fureur de ses ennemis. Stafford eut la tête tranchée ; mais son sang n'appaisa pas les troubles de l'Angleterre.

Charles ne put jamais se pardonner la foiblesse qu'il témoigna en cette occasion. Il la regarda toujours comme la plus grande tache de sa vie. Toutes les fois qu'il lui arrivoit quelque fâcheux accident, il avoit coutume de dire que c'étoit une punition de la lâcheté avec laquelle il avoit consenti à la perte d'un de ses plus fidèles Sujets. Lorsque ce malheureux Prince fut conduit lui-même sur l'échaffaut, il se rappella la mort du Vice-Roi, & attribua l'horrible attentat qu'on alloit commettre contre la Majesté Royale, à la lâche condescendance qu'il avoit eue pour son Parlement. Il faut convenir pour l'honneur de Charles I. que ce ne fût qu'avec une répugnance infinie, qu'il consentit à la perte du Vice Roi d'Irlande. Cependant s'il eût montré plus de fermeté en cette occasion, il auroit peut-

être sauvé son favori, & se feroit garanti lui-même des malheurs qu'il éprouva dans la suite. Au reste, ce ne sont ici que des conjectures; car on ne peut sçavoir au juste quel parti auroit pû prendre le Parlement, s'il eût trouvé de la résistance de la part du Prince. Ce qu'il y a de certain, c'est que plus le Roi accordoit aux factieux, & plus ils exigeoient de lui. Il sembloit qu'ils avoient dès-lors entrepris d'anéantir l'autorité Royale, ou de lui ôter du moins ses plus essentielles prérogatives.

Ce n'étoit pas assez que l'Ecosse & l'Angleterre se fussent révoltées contre leur Roi. Il falloit encore que l'Irlande lui causât de nouveaux chagrins; de sorte que le feu de la rébellion étoit allumé dans les trois Royaumes. Voici ce qui donna lieu à un de ces terribles événemens que le Fanatisme a coutume d'occasionner. Les Catholiques Irlandois se voyant tous les jours persécutés depuis l'établissement de la Religion Protestante, perdirent enfin patience, & résolurent de se venger des maux qu'on leur faisoit souffrir. Ayant obtenu du Roi la permission de s'assembler à Kilkeni dans la Province de Linster, sous prétexte d'y régler quelques affai-

res qui conceruoient leur Religion , ils commencerent à délibérer sur les moyens qu'ils devoient prendre pour se soustraire à la tyrannie des Anglois. Un Avocat nommé Pecton^s, leur insinua que les Siciliens voulant se délivrer de la servitude des François, avoient pris le parti de les massacrer sans en épargner un seul. Il fut donc résolu qu'on feroit le même traitement aux Anglois; & on ne tarda pas à exécuter cet horrible projet. Ils tinrent leur délibération fort secrète, & se promirent tous les uns aux autres, de ne pas manquer à leurs engagements. Au jour marqué ils tombèrent sur les Anglois, & en firent un carnage épouvantable. Si on en veut croire un des (a) Historiens qui nous a donné la vie de Cromwel, il périt en cette occasion plus de cent trente mille hommes. C'est sans doute une exagération : mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Catholiques animés d'un faux zèle, se portèrent aux plus affreux excès ; ils forcerent les Châteaux, brûlerent les Villages, & mirent tout à feu & à sang. Ceux des Anglois qu'on

(a) Gregorio Leti.

ne passa pas au fil de l'épée, furent pendus à des arbres, ou précipités dans les lacs & dans les fleuves.

Charles ayant appris ces tristes nouvelles, résolut de faire le voyage d'Irlande pour châtier les séditieux. Il demanda des troupes au Parlement qui refusa d'en accorder, craignant que le Roi ne les employât à son retour contre les Parlementaires. Ce Prince fit alors une proclamation, par laquelle il invitoit tous ses fidèles Sujets, & principalement la Noblesse du Royaume, à prendre les armes & à se rendre auprès de lui à Yorck, où étoit le rendez-vous de ses troupes. Le Parlement, pour empêcher l'effet de cette proclamation, déclara que tous ceux qui obéiroient au commandement du Roi, seroient poursuivis comme perturbateurs du repos public, & ordonna par le même Acte aux Gouverneurs des Places & des Provinces, de faire des courses sur eux comme sur les ennemis de l'Etat. Cela n'empêcha pas un grand nombre de Gentilshommes, & même plusieurs membres du Parlement, de venir joindre le Roi ; de sorte que ce Prince se vit bien-tôt à la tête d'une armée de vingt mille hommes.

Charles s'avança vers la Ville de Hull, qui étoit l'Arſenal le mieux fourni du Royaume pour ſe pourvoir de toutes les munitions néceſſaires ; mais le Chevalier Hotam qui commandoit dans la Place, en fit fermer les portes & refuſa l'entrée au Roi. Cette démarche audacieuſe fut approuvée du Parlement. Charles fit venir de l'Artillerie de Hollande, & ſe diſpoſa à aſſiéger la Ville de Hull. Les Parlemen-
taires mirent auſſi une armée ſur pied, & nommerent pour Lieutenans Généraux, les Comtes de Bedford & de Pembrock. Ils donnerent la Charge d'Amiral au Comte d'Efſex de Warwick, & le Comte d'Efſex fut élu Généraliſſime.

Ce fut alors que Cromwel entreprit de faire fortune par la voie des armes. Il ſe jetta dans la Ville de Hull, & exhorta les habitans à faire une vigoureuſe réſiſtance. Cet homme ſingulier qui n'avoit qu'une médiocre connoiſſance du métier de la guerre, fit en cette occaſion tout ce qu'on auroit pû attendre des Capitaines les plus expérimentés, & on peut dire que ce fut lui qui empêcha la Place de tomber au pouvoir du Roi. En effet Charles après avoir perdu beaucoup de monde, fut

contraint de lever le siége & de se retirer dans la Ville d'Yorck. Tandis que les deux partis étoient sous les armes, les Parlementaires firent des propositions qui ne pouvoient pas être acceptées, à moins que Charles n'eût voulu se borner au simple titre de Roi, sans en faire les fonctions. On demandoit que les Officiers de la Couronne, les Conseillers d'Etat & les Gouverneurs des Places fussent choisis par le Parlement, qui nommeroit aussi les Gouverneurs des enfans des Rois; que les mariages des Princes & Princesses de la Maison Royale, ne pussent se conclure sans le consentement des deux Chambres; que les loix contre les Papistes, fussent exécutées sans délai & sans exception; que les Seigneurs Catholiques Romains fussent exclus de la Chambre des Pairs, & qu'on leur ôtât leurs enfans pour les élever dans la Religion Protestante; que le Roi supprimât la nouvelle Lithurgie; qu'il fît une étroite alliance avec les Etats Généraux des Provinces-Unies & avec les Princes de la Religion Protestante; contre le Pape & tous ceux de sa communion. Le Roi renvoya les Députés sans leur donner sa réponse par écrit, comme

ils la demandoient ; mais il leur déclara qu'il étoit déterminé à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la conservation de ses droits.

Presque tous les revenus du Roi furent arrêtés ; de sorte qu'il ne lui restoit plus de fonds pour soutenir la guerre. La Reine prit la résolution de passer en Hollande pour y engager ses pierreries & toutes celles de la Couronne ; mais le Roi reçut un secours inespéré qui le mit en état d'entretenir ses troupes. L'Université de Cambridge témoigna l'attachement qu'elle avoit pour son Souverain, en lui envoyant une partie des richesses qu'elle tenoit de la libéralité des Rois. Charles alla aussi-tôt assiéger la Ville de Gloucester ; mais il fut contraint d'abandonner cette entreprise pour aller au-devant du Comte d'Essex qui venoit au secours de la Place. Lorsque les deux partis se disposoient au combat, le Comte d'Harcourt arriva à Londres en qualité d'Ambassadeur extraordinaire de France ; ayant ordre du Roi son Maître & de la Régente, de faire tous ses efforts pour accommoder le Roi d'Angleterre avec le Parlement. Plusieurs Gentilshommes qui avoient accompagné l'Ambassadeur

à Londres, passèrent dans le camp du Monarque Anglois, qui les combla de civilités & de caresses. Sur ces entre-faites, un parti des troupes du Roi ayant attaqué l'arrière-garde des Parlementaires, le combat devint sanglant: les François consultant moins la prudence que leur courage, se mirent au nombre des combattans, & firent des prodiges de valeur. Il en couta la vie au Marquis de la Vieuville qui fut tué (a) brutalement par le Colonel Kinson. Les Parlementaires ne voulurent plus traiter avec le Comte d'Harcourt, sous prétexte qu'il étoit venu à Londres, moins pour y négocier, que pour fournir du secours à leurs ennemis.

Après le départ de l'Ambassadeur François, les deux armées en vinrent aux mains proche de Newberye. On combattit de part & d'autre avec fureur: huit mille hommes restèrent sur la place, & le nombre des morts fut à

(a) Le Marquis de la Vieuville s'opiniâtra à poursuivre le Colonel Kinson qu'il avoit blessé: mais il fut pris lui-même. Kinson furieux de sa blessure, ayant aperçu le Marquis qu'on emmenoit prisonnier, lui passa son épée au travers du corps.

peu près égal des deux côtés. Le Comte d'Essex entra dans Londres, & persuada aux habitans de cette grande Ville, qu'il venoit de remporter une victoire complete; mais les deux Chambres qui connoissoient le véritable état des affaires, ne s'applaudissoient pas intérieurement. Le Comte d'Essex à qui on attribuoit le peu de succès qu'avoit eu l'armée des Parlementaires, fut contraint de donner sa démission, & on nomma à sa place le Comte de Manchester. Pendant ce tems-là Cromwel eut ordre d'aller punir les Universités de Cambridge & d'Oxford qui avoient témoigné beaucoup de zèle pour le Roi, & il ne s'acquitta que trop bien (a) d'une si odieuse commission.

(a) Cromwel logea ses troupes dans tous les Colléges de l'Université de Cambridge, & il fit servir les Salles & les Chapelles d'écuries. On rompit par son ordre le nez & les oreilles des statues du Roi & des Saints, pour les rendre ridicules. Les soldats firent des cravates avec les surplis, & des housses de cheval avec les ornemens d'Eglise. On donna les écrivains aux Professeurs, & quelques-uns furent assommés à coups de bâton. Toute la Bibliothèque de l'Université d'Oxford, com-

L'expédition de Cromwel contre les deux Universités du Royaume, lui valut une récompense aussi considérable que s'il eût remporté quelque victoire éclatante. On le fit Lieutenant-Général des troupes Parlementaires, & il ne tarda pas à faire connoître qu'il étoit capable d'en bien remplir les fonctions. Charles avoit eu jusqu'alors de l'avantage sur ses ennemis; mais il sembloit que le moment fatal de sa décadence eût été attaché à celui de l'élévation de Cromwel. En effet celui-ci ne fut pas plutôt à la tête des troupes, que la fortune commença à abandonner le parti du Roi, & à favoriser celui du Parlement.

Charles sçachant que l'opinion qu'on avoit de son inclination pour le Papisme, lui faisoit fort grand tort dans l'esprit de ses Sujets, résolut d'en éloigner le soupçon autant qu'il lui seroit possible. Dans ce dessein il fit une dé-

posée de plus de quarante mille volumes qui avoient été rassemblés en plusieurs siècles de divers endroits du monde, fut brûlée en un seul matin. Les soldats, en brûlant tous ces livres, crioient comme des insensés, que c'étoit le Papisme qu'ils anéantissoient.

claration;

claration, par laquelle il ordonnoit à tous les Papistes de se retirer de son armée. Cette démarche ne servit qu'à affoiblir son parti, en lui faisant perdre un grand nombre d'excellens soldats. Il acheva encore d'irriter les Parlementaires, en ordonnant à son Conseil de faire le procès au Comte de Manchester. Ce Général du parti rebelle, fut jugé coupable de haute trahison, & comme tel, condamné au dernier supplice ; mais il étoit plus facile de porter un semblable Arrêt, que de le mettre à exécution. Les deux Chambres regarderent la condamnation de ce Seigneur comme un outrage qui retomboit sur tout le Parlement, parce que Manchester étoit le Généralissime de leurs troupes. Tous les moyens qu'employoit Charles pour appaiser ou pour intimider les rebelles, ne manquoient jamais de tourner à son désavantage.

Les choses étoient dans cet état, lorsque le Duc de Lenox, qui étoit un des hommes les plus intelligens d'Angleterre, se proposa de rétablir une parfaite union entre le Roi & le Parlement. Il ménagea une Conférence où les deux partis envoyèrent leurs Dé-

putés ; on agita dans cette assemblée l'affaire qui regardoit l'Episcopat, & on fit à ce sujet un Règlement qui fut accepté des deux partis, quoique très-préjudiciable à l'autorité Episcopale. Ensuite les Députés du Parlement demanderent que les deux Chambres disposassent désormais des principales charges de la Milice, du gouvernement des Places & de la Tour de Londres ; ce qui étoit l'unique moyen, disoient-ils, de conserver l'Etat & la Religion : mais cette demande parut si injuste aux Députés du Roi, qu'ils la rejetterent aussi-tôt sans daigner seulement l'examiner. Cette conférence dans laquelle Cromwel se signala par son esprit & par un grand extérieur de piété & de Religion, aboutit à rendre les deux partis irréconciliables. Charles indigné des propositions qu'on avoit eu l'audace de lui faire, se persuada que le Parlement cherchoit à le détrôner ; c'est pourquoi il résolut d'employer la force des armes pour maintenir son pouvoir. Il déclara donc aux deux Chambres qu'il étoit déterminé à défendre les droits qu'on lui disputoit, & à faire sentir aux Anglois, qu'il étoit leur Souverain,

Les Parlementaires voulant qu'on regardât le Roi comme l'unique auteur des divisions sanglantes qui alloient déchirer le Royaume, firent paroître plusieurs protestations, dans lesquelles ils accusoient ce Prince de troubler la paix de l'Angleterre, & se plaignoient d'être réduits à défendre par la force les privilèges de la nation Angloise. Ce fut alors qu'ils accorderent à Cromwel une des places vacantes de la Chambre basse, & qu'ils lui fournirent par-là un nouveau moyen d'assouvir son ambition & sa vengeance. Il eut le barbare plaisir de satisfaire cette dernière passion par la mort de l'Archevêque de Cantorberi. Ce Prélat fut condamné à perdre la tête sur un échaffaut, sous prétexte qu'il avoit voulu changer la Religion & le Gouvernement de l'Angleterre, & qu'il étoit cause de tous les malheurs qui depuis dix ans affligoient le Royaume. Le véritable crime de l'Archevêque fut d'avoir mis obstacle à la fortune de Cromwel, lorsque celui-ci aspirait aux dignités Ecclésiastiques. Après l'exécution du Primate de l'Angleterre, il fut décidé par le Parlement, 1^o. que lorsqu'il mour-

268 *Diverses Conjurations*

roit un Evêque ou quelque'autre Bénéficier ; on n'en mettroit point d'autre en sa place, 2°. Qu'on établiroit le Gouvernement Presbitérien dans toutes les Eglises. 3°. Que les revenus des Bénéfices vacans seroient unis au Domaine des Provinces où ils se trouveroient situés , pour être employés aux besoins du Royaume. Ce fut ainsi que Cromwel qui commençoit déjà à faire agir selon ses vûes les deux Chambres du Parlement, vint à bout d'abolir l'Episcopat auquel on l'avoit empêché de parvenir.

Charles ayant appris la mort de l'Archevêque de Cantorberi, & ne pouvant plus contenir son juste ressentiment , marcha contre les Parlementaires , & les joignit proche la Ville d'Edgehil dans le Comté de Warwick. On en vint bien-tôt aux mains , & le combat fut sanglant. Six mille hommes demeurèrent sur la place, & le nombre des morts fut à peu-près égal des deux côtés ; mais le Roi resta maître du champ de bataille. La victoire qu'il venoit de remporter , jeta l'épouvante dans plusieurs Villes , & les força à se soumettre, Charles avança vers Londres avec son armée victorieuse. Il

pouvoit aller sans obstacle jusqu'à Westminster pour dissiper le Parlement & se rendre maître de sa Capitale. Mais la bonté de ce Prince le fit agir contre ses propres intérêts. Les deux Chambres lui envoyèrent des Députés qui lui représenterent d'une façon si pathétique les maux que l'approche de ses troupes alloit causer dans Londres, & qui l'assurèrent avec tant de protestations du désir qu'avoit le Parlement de contenter son Roi, que ce Prince touché de compassion & trompé par leurs promesses, se retira à Windsor, où les deux Chambres députerent au plutôt vers lui, selon la parole qu'elles en avoient donnée, pour lui proposer un nouveau projet d'accommodement.

Il ne fut pas possible de rien conclure, parce que les deux partis ne vouloient rien relâcher de leurs prétentions réciproques; ainsi il fallut continuer la guerre. Les rebelles, à la persuasion de Cromwel, allerent assiéger la Ville d'Yorck, où le Roi tenoit ordinairement sa Cour. Charles se mit en état de secourir la place, & s'en approcha à la tête de son armée grossie de trois milles hommes que Montrose lui avoit

amenés d'Ecosse. Les rebelles abandonnerent alors le projet d'assiéger Yorck , & résolurent d'attaquer les Royalistes. On ne fut pas long-tems sans engager le combat. Les deux armées qui étoient composées chacune de vingt mille hommes , se trouvant en présence , commencèrent la bataille, qui fut aussi terrible qu'on le devoit attendre de la haine réciproque des deux partis. Cromwel ayant été blessé au bras droit , se retira secrètement pour faire bander sa playe , & laissa le soin des troupes au Major Lambert. Les Officiers & les Soldats s'étant apperçus de sa retraite , & n'en sçachant pas la cause , commencerent à reculer avec un peu de désordre. Les Royalistes profiterent de ce mouvement , & se jetterent sur les ennemis avec tant de fureur , qu'ils les enfoncerent de toutes parts.

Cromwel étant averti de ce qui se passoit , n'attend pas qu'on ait mis le premier appareil à sa blessure. Il monte à cheval , & rencontrant le Comte de Manchester qui fuyoit avec les autres , il le prend par le bras , en lui disant : *Vous vous méprenez , Milord ; les*

& Conspirations en Angleterre. 271
ennemis ne sont pas où vous allez : il faut
venir de ce côté-ci pour les trouver. Ce
Général piqué d'honneur par ce repro-
che , tourna bride , & rejoignit ses
troupes. Cromwel employa avec suc-
cès le reste de la nuit à rassembler les
fuyards , de sorte qu'à la pointe du
jour , il revint au camp avec tous les
Officiers & Soldats que la frayeur avoit
dispersés. Il harangua ensuite les trou-
pes , & leur représenta qu'il s'agissoit
de faire triompher la Religion & la
liberté , ou de perdre l'une & l'autre.
Il leur inspira tant de confiance par son
discours , qu'ils ne soupiroient plus
qu'après le combat. Ce qui acheva
d'animer leur courage , fut l'arrivée
d'un renfort que Cromwel avoit fait
espérer , quoiqu'il n'eût aucun lieu
d'en attendre ; mais par l'effet d'un
bonheur singulier , il arriva que trois
mille hommes qui étoient du parti des
Royalistes , & pour lesquels on n'avoit
pas eu assez de ménagemens , passerent
dans le camp des rebelles , & justifient
la prédiction de Cromwel. Un secours
si inespéré passa dans l'esprit des sol-
dats pour quelque chose de surnaturel ,
& leur inspira une confiance incroya-

ble. Cromwel les voyant prêts à tout entreprendre , engagea ceux de son parti à donner une seconde bataille. Après un combat sanglant qui dura trois heures , l'armée de Charles fut entièrement défaite. Ce malheureux Prince se retira dans la Ville d'Oxford, qui ne laissa pas de lui ouvrir ses portes, malgré les mauvais traitemens qu'elle avoit déjà essuyés de la part des Parlementaires , pour avoir donné retraite au Roi.

Le Prince (a) Robert ayant tâché inutilement de disputer à Cromwel les restes de la victoire , alla avec le débris de ses troupes du côté de la Ville d'Yorck , qui se rendit dès le lendemain aux Parlementaires. Le Roi voyant qu'il n'avoit plus aucune Ville en Angleterre où il pût faire tranquillement son séjour , prit des mesures pour se retirer en Ecosse ; parce que Montrose

(a) Le Prince Robert étoit fils de Frederic V. Electeur Palatin : celui-ci avoit épousé la Princesse Elisabeth , fille de Jacques I. & sœur de Charles ; le Prince Robert employa plus d'une fois son courage en faveur du Roi son oncle.

qui jugeoit des autres par lui-même ; l'assura qu'il y seroit plus en sûreté qu'en Angleterre. Charles envoya devant lui ce Seigneur Ecoffois, afin qu'il lui préparât une retraite , & qu'il disposât ses compatriotes à lui accorder un asyle.

Le Parlement ayant eu connoissance du voyage de Montrose, donna une déclaration par laquelle ce zélé Rôyaliste étoit traité de *perturbateur du repos public, d'ennemi de la confédération des deux Royaumes , & comme tel livré au premier qui le voudroit tuer* , avec promesse de dix mille écus à quiconque apporteroit sa tête. Ce fut Cromwel qui suggéra cette cruelle Déclaration. Il nourrissoit une haine mortelle contre Montrose , qui l'avoit blessé & mis hors de combat à la bataille d'Yorck. Le brave Seigneur Ecoffois eut le bonheur d'éviter tous les assassins qu'on mit à sa poursuite : mais après son départ , le Roi se vit presque tout d'un coup abandonné des Seigneurs qui avoient suivi jusqu'alors son parti ; de sorte que ce Prince se trouva dans la plus triste situation.

Quoique les Parlementaires fussent

Mw

triomphans , on ne laissa pas de murmurer à Londres contr'eux , au sujet du grand nombre de soldats qu'ils avoient perdus à la bataille d'Yorck ; car il étoit demeuré sur la place huit mille hommes de leurs troupes. Un Député de la Chambre ne put s'empêcher de dire à cette occasion que , *s'ils remportoient encore une victoire semblable, ils étoient perdus pour jamais.* Ce propos s'étant répandu , la populace & la Chambre des Communes firent éclater hautement leurs murmures , se plaignant que les chefs de l'armée ne ménageoient point assez la vie des hommes , non plus que les sommes immenses qu'on employoit à lever des soldats. Cromwel qui voyoit bien que ces reproches tomboient sur le Comte de Manchester, les appuyoit de son mieux, afin de perdre ce Général à la place duquel il vouloit s'élever. En effet il employa toutes sortes d'artifices pour engager Manchester à se démettre de son emploi , & il y réussit. Comme il n'avoit pas encore assez de service pour demander le commandement des troupes , il le fit donner à Fairfax qu'il espéroit gouverner à son gré.

Le nouveau Général avoit appris le métier de la guerre sous le fameux Gustave Roi de Suede , qui rendit publiquement témoignage de sa valeur. La réputation qu'il s'étoit acquise en Allemagne, déterminâ les deux Chambres à lui donner de l'emploi dans leur armée , & à lui en confier ensuite le commandement. La première expédition de Thomas Fairfax ne fut pas heureuse. Il voulut assiéger Oxford où le Roi s'étoit enfermé ; mais on lui tailla en pièces une partie de ses troupes , & on le contraignit de s'enfuir honteusement. Ce malheureux succès ne servit pas peu à rehausser la gloire de Cromwel , par la comparaison qu'on faisoit du Général avec son Lieutenant. En effet celui-ci parcouroit le Royaume avec une rapidité étonnante, & toutes ses entreprises étoient suivies de la victoire. La plupart des Villes lui ouvroient leurs portes. Malheur à celles qui vouloient se défendre : la résistance leur attiroit les plus terribles châtimens.

Cromwel sous un extérieur de piété, cachoit des foiblesses qui ne sont pas incompatibles avec la probité &c

M. vij

l'honneur ; mais qu'on ne pardonne pas à un homme qui affecte de pratiquer la plus rigide morale. Il aimoit depuis long-tems la femme du Major Lamberth ; & pour jouir tranquillement de sa maîtresse , il avoit donné au mari le commandement des troupes sur la frontiere d'Ecosse. Malgré toutes les précautions qu'il prit pour tenir cette intrigue secrète , il eut le chagrin de la voir éclater. La Dame devint grosse, & ne chercha point à cacher son état. Lamberth étant accouru à cette nouvelle , voulut faire du bruit ; mais il fut obligé de reconnoître comme étant à lui (a) un enfant à la naissance duquel il n'avoit nullement contribué. Cromwel avoit un rival dans la personne du Comte de Hollandt, Seigneur aimable , à qui ses agrémens & sa politesse donnoient une grande supériorité sur un homme tel que Crom-

(a) Selon les Loix d'Angleterre , quand une femme devient grosse en l'absence de son mari, quoiqu'il soit absent depuis plusieurs années, si pendant tout ce tems-là il n'est point sorti du Royaume, il faut qu'il se reconnoisse pour pere de l'enfant.

wel qui, jusques dans sa tendresse, avoit
je ne sçais quoi de rude & de farouche.

La passion du Comte l'avoit attaché
pendant quelque tems au parti des Parle-
mentaires; mais à la fin il passa au service
de son Roi, & entretint un commerce
de lettres avec la femme de Lamberth,
qui ne manquoit pas de l'instruire de
tout ce qui se passoit parmi les ennemis
de Sa Majesté. Le premier avis que
cette Dame donna à son amant, regar-
doit le siège de Colchester, dont la
commission fut donnée à Fairfax. Cette
Place n'étoit pas trop bien fortifiée;
mais le Roi ayant sçu le dessein des en-
nemis, fit travailler aux fortifications
avec tant de diligence qu'elle fut en
état de se défendre, lorsque l'armée des
Parlementaires s'en approcha.

Les assiégés firent une belle résis-
tance, & ils auroient contraint les
ennemis de renoncer à leur entreprise,
si Hamilton qui venoit au secours de
la Place avec six mille Ecoissois, n'eût
pas été battu par Cromwel dans le
Comté de Lencastre, proche le bourg
de Preston. Aussi-tôt que la nouvelle
de cette défaite fut arrivée à Colches-
ter, les habitans pressés par la famine,
forcerent le Gouverneur à capituler.

Cromwel pour satisfaire l'humeur vindicative d'Ireton son gendre, fit passer par les armes (a) deux Seigneurs Anglois, malgré les oppositions de Fairfax. Celui-ci vit bien dès-lors que sous le nom de Généralissime, il n'avoit plus que l'ombre de l'autorité.

En effet Cromwel le chagrinoit en toute occasion pour le dégoûter du commandement. Ce rusé politique voyant que les affaires se brouilloient de plus en plus, & jugeant que la guerre devoit durer long-tems, commença à regarder l'armée comme un corps qui s'empareroit bien-tôt de toute la puissance, & il résolut de faire tout son possible pour mettre dans ses intérêts les Officiers & les Soldats dont il avoit gagné l'estime. Le moyen qu'il crut le plus sûr pour réussir dans ce dessein, fut de mettre la division entre l'armée & le Parlement. Il n'y réussit que trop bien, & il eut encore l'adresse

(a) L'un de ces Seigneurs s'appelloit le Baron de Luka, qui avoit donné un soufflet à Ireton, parce qu'il l'avoit entendu parler mal du Roi ; l'autre étoit le Colonel Pille, qui avoit été le concurrent d'Ireton dans tous les emplois que celui-ci avoit brigüés.

& Conspirations en Angleterre. 279
de s'attirer les applaudissemens des deux
Chambres, dans le tems même qu'il
portoit un coup mortel à leur autorité
par l'établissement d'un nouveau Tri-
bunal militaire, dont les Juges, sous le
nom d'*agitateurs*, decidoient des affai-
res que le Parlement seul prétendoit
avoir droit de terminer.

Cromwel avoit ignoré jusqu'alors
les liaisons de la femme du Major Lam-
berth avec le Comte de Hollandt. Il
fut enfin instruit que cette Dame le sa-
crifioit à un rival, & qu'elle lui décou-
vroit toutes les affaires dont on lui fai-
soit confiance. Sa vanité en souffrit
beaucoup ; mais comme il étoit plus
tourmenté par l'ambition que par l'a-
mour, il se consola bien-tôt dans l'es-
pérance que la trahison qu'on venoit de
lui dévoiler, pourroit contribuer à son
aggrandissement & à sa fortune. Dès
ce moment il résolut de ne plus faire
que de fausses confidences à son infi-
delle maîtresse, dans le dessein de trom-
per le Roi & de lui tendre des pièges
à chaque instant. Il écrivit donc à la
femme de Lamberth qu'il alloit com-
mander un corps d'armée sur les fron-
tieres d'Ecosse, & que Fairfax demeu-
roit en Angleterre. Charles fut aussi

tôt instruit du prétendu projet de Cromwel, & celui-ci prit la route de Barwich pour soutenir la feinte de son voyage. Le Roi trompé par cette ruse, fit plusieurs détachemens de ses troupes, afin de renforcer les Places que Fairfax pouvoit assiéger ; de sorte que l'armée Royale se trouva par-là considérablement affoiblie : alors Cromwel fait une contre-marche, & vient fondre sur le Roi avec une rapidité incroyable. Charles ne se sauva de Naesby où étoit son camp, que par l'adresse d'un de ses Valets de chambre qui mit le feu dans l'appartement qu'occupoit le Roi. Le désordre que causa l'incendie, donna le tems à ce malheureux Prince, de s'échapper par la porte du jardin, où le Comte de Holland l'attendoit avec des chevaux qui le menerent ce jour-là même à Oxford. Les troupes du Roi furent entièrement défaites, & il se vit alors abandonné de tous ceux qui jusqu'alors lui avoient témoigné le plus d'attachement ; parce qu'il se trouvoit hors d'état de pouvoir désormais récompenser leurs services. Ce fut ainsi que Cromwel fit servir une intrigue amoureuse & la perfidie d'une maîtresse, à la ruine du parti contre lequel il employa plus

& Conspirations en Angleterre. 281
d'une fois l'artifice & la force avec un
égal succès.

Charles ayant été averti qu'on vou-
loit l'assiéger dans Oxford, & sentant
bien qu'il ne pourroit pas s'y défendre
long-tems, résolut d'en fortir & de
chercher ailleurs un asyle. Il ne trouva
point d'autre ressource que de se jeter
entre les bras des Ecoissois qu'il croyoit
les plus traitables de ses ennemis. Ce
malheureux Prince envoya donc secré-
tement un Gentilhomme nommé A-
businham en faire la proposition au Gé-
néral Lesley, qui assura l'Envoyé de
Charles, que le Roi trouveroit en
Ecosse non-seulement toute sorte de
sûreté, mais encore tous les honneurs
possibles. Sur cette assurance, Charles
sortit d'Oxford couvert d'un bonnet à
l'Angloise qui lui cachoit le visage, &
portant une valise en croupe, comme
s'il eût été Domestique d'Abusinham
qu'il suivoit. Il arriva sans péril en cet
équipage au quartier des Ecoissois.

Cependant la Ville d'Oxford fut as-
siégée & contrainte de se rendre aux
Parlementaires. Ceux-ci irrités de l'as-
front que le Roi venoit de faire à la
Nation Angloise, par la confiance avec
laquelle il s'étoit mis entre les mains

des Ecoſſois , réſolurent de ſ'en venger , & de faire paſſer ſa retraite hors du Royaume pour une abdication de la Couronne. Les deux Chambres firent donc publier que le Roi témoignoit aſſez qu'il renonçoit entièrement au Thrône par les circonſtances de ſa fuite ; puisqu'au lieu d'emporter avec lui les ſceaux des Juſtices Royales , ou au moins de les mettre en lieu de ſûreté , comme il auroit fait , s'il avoit eu deſſein de revenir , il les avoit abandonnés avec mépris au pillage dans une Ville aſſiégée , & étoit allé enſuite ſe réfugier en Ecoſſe.

A la publication de cette nouvelle , le peuple de Londres entra en fureur , & courut auffi-tôt dans les lieux publics où il y avoit quelques ſtatues de ce Prince , & les abattit , en faiſant mille imprécations contre lui & tous ſes partiſans. On ſ' imagine bien que le Parlement favorifoit ces insolences populaires. La Chambre baſſe qui avoit réſolu d'ôter abſolument la Couronne à Charles I. fit de fortes inſtances auprès des Seigneurs , afin que l'acte de dégradation , dont elle avoit dreſſé le plan , fût publié dans tout le Royaume. On ne tarda pas à voir paroître

une Proclamation de la part des deux Chambres , par laquelle elles déclaroient Charles I. déchu de tous les droits qu'il pouvoit avoir au Thrône d'Angleterre ; & ordonnoient que son nom fût effacé de tous les monumens publics , & peu de jours après elles passerent un decret pour l'entiere abolition de la Royauté. Il restoit encore une statue du Roi dans l'édifice qu'on appelle (a) la Bourse. Le Parlement nomma des Députés pour la faire abattre , & après qu'elle eut été renversée , on mit à la place une inscription latine , dont voici la traduction. *Charles le dernier des Rois , & le premier Tyran sortit de l'Angleterre l'an du salut 1646 , & le I. de la liberté de toute la Nation.*

Malgré tous les honneurs qu'on rendoit à Charles en Ecosse , ce Prince s'apperçut bien qu'il étoit prisonnier. On le força d'écrire à Montrose , & de lui ordonner de rendre aux Confédérés toutes les Places dont il s'étoit emparé. Ce brave Seigneur qui avoit vendu tout son bien , & employé tout

(a) C'est l'endroit où s'assembloient les Marchands.

son crédit pour lever une armée, gagna quatre batailles contre les rebelles d'Ecosse, s'empara de plusieurs Villes, & reçut au nom du Roi le serment de fidélité des principaux Seigneurs du Royaume. On s'imagine bien quelle dut être sa douleur, lorsqu'il eut ordre de congédier ses troupes, & de restituer les Places qu'il avoit prises. Cependant il obéit, bien persuadé que son obéissance seroit funeste au Roi & à tous ceux qui avoient pris les armes en faveur de ce Prince. Après avoir exécuté ce qu'on lui ordonnoit, il sortit d'Ecosse, aborda en Norvege, traversa le Dannemarck, passa en France, & de-là en Allemagne au service de l'Empereur Ferdinand qui l'envoya en Hongrie, où il battit les Turcs en plusieurs rencontres, & soutint la haute réputation qu'il s'étoit acquise par son courage & par sa fidélité.

Montrose ne fut pas plutôt sorti de l'Angleterre, que le Parlement d'Ecosse ordonna à Lesley de remettre la personne du Roi entre les mains des Anglois, & de revenir avec ses troupes. On ne put deviner les raisons qui avoient déterminé les Ecossois de se dessaisir d'un prisonnier de cette im-

& Conspirations en Angleterre. 285
portance ; & voici celles qu'ils publièrent presque aussi-tôt : la première, que le Roi avoit refusé de signer leur *Convenant*, quoiqu'ils l'en eussent prié avec des instances très-respectueuses, & qu'ainsi ils ne pouvoient pas espérer d'union avec lui : la seconde, que ce Prince ayant pris des mesures pour s'échapper, ils ne vouloient pas le garder par force, & qu'ils l'avoient rendu aux Anglois, après avoir exigé de ceux-ci qu'ils le traiteroient en Souverain ; la troisième enfin, que le Roi de France & la Reine Régente sa mere, les avoient priés instamment de le laisser retourner en Angleterre. Il est bien vrai que Louis XIV. avoit envoyé au Président de Bellièvre son Ambassadeur à Londres, une lettre pour le Parlement d'Ecosse en faveur de Charles ; mais le dessein du Monarque François étoit qu'on remît Charles en liberté, & non pas qu'on le livrât aux Anglois de qui il n'avoit rien que de funeste à attendre. Quelque chose que puissent dire les Ecossois pour leur justification, on leur reprochera toujours d'avoir vendu leur Roi à ses ennemis ; car il est certain qu'ils exigèrent & reçurent deux millions pour avoir livré Charles aux Anglois.

Aussi ce Prince disoit , en parlant du changement arrivé dans sa fortune ou plutôt dans sa servitude ; *qu'il aimoit encore mieux être avec ceux qui l'avoient cherement acheté , qu'avec ceux qui l'avoient lâchement vendu.*

Charles ayant été ramené en Angleterre. Le Parlement & l'armée qui commençoient à faire deux partis , se disputèrent le droit de pouvoir disposer de la personne du Roi. Cromwel de son autorité , le fit conduire & enfermer dans le Château de Holmby sans s'embarraffer du mécontentement que témoigna Fairfax d'une pareille conduite. Le Parlement ayant ordonné qu'on fit venir Charles à Londres pour traiter de plus près avec ce Prince , Cromwel représenta aux Officiers & aux soldats , que s'ils laissoient partir le Roi , il s'accommoderoit infailliblement avec les deux Chambres ; que l'armée devenant alors inutile , ils demeureroient tous sans emploi , & seroient traités par le Parlement avec le dernier mépris , lorsqu'on n'auroit plus besoin de leurs services. Ce discours produisit tout l'effet dont Cromwel s'étoit flatté. Les Officiers & les Soldats résolurent donc de ne mener le

Roi qu'à Numarket qui est à dix-huit lieues de Londres, & de retenir toujours ce Prince avec eux, afin que les deux Chambres ne pussent faire d'accommodement sans la participation de l'armée; de sorte que quand Fairfax, pour obéir aux ordres du Parlement, voulut emmener le Roi à Londres, il ne trouva personne qui lui voulût obéir. Ce Général voyant que Cromwel usurpoit toute l'autorité, se démit de son emploi, en prétextant quelques incommodités qui l'empêchoient de remplir ses fonctions.

L'armée n'eut pas plutôt appris la démission de Fairfax, qu'elle éleva Cromwel en sa place, & cet homme qui avoit feint tant de respect pour les deux Chambres, lorsqu'il avoit besoin d'elles, accepta le commandement général, sans daigner seulement les consulter, parce qu'il ne croyoit plus que leur appui fût nécessaire à sa fortune. Le Parlement indigné d'une telle audace, prit cependant le parti de dissimuler, parce qu'il ne pouvoit faire autrement, & envoya à Cromwel les Patentes de Généralissime, en le comblant des plus grands éloges. Il fut question alors de faire revenir le Roi à

Londres ; mais comme ce n'étoit pas le dessein de Cromwel , il se contenta de le mener au Château (a) de Hamtoncour , où il fut traité avec toutes sortes d'égards. Les attentions qu'on eut pour ce Prince dans sa nouvelle prison , donnerent lieu au Parlement de soupçonner que Cromwel vouloit faire son accommodement particulier avec le Roi. On citoit même les articles du Traité qui devoit se conclure entre eux. Ces bruits vrais ou faux , pensèrent renverser la fortune de Cromwel. Car le Parlement & l'armée qui n'avoient point eu de part à cette négociation , ne pouvoient la regarder que comme une perfidie digne du plus sévère châtement.

Cromwel sentant le danger où il se trouvoit , paroît hardiment devant les deux Chambres , & vient à bout de se justifier. Pendant qu'il éblouissoit les deux Chambres par ses discours artificieux , il donnoit secrètement des ordres pour laisser échapper le Roi de sa prison , afin d'avoir le moyen de continuer la guerre , & de maintenir son

(a) Maison Royale située sur la Tamise , à cinq lieues de Londres.

autorité qui avoit été anéantie par la paix.

Charles voyant qu'on le gardoit avec assez de négligence , profita de l'occasion , & se sauva dans l'Isle de Wigth. Les émissaires de Cromwel conseillèrent au Roi d'écrire à ses plus zélés partisans , & de les engager à lever des troupes pour son service. Tout cela fut exécuté. Peu de tems après, le Duc de Buckingham, le Comte de Hollandt & celui de Péterborough parurent avec un corps de huit mille hommes, tous résolus à se sacrifier pour leur Souverain. Cromwel par un trait de politique bien digne de lui , voulut faire sentir qu'il étoit l'unique ressource de son parti dans les affaires désespérées. Pour cet effet , il envoya contre Charles un corps de troupes égal en nombre à celui des Royalistes , & mit à leur tête deux hommes qui avoient la réputation d'être vaillans , mais qui étoient incapables de commander. Ce qu'il avoit prévu , arriva ; l'armée des Parlementaires fut taillée en pièces , & la victoire que venoit de remporter le Roi , sembloit annoncer pour la suite de plus grands succès ; car plusieurs

Anglois qui lui étoient secrètement attachés, & qui n'attendoient qu'un événement favorable, vinrent se ranger sous ses drapeaux dès qu'ils le virent triomphant,

C'étoit là justement le point où Cromwel attendoit que ses affaires fussent parvenues pour soutenir le superbe titre de *protecteur de la liberté & de la Religion*: en effet le Parlement qui n'avoit plus d'espérance que dans la capacité & dans la valeur de ce Général, lui écrivit en termes fort respectueux, pour le prier de marcher en personne contre les Royalistes. Aussi-tôt Cromwel monte à cheval, part pour aller attaquer ses ennemis, les joint auprès de la petite Ville de St. Neds, leur livre bataille, fait des prodiges de valeur, & remporte une victoire complete. L'armée du Roi perdit plus de trois mille hommes, & il n'en resta que cinq cens sur la place du côté des Parlementaires. Le Comte de Hollandt fut fait prisonnier, les autres Généraux avoient pris la fuite. On trouva dans la cassette du Duc de Buckingham, plusieurs Mémoires & billets écrits de la main du Roi, que le Parlement donna à exami-

ner aussi - bien qu'une lettre que le Comte de Hollandt avoit dans sa poche lorsqu'il fut pris. Les Commissaires qu'on chargea de l'examen de ces papiers, en dressèrent un procès-verbal, qui portoit entr'autres choses; que Charles Stuart ordonnoit à Buckingham de s'adresser à l'Archiduc Leopold en Flandres & au Duc de Longueville en Normandie, & de leur demander des troupes qu'il joindroit à celles qu'il avoit déjà; que ledit Charles Stuart avertissoit Buckingham que quand il auroit ces troupes, il se donnât bien garde de les mettre ensemble, de peur que l'antipathie naturelle des Espagnols & des François, ne causât entre les uns & les autres quelques brouilleries qui les empêchât de faire leur devoir. Que dans la lettre au Comte de Hollandt, à qui Charles parloit avec une entière confiance, il lui disoit qu'il ne connoissoit dans toute l'armée que le Major Huntington qui fût honnête homme, & qu'il ne voyoit plus aucune apparence de paix, parce que les deux Députés des deux Chambres ne valaient pas mieux que ceux qui commandoient leurs troupes.

Il y avoit encore dans cette lettre quelques noms concertés & quelques chiffres que les Commissaires expliquè-

rent selon leur passion. Leur conclusion étoit qu'ils jugeoient Charles Stuart indigne de porter la Couronne, ayant voulu faire entrer des troupes étrangères dans le Royaume pour opprimer les Anglois, & qu'il ne falloit plus attendre de réconciliation sincère avec lui, puisqu'il avoit des sentimens si injurieux pour toutes les personnes qui composoient l'auguste Parlement & la fidelle armée.

Ce fut là une des principales pièces du procès criminel que les rebelles méditoient dès-lors contre le Roi, car ils n'avoient eu dessein d'abord que de lui ôter la Couronne; mais quand ils eurent découvert qu'il avoit du mépris pour leurs personnes, ils mirent tout en usage pour le faire périr. Cromwel envoya deux Compagnies de soldats pour prendre Charles dans l'Isle de Wight. On amena ce Prince au Château de Hurst où il demeura huit jours, & fut conduit de-là dans celui de Carrisbrock; mais on l'en fit encore sortir, lorsqu'on s'apperçut qu'il cherchoit à se (a) sauver. On le transféra à Wind-

(a) On lui avoit fourni de l'eau forte dont il se servit si bien, qu'un des barreaux de ses fenêtres étoit déjà tout rongé.

Et Conspirations en Angleterre. 293
for où toute l'armée se rendit en même-
tems.

Le Parlement qui commençoit à entrevoir les ambitieux projets de Cromwel, & qui craignoit encore plus sa domination que celle de Charles ; voyant ce Prince si près de Londres, pensa encore une fois à traiter avec lui, afin d'établir une paix solide en Angleterre ; car il ne faut pas s'imaginer que le peuple Anglois eût jamais songé à tremper ses mains dans le sang du Roi. Toutes les démarches des deux Chambres ne tendoient qu'à diminuer la puissance Royale. Voici les nouvelles propositions qui furent faites à Charles I. Je ne parle que de celles qui (a) regardoient le Gouvernement de l'Etat. I. Que le Roi révoqueroit toutes les Déclarations qu'il avoit faites contre le Parlement. II. Que toutes les Milices de mer & de terre, demeureroient pendant vingt ans en la puissance des deux Chambres ; après quoi le Roi ni ses successeurs n'en pourroient disposer sans le consentement des Pairs & des Communes. III. Que le Parlement auroit la

(a) Il y en avoit plusieurs qui avoient rapport à la Religion.

nomination de tous les Officiers de la Couronne durant le même nombre d'années. IV. Que tout ce qui avoit été expédié sous le sceau du Roi, seroit nul, & que l'on ne se serviroit jamais que de celui dont les deux Chambres se servoit alors. Tous ces articles furent reçus sans aucune difficulté; mais ce qui prouve la bonté du Roi, & combien il étoit digne d'être fidèlement servi, c'est qu'il ne voulut jamais livrer trente-huit de ses plus zélés serviteurs, dont les Parlementaires demandoient la mort. Il consentit seulement qu'il y en auroit sept condamnés au banissement. Voilà ce que Charles crut devoir accorder pour obtenir la paix; moyennant quoi les deux Chambres promettoient que le Roi seroit reçu à Westminster & à Wite-hal avec les honneurs accoutumés; que tout son Domaine lui seroit rendu, & qu'on publieroit une amnistie générale par tout le Royaume.

Ce traité ne put être si secret, que Cromwel n'en eût connoissance. Lorsqu'il en sçut les articles, il entra dans une telle fureur, qu'il voulut envoyer sur le champ son armée à Londres pour dissiper les deux Chambres, & se rendre par ce coup de vigueur le seul ar-

• & Conspirations en Angleterre. 295
bitre de la paix & de la guerre ; mais Ireton son gendre l'en détourna, en lui représentant que pour venir à bout de ses desseins, il avoit encore beaucoup de choses à faire, qu'il ne pourroit exécuter sans l'assistance du Parlement. Outre cela il lui fit sentir qu'en se portant à une pareille violence, il seroit regardé comme un Tyran, & s'attireroit infailliblement la haine de toute l'Angleterre. Cette remontrance fit impression sur l'esprit de Cromwel. Il se déterminâ donc à laisser encore subsister pour quelque tems les deux Chambres, bien résolu toutefois de faire tomber le poids de sa vengeance sur les Députés des Communes, & d'humilier tout le Parlement par quelque action d'éclat. Pour cet effet, il assembla le Conseil de guerre, & lut tous les articles stipulés entre le Roi & les deux Chambres. » Ce même Tribunal, ajoûta-t-il, qui a dégradé le Roi l'année dernière, veut aujourd'hui le reconnoître pour Souverain. Et quelle raison peut il apporter d'un si prompt changement ? De quel droit le Parlement veut-il usurper sur toutes les Milices, une autorité absolue qui n'appartient qu'à l'armée ? Quand on voit

N iv

» d'ailleurs les deux Chambres donner
 » aux superstitieux l'espérance du ré-
 » tablissement de l'Episcopat ; ne doit-
 » on pas conclure qu'elles sont coupables
 » d'inconstance dans leurs Conseils,
 » d'ingratitude envers l'armée , & d'apostasie
 » à l'égard des Réglemens
 » qu'elles avoient faits pour la Religion.

Ce discours fit beaucoup d'impression sur les esprits. Tous les Officiers prièrent Cromwel de vouloir défendre l'honneur & les droits de l'armée , la gloire & l'avantage du Royaume , déclarant qu'ils étoient tous prêts à exposer leur propre vie pour soutenir leur Général dans cette glorieuse entreprise. En même-tems ils écrivirent au Parlement pour lui représenter que le Roi, dont les deux Chambres venoient de prendre la défense , étoit la seule cause de tous les malheurs qui désoloient le Royaume ; qu'on ne devoit point se fier à ce Prince pour ce qui regardoit le Gouvernement , & que le seul moyen de mettre la Religion & l'Etat en sûreté , étoit de ne plus rétablir le Roi , & de lui faire promptement son procès. Cromwel joignit à cette lettre une espèce de Requête en

forme de remontrance , par laquelle il demandoit , I. qu'on établît une Chambre de Justice pour procéder contre le Roi & contre tous ceux qui excitoient des troubles dans l'Etat. II. Que le Prince de Galles (a) & le Duc d'Yorck se présentassent dans six mois à Westminster , faute de quoi ils fussent déclarés traîtres & incapables de posséder aucune dignité dans le Royaume. III. Que tout le revenu de la Couronne fût appliqué aux nécessités publiques. IV. Qu'il y eût désormais une Chambre perpétuelle de Députés , élus par le peuple pour gouverner l'Etat , conjointement avec le Roi. V. Que le Souverain fût élu par cette Chambre à la pluralité des voix VI. Qu'aucun ne fût élevé sur le Thrône , qu'il n'eût auparavant reconnu la souveraine autorité du peuple au-dessus de lui ; de sorte que suivant ce projet , Cromwel prétendoit tout ensemble rendre la Couronne d'Angleterre élective , & renverser toutes les loix sur lesquelles étoit fondée l'institution du Parlement Aussi les deux Chambres reçurent cette re-

(a) Ces deux Princes s'étoient sauvés en France , ainsi que la Reine leur mere.

montrance avec un extrême mépris , & ordonnerent qu'elle seroit jettée au feu. Il falloit être aussi audacieux que l'étoit Cromwel , pour insulter ainsi tout à la fois les deux Puissances Souveraines de l'Erat. Il ne tarda pas à se venger du mépris qu'on venoit de lui témoigner en cette occasion. Car dès qu'il eut appris de quelle maniere on avoit reçu la remontrance , il commanda à toute l'armée de prendre la route de Londres , & arriva bientôt aux portes de cette Capitale , emmenant avec lui son illustre prisonnier , je veux dire le Roi Charles.

La Ville de Londres se trouva comme assiégée par les troupes que Cromwel logea dans les Fauxbourgs & dans les Villages circonvoisins. Le Parlement s'étant assemblé le lendemain comme à l'ordinaire , le Colonel Harisson se rendit à la tête de douze cens hommes au Palais de Westminster , d'où ayant chassé les Bourgeois qui y faisoient la garde , il les remplaça par ses soldats , & les rangea en double haye jusqu'à la salle où étoient les Députés des deux Chambres. Alors deux Officiers après avoir repoussé rudement les Huissiers qui gardoient l'entrée de

la Salle , se présenterent à la barre , où sans faire les révérences ordinaires , ils lûrent la commission que leur avoit donné l'armée pour arrêter prisonniers quarante & un Députés des Communes qu'ils appellèrent par leurs noms.

Les Membres du Parlement eurent beau s'écrier qu'on outrageoit toute la Nation Angloise , ils furent contraints , de peur qu'on ne leur fit violence , de livrer ceux qu'on demandoit , en leur promettant qu'on ne tarderoit pas à les tirer d'affaire. On ne put cependant obtenir leur liberté , qu'à condition qu'ils retourneroient dans leurs Provinces , & qu'ils ne paroîtroient de dix ans à Londres. Ce traitement injurieux fut cause que les autres Députés abandonnerent les deux Chambres : de six cens personnes qui composoient le Parlement , il n'en resta que cent soixante qui se dispoisoient aussi à partir ; mais Cromwel qui en avoit besoin pour l'exécution de ses projets , les obligea de rester & de continuer leurs séances sous le nom de *Communes*. Parmi ce petit nombre de Députés qui représentoit le Parlement , il y en avoit une bonne partie qui étoit entièrement dévouée à Cromwel. Ce fut ce qui le dé-

termina enfin à exécuter l'entreprise qu'il avoit formée contre la personne du Roi. Il ordonna donc aux Députés qu'il avoit retenus, d'établir une Cour de Justice pour terminer, disoit-il, toutes les divisions qui déchiroient l'Angleterre. L'armée & le prétendu Parlement convinrent ensemble de nommer des Commissaires qui devoient composer ce Tribunal. Fairfax qui s'étoit montré un des plus mortels ennemis du Roi, eut assez d'honneur pour refuser d'être un des Juges, ou plutôt un des Bourreaux de son Souverain.

Cromwel eut grand soin de ne faire entrer que ses créatures dans la Chambre odieuse qu'il venoit d'établir. Il fit nommer pour Président un certain Bradshaw, Régent dans les écoles de droit, & lui donna pour assesseurs Jones & Dorislawes qui n'étoient que de simples Praticiens. Si-tôt que le nombre des quatre-vingt Commissaires qui devoient composer le nouveau Tribunal, fut rempli, Cromwel qui sçavoit faire servir la Religion à ses desseins, ordonna un jour de jeûne, & des prières publiques; après quoi on publia dans toutes les Places de Londres, que la *Souveraine Cour de Justice* alloit être ou-

Et Conspirations en Angleterre. 301
verte dans la grande Salle de Westminster,
où tous ceux qui auroient quelque plainte
à faire contre Charles Stuart, ci-devant
Roi d'Angl. terre, pourroient se faire en-
tendre avec une entière liberté. Les Mi-
nistres de différentes Eglises de Lon-
dres monterent alors en chaire, & fi-
rent entendre à leurs Auditeurs, que le
tems étoit venu auquel l'œuvre du Sei-
gneur alloit s'accomplir. Ils ajoutoient
que Dieu avoit établi Cromwel pour être
en même-tems l'Ange tuteur des An-
glois, & l'Ange exterminateur de leurs
ennemis. Si le Ciel, continuoient-ils, lui
a fait remporter tant de victoires, & à
délivré sa personne de tant de périls; c'est
que la Divinité vouloit s'en servir comme
d'un puissant instrument pour assurer la li-
berté & la Religion de l'Angleterre.

Le Roi parut enfin devant l'odieux
Tribunal qui s'étoit arrogé le droit de
le juger. Bradshaw s'adressant au Prin-
ce, lui parla en ces termes. Charles
Stuart, les Communes du Royaume sen-
siblement touché du malheureux état où
elles vous voyent réduit, accusé comme
vous l'êtes, d'avoir plongé l'Angleterre
dans un abyme de malheur, ont établi cette
souveraine Cour de Justice pour vous faire
entendre les crimes dont on vous charge.

Et pour en décider ensuite comme elle le jugera à propos.

A peine le Président eut-il cessé de parler, qu'un des Spectateurs eut le courage de dire ; » quelle maniere de » juger est celle-ci, & qu'en peut-on » attendre, si ce n'est que notre Nation devienne l'opprobre de toutes » les autres. On se contente d'appeller » le Roi du simple nom de *Charles Stuart* ; & qui est ce qui a donc ôté » à ce Prince un Royaume que la nature lui a donné & que le serment » des peuples lui a confirmé ? Quelle » étrange façon d'agir ! Avant que d'avoir fait le procès au Roi, avant que » de le reconnoître pour criminel, & » sans sçavoir quelle sera l'issue des » accusations intentées contre sa personne ; on commence par lui ôter » son Royaume, & même le titre de » Roi ; est ce là se comporter selon les » règles de la Justice ? On n'osa pas arrêter celui qui avoit parlé avec tant de hardiesse, mais il eut bien de la peine à se sauver des mains du peuple.

Le Procureur Général de la Commission s'étant tourné vers le Président, lui dit, *j'accuse Charles Stuart ici présent, de la part de tout le peuple d'Angleterre.*

& Conspirations en Angleterre. 303
de trahison & de plusieurs autres crimes ,
dont je demande qu'on lise les dépositions.
La populace s'écria aussi-tôt *Justice, Jus-*
tice. Le Roi voulut ensuite parler, mais
le Président lui ordonna de se taire, &
d'écouter les accusations dont il étoit
chargé.

Ces accusations portoient, I. que le
Roi avoit voulu rendre sa puissance ar-
bitraire contre le serment qu'il avoit
fait à son sacre, de gouverner selon les
Loix du Royaume. II. Qu'il avoit eu
dessein de rétablir le Papisme, & de
détruire la Religion de l'Eglise Angli-
cane. III. Qu'il avoit donné des Com-
missions pour faire massacrer les Pro-
testans en Irlande. IV. Qu'il étoit cou-
pable de tout le sang qui avoit été ré-
pandu en Angleterre depuis dix ans.
Tels étoient les crimes dont on accu-
soit Charles I. & le Procureur Géné-
ral concluoit que ce Prince étoit un Ty-
ran, un meurtrier, un ennemi déclaré
de la Patrie, & demandoit qu'il fût ju-
gé selon les Loix.

Le Roi ayant obtenu la permission
de parler, se contenta d'alléguer l'in-
compétence du Tribunal devant lequel
on le forçoit de comparoître. Bradshaw
ayant eu l'imprudence de dire à ce

Prince ; la *Chambre à laquelle je préside*,
est établie par le peuple d'Angleterre qui
vous a élu Roi. A ces mots , le Roi s'é-
 tant mis un peu à sourire , traita Brads-
 haw d'ignorant , & lui répondit de la
 forte. » Un Président devoit au moins
 » sçavoir qu'une Couronne héréditaire
 » depuis mille ans , ne peut point être
 » appelée élective. Au reste , c'est
 » contre toute sorte de droit , que je
 » me vois aujourd'hui cité devant vous.
 » Quelle puissance avez-vous sur moi !
 » à moins que ce ne soit celle que les
 » voleurs ont sur ceux qui tombent en-
 » tre leurs mains. Cette comparaison
 fit monter le rouge sur le visage des
 Juges , & il s'excita parmi eux un
 grand murmure. Le Président se leva ,
 & ayant pris les avis , il renvoya le Roi ,
 en lui disant , *songez à rendre votre der-*
niere réponse à la prochaine séance, & vous
autres, répliqua le Roi , *souvenez-vous*
que vous êtes mes Sujets, & que je suis vo-
tre Souverain.

Charles parut encore trois fois de-
 vant la Cour de Justice , dont il ne vou-
 loit point reconnoître l'autorité. A la
 fin il eut la foiblesse de vouloir prou-
 ver son innocence , comme auroit pu
 faire un simple particulier devant des

Juges légitimes. Mais tout ce qu'il put dire pour sa justification, fut inutile. Sa mort étoit résolue, & on lui en prononça l'Arrêt, par lequel on déclaroit *que Charles Stuard ayant été accusé de Tyrannie, de trahison, de meurtres & de malversation dans le Gouvernement de l'Etat, étoit condamné à souffrir la mort par la séparation qui seroit faite de sa tête d'avec son corps.* Tandis qu'on lisoit cet Arrêt, Cromwel s'essuya continuellement les yeux avec son mouchoir, comme s'il eût été pénétré de la plus vive douleur. Quelques Dames, & entr'autres la femme de Fairfax, firent les plus sanglans reproches aux Commissaires, à l'occasion du Jugement qu'ils venoient de porter; mais la populace qui étoit animée par les émissaires de Cromwel, crioit avec fureur contre le Roi, *qu'il meure le Tyran, qu'il meure le Papiste.* Charles montra beaucoup de fermeté & de courage jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fut décapité le 30 Janvier 1649, l'Angleterre est le seul Royaume de l'Europe qui puisse se vanter d'avoir donné l'exemple d'un Roi, condamné à mort par ses propres Sujets, & exécuté par la main d'un Bourreau.

Après la mort de Charles I. la Monarchie fut changée en République. Cromwel à la tête du nouveau Gouvernement, surpassa en autorité les plus puissans Rois d'Angleterre. Il prit surtout plaisir à humilier la Noblesse, qu'il soupçonnoit toujours de quelque attachement pour le parti du Roi, & il alloit chercher dans la lie du peuple, ceux qu'il vouloit élever aux premières charges de l'Etat. Comme le peuple étoit extrêmement prévenu en faveur de Cromwel, on lui passoit les injustices les plus criantes, chacun étant persuadé qu'un homme de ce caractère, ne pouvoit agir que selon les règles d'une sage politique.

Les principaux partisans du feu Roi, furent autant de victimes que le Barbare Cromwel immola à sa fureur. Le Duc de Hamilton, le Comte de Hollandt & le Baron Capel qui étoient prisonniers à la Tour, furent condamnés comme coupables de haute trahison, à être décapités, & ces trois Seigneurs laissèrent leur tête sur un échaffaut. Le Marquis de Montrose qui s'étoit, comme nous avons dit, retiré en Allemagne, ayant appris la mort tragique de son Roi, vient trouver en Hollande le

filz & le successeur légitime du malheureux Charles I. lui offre ses services, rassemble un corps de quatorze à quinze mille hommes, fait une descente en Ecosse, attaque les ennemis, est vaincu, pris, jugé & condamné. L'Arrêt portoit *qu'il seroit pendu & étranglé, après quoi on lui couperoit la tête pour la mettre sur le donjon du Palais d'Edimbourg, & qu'on couperoit son corps en quatre parties, qui seroient attachés aux portes des quatre principales Villes d'Ecosse.* On vit un Pair du Royaume, un des plus illustres Capitaines de son siècle, un sujet fidèle qui s'étoit sacrifié pour son Roi, conduit au gibet en caleçon, dans une charette, & la corde au cou. Ce spectacle arracha bien des larmes. Cromwel voyant que tout le monde paroissoit sensible à la mort de cet illustre Ecossois, feignit d'être touché comme les autres, & fit rendre de grands honneurs au cadavre de ce même homme qu'il venoit de faire périr par un supplice infâme.

Rien ne prouve mieux le haut degré de puissance où Cromwel étoit parvenu ; que la manière insolente avec laquelle il traita le Parlement. Il scut que quelques-uns des Membres de cette

Assemblée avoient mis en délibération, si on lui ôteroit la qualité de Généralissime, pour le réduire à celle de simple Général. Aussi-tôt qu'on lui eut donné avis de cette délibération, il partit secrètement (a) d'Ecosse, arriva à Londres, se rendit au Parlement, obligea les Députés de se retirer, & après qu'ils furent tous sortis, il ferma la salle, mit la clef dans sa poche, & fit poser cet écriteau sur la porte, *Maison à louer*. Ce fut ainsi que Cromwel vint à bout de dissiper avec une poignée de soldats & à la vue d'un million d'habitans, ce fameux Parlement d'Angleterre, cette auguste Compagnie qui représente le Corps entier de la Nation; & qui partage avec ses Rois l'autorité suprême.

Cromwel pour se maintenir dans son usurpation eut des guerres (b) à soutenir, mais il les termina avantageusement, & ses succès acheverent de cimenter sa puissance. Un nouveau Par-

(a) Où il venoit d'avoir de grands avantages sur les Ecois auxquels il fit la guerre, parce qu'ils s'étoient déclarés en faveur de Charles II.

(a) Contre la Hollande & l'Ecosse.

lement qu'il avoit assemblé, lui conféra le titre de *Protecteur de la République d'Angleterre*, & la cérémonie de son installation fut des plus brillantes & des plus pompeuses. Il fit son entrée dans Londres comme un Souverain nouvellement placé sur le Thrône. On prétend que pendant la marche, une fille de condition (a) âgée de vingt-cinq ans, entreprit de faire périr le Protecteur, pour venger la mort de son Amant, que Cromwel avoit tué de sa propre main à la bataille de Saint Neds. Cette Demoiselle ayant formé un pareil dessein, songea pendant trois ans aux moyens de l'exécuter. Elle s'exerçoit plusieurs fois le jour à tirer un pistolet chargé à balles contre un portrait de Cromwel, afin de s'apprendre à frapper juste, & pour s'accoutumer à ne point s'effrayer à la vue de l'original. Il ne s'agissoit plus que de trouver une occasion favorable ; elle se présenta dans la cérémonie dont je viens de parler. La jeune Angloise, sans avoir com-

(a) Cette Demoiselle s'appelloit Greinwil ; elle étoit la Maitresse d'un frere du Duc d Buckingham.

muniqué son projet à personne, se mit avec plusieurs Dames à un balcon d'où on pouvoit voir fort commodément & de bien près toute la marche. Lorsque Cromwel vint à passer, cette courageuse fille prend son pistolet, le bande, & tire sur le Protecteur. Un mouvement de frayeur que fit alors une Dame qui étoit proche de la Demoiselle, détourna le coup (a) & sauva la vie à Cromwel. Au bruit du pistolet, le Protecteur s'arrête, regarde & voit plusieurs femmes à genoux, qui toutes crioient miséricorde, excepté une seule qui dit d'une voix haute & assurée ;
» c'est moi Tyran qui ai fait le coup ;
» & je serois inconsolable de n'avoir pû
» faire périr un monstre tel que toi, si
» je n'espérois qu'avant la fin du jour,
» quelqu'autre fera assez heureux pour
» exécuter le dessein que je viens de
» manquer. Cromwel écouta ces paroles avec un air de mépris, & se contenta d'envoyer dans cette maison un de ses Officiers, à qui les parens de la jeune Demoiselle protestèrent qu'elle avoit

(a) Ce coup blessa le cheval d'un des fils du Protecteur qui étoit à côté de son pere.

l'esprit troublé depuis quelque tems. L'Officier touché des marques visibles de leur douleur, laissa cette fille entre leurs mains, à condition qu'ils l'enfermeroient, & l'on n'a pû sçavoir depuis ce qu'elle étoit devenue.

Cromwel continua sa marche aussi froidement que s'il ne lui fût rien arrivé. Quelque tems après son installation, il obligea le Parlement de se séparer, sous prétexte que la République n'avoit point alors d'affaires. Il demeura ainsi seul maître du Gouvernement, & il ne resta plus aucune autorité capable de balancer la sienne. Sa mere étant venu à mourir, il fit enterrer son corps à Westminster, qui est le (a) lieu de la sépulture des Rois d'Angleterre. L'ambition de Cromwel étoit satisfaite, & il n'en étoit pas plus heureux. Il sentoît que sa vie étoit continuellement en danger; c'est ce qui lui fit prendre des précautions qui devoient empoisonner tous ses plaisirs. Il commença dès lors à vivre dans cette servitude fa-

(a) Il avoit déjà fait enterrer au même endroit Ireton son gendre, & Bradshaw, ce Président de la Cour de Justice, qui avoit condamné Charles I, à mort.

312 *Diverses Conjurations*

tiguanse où sont réduits les Tyrans. Obligé de porter des armes de défense sous ses vêtemens, il ne laissoit approcher de lui que ceux qui avoient un intérêt visible à sa conservation, comme ses enfans, son beau-frere, ses gendres & quelques autres personnes dont la fortune étoit attachée à la sienne : les Ambassadeurs même des Puissances étrangères, ne pouvoient se présenter à son audience sans être désarmés. Dans la crainte d'être assassiné pendant la nuit, il fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du Palais de Wite-hal qui regarde la Tamise. Chaque chambre avoit une trape par laquelle on pouvoit descendre à une petite porte qui donnoit sur la riviere. C'étoit-là que Cromwel se retiroit tous les soirs. Il ne menoit personne avec lui pour le déshabiller, & ne couchoit jamais deux fois de suite dans la même chambre.

Enfin cet homme qui faisoit trembler toute l'Angleterre, cessa d'être redoutable, & délivra sa patrie d'un monstre odieux. Il fut attaqué si violemment de la gravelle, qu'il ne pouvoit plus monter à cheval sans ressentir des douleurs insupportables. Autant qu'il

qu'il lui fut possible, il cacha sa maladie ; mais le mal augmentant toujours, son Médecin lui déclara qu'il n'en pouvoit pas réchaper, & lui conseilla de penser à sa conscience. Cromwel le remercia de l'avis salutaire qu'il lui donnoit, & pria tous ceux qui étoient dans sa chambre de se retirer, & de le laisser quelque tems s'entretenir avec son Dieu. Sa prétendue méditation étant achevée, il fit rentrer tout le monde, & dit d'un air tranquille & content : » Ne » craignez rien pour moi, car Dieu » vient de me révéler fort clairement » que je ne mourrai point de cette maladie, & qu'il m'accorde encore plusieurs années pour accomplir les grandes choses auxquelles il me réserve, » tout indigne que j'en suis.

Lorsque le Médecin se trouva seul avec le malade, il lui témoigna qu'il étoit étrangement surpris de son procédé, puisque n'ayant pas encore vingt-quatre heures à vivre, il osoit dire avec tant d'assurance qu'il seroit bien-tôt rétabli. *Vous êtes un bon homme, répartit sur le champ Cromwel : ne voyez-vous pas que je ne risque rien par ma prédiction ; car si je meurs, au moins le bruit de ma guérison qui va se répandre, retien-*

314 *Diverses Conjurations*

dra les ennemis que je puis avoir, & donnera le tems à ma famille de se mettre en sûreté; & si je réchappe, car vous n'êtes point infallible, me voilà reconnu de tous les Anglois pour un homme envoyé de Dieu, & je serai d'eux tout ce que je voudrai.

Cependant comme il vouloit faire paroître jusqu'à la fin son zèle pour le bien public, il employa les derniers momens de sa vie à régler les affaires de la République. Il fit venir en sa chambre le Conseil d'Etat avec les principaux Officiers de l'armée, & les exhorta à choisir après sa mort, un Protecteur qui fût capable de maintenir l'union des trois Royaumes, la pureté de la Religion, & la splendeur de la République. Fléetwood le pria au nom de tous les Officiers qui étoient présens, de nommer lui-même son successeur; mais Cromwel qui ne vouloit point causer de jalousie entre tous ceux qui pouvoient prétendre au *Protectorat*, se contenta de dire que l'Angleterre ne manquoit pas de grands hommes. Il ajoûta cependant qu'il laissoit des fils, des gendres, & des beaux-freres capables de gouverner la République; mais que dans une affaire de cette importance

ce, ils ne devoient avoir aucune considération pour lui, & qu'il leur conseilloit de se mettre en prières, pour obtenir du ciel la grace de faire un bon choix. En finissant ces paroles, il leur présenta la main, leur dit le dernier adieu, & expira tranquillement quelques heures après.

Ainsi mourut Olivier Cromwel, qui fut tout à la fois, sçavant Théologien, brave Soldat, habile Général, profond Politique, grand homme d'Etat, mauvais Citoyen, cruel Régicide & odieux usurpateur; lorsqu'il termina sa carrière, il étoit âgé de cinquante-huit ans, & il en avoit passé cinq au Gouvernement de l'Angleterre avec le titre de Protecteur. On lui rendit après sa mort les mêmes honneurs qu'aux Rois d'Angleterre, & on confia à son fils Richard le Gouvernement de la République; mais le peu de capacité du nouveau Protecteur, donna lieu au rétablissement de la Monarchie.

Le Général (a) Monck voyant les

(a) Georges Monck étoit un simple Gentilhomme du Comté de Midlesex; il commandoit l'armée que Cromwel laissa en Ecosse.

divisions qui désoloient l'Angleterre ; résolut de terminer enfin tous ces troubles, & de rétablir les choses dans leur état naturel, Il prit bien garde de faire connoître ses desseins, & se comporta avec beaucoup de prudence. Pour faciliter l'exécution de son entreprise, il cassa, sous différens prétextes, les Officiers qui lui parurent les plus suspects, & leur en substitua d'autres sur lesquels il pouvoit compter. On assembla ensuite un nouveau Parlement composé, selon l'ancien usage, de deux Chambres, l'une des Seigneurs, &

se, & passa en Angleterre avec ses troupes, après la mort du Protecteur. Charles II. le fit Baron de Monck, ensuite Comte de Torrington, & quelque tems après Duc d'Albemale. Il embrassa la profession des armes dès sa première jeunesse, & fit plusieurs campagnes au service des Hollandois contre les Espagnols. Etant de retour en sa patrie, il ne songeoit plus qu'à jouir dans sa maison d'une petite rente de deux cens cinquante guinées. Mais quand la guerre civile fut allumée, il suivit d'abord le parti de Charles I. & passa ensuite dans l'armée des rebelles. Ce fut un bonheur pour la Maison de Stuart que Monck eût manqué à la fidélité qu'il devoit à son Roi. Il n'aproit pas eu sous ses ordres une armée qui le mit en état de rétablir Charles II.

l'autre des Communes. Dans la première, tous les Membres étoient dévoués à Charles II. & dans la seconde il se trouva aussi un grand nombre de Députés Royalistes. Deux jours après l'ouverture de ce Parlement, on vint présenter à Monck de la part du Roi, une Commission de Général des troupes de la Grande Bretagne. Charles envoya aussi une Déclaration qui fut lue en plein Parlement, & dans laquelle ce Prince témoignoit le désir qu'il avoit de remédier aux maux qui affligeoient l'Angleterre depuis si long-tems. Il promettoit un pardon général à tous les coupables, qui dans quarante jours déclareroient par quelque acte public qu'ils vouloient accepter cette faveur. On ne refusoit le pardon qu'à ceux que le Parlement en jugeroit indignes. Charles accordoit aussi la liberté de conscience à tous ses Sujets, & s'engageoit à satisfaire ses troupes sur les ar-rérages qui leur étoient dûs.

Après la lecture de cette Déclaration, la Chambre haute *vota* que selon l'ancienne constitution du Royaume, l'Angleterre seroit gouvernée comme auparavant par un Roi & par un Parlement composé de deux Chambres. Les

Communes se conformerent aux intentions des Seigneurs, & par cet accord Charles II. se vit rétabli sur le Thrône sans aucune condition. Le Parlement fit ôter alors des Registres tous les actes qui étoient contraires à la Royauté, & les Communes résolurent de faire au Roi un présent considérable aussi bien qu'aux deux Princes ses freres. Après que Charles eut été proclamé dans Londres, on lui envoya des Députés pour l'assurer de l'obéissance de la Nation. Il reçut ces Députés à la Haye, & partit de la Hollande pour se rendre à Londres, où il entra au milieu des acclamations de tous ses Sujets.

Dès que Charles II. fut placé sur le Thrône, il songea à venger la mort de son pere. Il publia une proclamation par laquelle il ordonnoit à tous les Juges qui avoient condamné le feu Roi, de se rendre prisonniers dans l'espace de quinze jours, sans quoi ils seroient exclus de l'acte du pardon. Il y eut dix-neuf de ces Juges qui se mirent en prison : d'autres sortirent du Royaume, & on en prit quelques-uns lorsqu'ils chercherent à prendre la fuite. De quatre-vingt personnes qui avoient eu part à la condamnation du dernier Roi, il

n'y en eut que dix d'exécutés. Ils furent pendus & éventrés tous vifs , comme coupables du crime de haute trahison au premier chef. Ceux qu'on ne condamna pas à mort, furent punis par le bannissement ou par la prison , ou par la perte de leurs biens. On exhuma les corps d'Olivier Cromwel , d'Ireton & de quelques autres Régicides. On traîna sur la claye leurs cadavres pourris jusqu'au gibet de Tyburn, où ils restèrent pendus l'espace d'une journée , & on les enterra ensuite sous la potence. Quant à la famille de Cromwel , sa veuve sortit de la Grande - Bretagne , & se retira secrètement à Hambourg avec ce qu'elle put emporter de plus précieux. Richard & Henri ses deux fils , dont le premier étoit parvenu , comme nous l'avons dit , au *Protectorat* , s'envelirent eux-mêmes dans une obscurité volontaire ; une partie de leurs parens disparut , & les autres voyant que le nom de Cromwel, les faisoit regarder comme le reste odieux de la tyrannie , reprirent leur ancien nom de Williams , de sorte qu'il ne resta en Angleterre aucun vestige de la race de cet homme extraordinaire qui avoit joué un si grand rôle pendant sa vie.

Charles II. au commencement de son regne fut adoré de ses Sujets ; mais dans la suite on forma plusieurs complots contre ce Prince. Je vais parler d'abord de la *Conjuration Papiste* qui passa pour réelle dans l'esprit de plusieurs personnes, & que d'autres ont traitée de chimère. Il s'agissoit 1°. de tuer le Roi , 2°. de renverser le Gouvernement , 3°. de détruire la Religion Protestante. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'on accusoit le Roi & le Duc d'Yorck son frere , d'être auteurs d'un pareil projet. Sans le premier article , la chose ne seroit pas contre la vraisemblance ; mais peut-on supposer qu'un Prince soit le chef d'une conspiration qui doit le priver de la vie ? On répond à cela , que le Roi n'avoit connoissance que des deux derniers articles , & que les autres Conspirateurs , pour mieux réussir dans le projet qu'ils avoient formé par rapport au Gouvernement & à la Religion, devoient commencer par assassiner le Roi & mettre à sa place le Duc d'Yorck, comme un Prince qu'ils regardoient très-propre à favoriser leurs desseins.

Celui qui le premier découvrit cette conspiration, ou qui inventa cette ca-

lomie, fut un certain *Titus - Oates*, qui se fit, dit-on, Catholique, afin de pouvoir épier toutes les démarches de ceux qui professoient la Religion Romaine, & d'être ensuite leur Délateur en cas qu'ils vinssent à former quelques complots. Comme il n'étoit pas fort opulent, on lui conseilla de tenter ce moyen de faire fortune. Ce fut dans le Séminaire Anglois de Saint Omer qu'il fit ces découvertes. Il les communiqua aussi-tôt à un Ministre de Londres, appelé *Efraël - Tongue* : celui-ci dressa aussi-tôt un Mémoire contenant ce qu'il venoit d'apprendre, & il présenta cet Ecrit au Roi qui n'y fit pas beaucoup d'attention. *Tongue & Oates* résolurent d'en instruire le Parlement. Sur la déposition de ces deux Délateurs, on arrêta plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouverent quelques Jésuites & d'autres Prêtres Romains.

Dès que cette nouvelle commença à transpirer, la consternation se répandit bientôt dans la Ville de Londres, & on ne douta pas un instant que les Catholiques n'eussent formé les plus noirs projets. Le Parlement donna toute son attention à cette affaire qui lui parut de la dernière importance. On exa-

mina *Titus-Oates* pendant plusieurs heures , & après cet examen , on lui demanda , selon la coutume , s'il n'avoit plus rien à ajouter. Il répondit que non ; cependant dans la suite , il ajouta bien des choses à sa déposition. Les Communes décidèrent alors qu'il y avoit une horrible & infernale Conspiration des Papistes pour assassiner le Roi , renverser le Gouvernement & détruire la Religion Protestante. La Chambre Haute fut de même avis que celle des Communes , & on fit arrêter sur le champ vingt-six des Conspirateurs , parmi lesquels il se trouva cinq Seigneurs Catholiques.

Sur ces entrefaites , un certain *Bedloe* vint révéler plusieurs choses au sujet de la conspiration. Il déclara qu'il étoit né Protestant ; mais qu'il avoit embrassé la Religion Romaine à la persuasion des Jésuites qu'il chargea furieusement dans sa déposition. Mais quel fond pouvoit-on faire sur le témoignage d'un homme que la plûpart des Historiens traitent comme un parfait scélérat ? Tout ce que venoit de dire le Capitaine *Bedloe*, occasionna une Proclamation , par laquelle le Roi promettoit une récompense , & le Parlement passa un Bill qui déclaroit les Catholiques

& Conspirations en Angleterre. 323
incapables d'avoir séance dans aucune
des deux Chambres.

On procéda contre les Conspira-
teurs. Plusieurs furent condamnés à
mort ; mais tous persistèrent jusqu'à la
fin à soutenir qu'ils étoient innocens.
Les Ecrivains Catholiques & Protec-
tans ont beaucoup exercé leur plume
sur cette matiere ; les premiers , pour
prouver la réalité de la conspiration ;
les seconds, pour en démontrer la faus-
seté. Cette affaire n'a jamais été bien
éclaircie. Je prendrai bien garde de me
déclarer pour ou contre les sentimens
qui partagent les Historiens. Il me suf-
fira de dire que le méchant caractère des
Délateurs , l'animosité du Parlement
contre les Papistes , la fermeté avec la-
quelle les accusés nièrent jusqu'au der-
nier soupir les crimes dont on les accu-
soit , bien d'autres circonstances que les
bornes de cette histoire m'empêchent
de détailler ; tout cela forme un préju-
gé considérable en faveur de ceux qui
regardent cette conjuration comme une
chimère.

La Conjuration Protestante dont on
parla quelque tems après , n'étoit peut-
être pas plus réelle. Il s'agissoit de
s'assurer des Gardes du Roi , d'assiéger

Charles & son frere dans Wittehal, de se rendre maître de la personne de ces deux Princes, & de les assassiner lorsqu'ils reviendroient de Newmarket. Il en fut de cette conspiration comme de la précédente; c'est-à-dire, que les témoins soutinrent constamment que ceux qu'ils accusoient étoient coupables, & que les accusés ne voulurent jamais convenir du crime qu'on leur imputoit, Il se trouva parmi les Conspirateurs des gens d'une grande distinction, entr'autres le Duc de (a) Montmouth, le Lord Russel, & le Colonel Sydney. Les deux derniers laisserent leur tête sur un échaffaut. De tous ceux qui furent mis à mort pour cette conspiration réelle ou chimérique, le Lord Russel fut celui qu'on regretta davantage. Ce Seigneur étoit généralement estimé, & comme il avoit été autrefois un des plus ardens Promoteurs du Bill (b) d'exclusion, on crut que la Cour n'avoit agi que par un motif de

(a) Le Duc de Montmouth étoit fils naturel de Charles II.

(b) Bill pour exclure du Thrône le Duc d'Yorck frere du Roi & l'héritier présomptif de la Couronne.

Et Conspirations en Angleterre. 325
vengeance. Le Duc de Montmouth
obtint sa grace, mais on n'eut pas pour
lui la même indulgence sous le regne
suivant.

Charles II. Prince indolent, spiri-
tuel & voluptueux, mourut en 1685.
Comme il n'avoit point d'enfans légi-
times, le Duc d'Yorck son frere monta sur le Thrône. Le regne de ce Monarque va encore nous fournir de singuliers événemens. Nous allons voir des peuples s'opposer au rétablissement d'une Religion qu'ils avoient professée pendant plusieurs siècles, lever l'étendard de la révolte contre leur Souverain, appeller à leur secours un Prince étranger, lui mettre la Couronne sur la tête, en priver pour toujours le légitime possesseur, renverser l'ordre de la succession établie par les Loix, & condamner à un exil éternel les fils de leurs anciens Maîtres.

Le Duc d'Yorck ayant été proclamé Roi sous le nom de Jacques II. déclara au commencement de son regne qu'il vouloit gouverner selon les Loix du Royaume, & qu'il se feroit un devoir de défendre & de soutenir la Religion Anglicane. Si Jacques eût persisté dans ces sentimens, il se seroit

épargné bien des disgraces ; mais dès que ce Prince crut que son autorité étoit solidement affermie ; il forma tout à la fois deux entreprises , dont une seule étoit plus que suffisante pour le rendre odieux aux Anglois. Il voulut se rendre absolu dans ses Etats & rétablir la Religion Catholique. Les voies de douceur ne furent pas les moyens qu'il employa pour faire réussir ses projets.

Après la révolte & l'exécution du (a) Duc de Montmouth, le Roi fit une recherche exacte des autres rebelles.

(a) Le Duc de Montmouth, fils naturel de Charles II. revint des Pays-Bas où il avoit été banni , & débarqua au port de Lime dans la Province de Dorset le 11 de Juin 1685, à la tête de deux mille hommes : il publia qu'il n'avoit pris les armes que pour maintenir la Religion Protestante ; mais en même-tems il se fit déclarer Roi. Il livra une bataille , la perdit, fut pris, condamné à mort & décapité. C'étoit un des plus beaux hommes d'Angleterre ; mais on auroit pû lui appliquer ce passage latin. *O lepidum caput, si cerebrum haberet.* Il fut fort regretté, sur-tout des Dames Angloises. Le Duc de Montmouth avoit obtenu un Régiment en France où il servit quelque tems.

Le Chancelier *Jeffreys* & le Major Général *Kirck* qui furent chargés de cette commission, se porterent à des excès de barbarie dont le récit fait horreur. Jamais on n'avoit donné tant d'occupation aux Bourreaux, & le cruel *Jeffreys* se vantoit publiquement d'avoir fait pendre plus de gens lui seul, que tous les Juges d'Angleterre ensemble depuis *Guillaume le Conquérant*.

La consternation fut bientôt répandue parmi les peuples, & il ne se seroit pas trouvé alors un seul Anglois assez hardi pour se soulever contre un Roi qui sçavoit se venger d'une manière si terrible. Les circonstances parurent favorables à *Jacques II.* & il résolut de travailler au rétablissement de la Religion Romaine. On commença par l'Irlande. Le Duc d'Ormond qui y commandoit en qualité de Vice-Roi, fut rappelé, & on envoya à sa place deux Lords-justices qui étoient plus propres que lui à faire réussir les projets de la Cour. On établit un Conseil Privé : la plupart de ses Membres étoient Catholiques ; & comme on craignoit quelque révolte de la part des Protestans, on trouva des prétextes pour les désarmer. Le Roi qui ne vouloit avoir que des

troupes sur lesquelles il pût compter, donna le pouvoir au Colonel Richard Talbot, de casser tous les Officiers & Soldats qu'il jugeroit à propos. Ce Colonel étoit un Catholique des plus ardens, qui se conforma avec plaisir aux intentions de son maître. Talbot, pour récompense de ses services, fut fait Comte de Tyrconel & Lieutenant Général de l'armée d'Irlande.

L'Angleterre entretient peu de troupes en tems de paix. Il en résulte deux grands avantages pour les habitans de ce Royaume. Premièrement, ils sont exempts de subvenir à la dépense qu'entraîne nécessairement une armée nombreuse. En second lieu, ils n'ont point à craindre qu'on emploie la force pour leur ravir une liberté dont ils sont extrêmement jaloux. Dans un pays où le Souverain a toujours un grand nombre de Soldats à sa disposition, il est facile de contraindre les peuples à subir le joug qu'on veut leur imposer.

Jacques II. sentant bien qu'il ne pourroit réussir dans ses projets sans le secours d'une armée qui fût presque toute composée d'Officiers & de Soldats Catholiques, tâcha de déterminer ses Sujets à lui fournir les moyens de

& Conspirations en Angleterre. 329
rétablir une Religion que la plûpart
avoient en horreur. Ce fut dans ce des-
sein que le Roi demanda au Parlement
qu'on entretînt un bon corps de trou-
pes, afin d'empêcher à l'avenir les ré-
voltes qui n'étoient que trop fréquen-
tes dans le Royaume. Jacques déclara
en même-tems, qu'ayant toujours été
bien servi par les Catholiques, il sou-
haitoit qu'on n'eût aucun égard à l'acte
du *Test*, qui excluait de tout emploi
les partisans de la Religion Romaine.

Le Parlement fut extrêmement sur-
pris d'une pareille demande, & il y eut
de grands débats dans les deux Cham-
bres, pour sçavoir si on devoit remer-
cier le Roi de sa harangue. Le Mar-
quis d'Halifax dit à ce sujet : » Pour-
» quoi ne pas faire des remercîmens
» à Sa Majesté, puisqu'elle nous a par-
» lé avec franchise, & nous a fait con-
» noître sans détour où elle vouloit al-
» ler. Après bien des délibérations, il
fut décidé qu'on accorderoit un secours
d'argent au Roi *pour rendre la milice plus
utile*. Quoiqu'il ne fût pas question de
troupes réglées, on mettoit Jacques II.
en état d'en avoir. L'article des soldats
Catholiques souffrit plus de difficultés :
pour ne pas mécontenter tout-à-fait un

Souverain qui avoit sçu se faire craindre, les Communes prirent la résolution de dresser un Bill qui rendroit capables de servir un certain nombre d'Officiers *Papistes* que le Roi jugeroit à propos de nommer. Tous ces ménagemens ne contenterent point Jacques II. Ce Prince voyant qu'on ne vouloit pas lui accorder sans restriction tout ce qu'il demandoit, prit le parti de proroger le Parlement.

Depuis long-tems l'exercice public de la Religion Romaine, étoit défendu en Angleterre sous des peines très-rigoureuses ; mais Jacques fit décider par quelques Juges que les Souverains avoient droit de dispenser des Loix. Après cette décision, il fut permis aux Jésuites d'ériger des Séminaires & des Colléges. On vit aussi quatre Evêques Catholiques sacrés dans la Chapelle du Roi ; les Religieux parurent avec les habits de leur ordre ; on fit venir un grand nombre de Missionnaires étrangers. Le Clergé Anglican eut défense de prêcher la controverse : on établit pour juger les affaires Ecclésiastiques, une nouvelle Cour composée de quelques Prélats & de plusieurs Laïques, parmi lesquels Jeffreys tenoit le pre-

& Conspirations en Angleterre. 331
mier rang. Outre cela le Roi avoit formé assez près de Londres un camp de quinze mille hommes où l'on disoit la Messe tous les jours. Les Anglois virent bien qu'on vouloit faire triompher la Religion Romaine : c'est ce qui déterminâ un Ministre appelé *Johnson*, à composer un écrit dans lequel il exhorta les Officiers & les soldats à ne pas favoriser les desseins d'un Roi, qui ne cherchoit qu'à établir le Papisme & à détruire les Loix fondamentales du Royaume. L'Auteur de cet audacieux libelle fut dégradé, mis trois fois au Pilory, fouetté depuis Newgate jusqu'à Tyburn, & condamné à payer une amende de cinq cens marks d'argent.

Jacques II. travailloit à faire des Profélytes parmi les Courtisans, & tous ceux qui refusoient d'embrasser la Religion Catholique, étoient bientôt dépouillés de leurs charges & de leurs emplois. Quelques-uns ouvrirent les yeux à la lumière, & abjurèrent de bonne foi leurs erreurs ; mais un argument contre lequel le plus grand nombre des Seigneurs Anglois ne put pas tenir, fut la crainte de perdre les bonnes grâces du Roi. Si Jacques II. dans

toutes ses démarches ne fit pas voir beaucoup de prudence, ce Prince montra du moins un grand zèle pour sa Religion. Les motifs qui le firent agir, étoient fort louables ; mais on auroit souhaité plus de sagesse dans le choix des moyens qu'il falloit employer. Il prit le contre-pied de bien d'autres Souverains qui ne balancent pas un instant, lorsqu'il s'agit de sacrifier la Religion à la Politique.

Le Roi d'Angleterre voulant faire connoître ses desseins d'une manière encore plus éclatante, envoya le Comte de Castelmagne à Rome pour réconcilier la Grande-Bretagne avec l'Eglise Romaine. On s' imagine peut-être que l'Ambassadeur Anglois fut reçu avec une joie infinie par le Souverain Pontife. Il en arriva tout autrement. Innocent XI. qui occupoit alors le Saint Siège, sachant que les affaires de la Religion Catholique n'étoient pas fort avancées en Angleterre, ne jugea pas à propos d'entamer une négociation dont il ne pouvoit pas encore se promettre un heureux succès. On accorda à la vérité plusieurs audiences au Comte de Castelmagne ; mais toutes les fois qu'il vouloit parler, une toux incom-

mode dont le Pape se trouvoit alors surpris, interrompoit la harangue de l'Ambassadeur. Celui-ci sentant que sa présence n'étoit pas fort agréable, prit le parti de se retirer, & on ne fit aucuns efforts pour le retenir. On lui conseilla seulement de voyager le matin à la fraîcheur, & de se reposer pendant la chaleur du jour. Tel fut le succès d'une Ambassade, qui, au lieu de contribuer à la conversion de l'Angleterre, comme Jacques II. s'en étoit flatté, ne servit qu'à avancer la ruine de cet imprudent Monarque.

Qu'on ne m'accuse pas de témérité, si je blâme aujourd'hui la conduite d'un Prince, à qui les plus sages Catholiques de son tems représentoient sans cesse que la trop grande vivacité de son zèle ne pouvoit qu'être préjudiciable à la Religion Romaine & à celui qui vouloit la rétablir. Jacques II. qui étoit d'un caractère altier & impérieux, n'eut aucun égard à des représentations si raisonnables, & il aim mieux suivre des conseils violens dont il fut la victime.

Les Anglois témoignèrent d'abord leur mécontentement par des écrits satyriques, dans lesquels on tournoit en

son zèle pour la Religion Catholique , il recevoit très favorablement tous les Protestans François qui venoient se réfugier dans ses Etats. Il vouloit sans doute prouver par cette conduite , qu'il n'avoit aucun dessein de persécuter ceux de ses sujets qui persisteroient dans la Religion Anglicane. Le Roi suivit en cette occasion les règles d'une assez judicieuse politique ; mais il s'en écarta furieusement lorsqu'il admit dans le Conseil le Pere *Peters*. Celui-ci étoit Jésuite & Confesseur du Roi. Jamais il n'y eut d'homme plus vain & plus présomptueux. Il s'imaginoit avoir des talens supérieurs pour le Gouvernement. Son crédit excessif excita la jalousie des autres Ministres , & lui attira la haine des Anglois ; mais il s'embarassoit peu d'être détesté de toute la nation , pourvu qu'il eut la confiance de son maître. *Peters* avoit une Cour plus nombreuse que celle du Roi. On voyoit à son lever une foule de Seigneurs qui rampoient devant un homme pour lequel ils n'avoient que des sentimens d'aversion. On trouve en Angleterre d'aussi bas courtisans que parmi les autres peuples de l'Europe. L'arrogance du P. *Peters* augmentoit tous les jours

avec son crédit. Il étoit devenu d'une fierté insupportable depuis qu'il sçavoit qu'on avoit demandé pour lui un chapeau de Cardinal ; mais le Pape qui fut instruit par son Nonce de la conduite de ce Religieux, ne voulut jamais le décorer de la Pourpre Romaine ; & il refusa même des (a) dispenses pour un Evêché auquel le Roi venoit de nommer cet ambitieux Jésuite.

Depuis trois ans que Jacques II. étoit sur le Thrône, il avoit fort avancé les affaires de la Religion Catholique ; mais il n'étoit pas facile de terminer entièrement cette grande entreprise, tandis que le Parlement ne seconderoit pas les intentions du Roi. Celui-ci fit donc tous ses efforts afin que le choix des Députés ne tombât que sur des personnes dévouées aux intérêts de la Cour. Tous les manéges qui furent employés en cette occasion, devinrent inutiles, & le Roi se vit contraint d'avoir recours à d'autres expédiens. Il leva de nouvelles troupes, donna des ordres pour l'augmentation

(a) Les Jésuites renoncent par vœu à toutes dignités Ecclésiastiques : ils ne peuvent les obtenir qu'avec une dispense du Pape.

de sa flotte , distribua les emplois à des Officiers Catholiques , écrivit aux Etats Généraux de lui renvoyer quelques Régimens Anglois & Ecoffois qui étoient actuellement au service de la République, & publia enfin une Déclaration pour établir la liberté de conscience.

Ce dernier article lui tenoit fort à cœur par l'envie qu'il avoit d'abolir l'acte du *Test*, qui étoit si contraire aux Catholiques. Quelques Prélats Anglicans, à la tête desquels se trouvoit l'Archevêque de Cantorbery , résolurent de ne point faire la lecture de cette Déclaration , quoique cela leur eût été expressément ordonné, & ils présentèrent même à ce sujet une Requête dont le Roi fut très-mécontent. Il y eut de simples Ministres qui montrèrent beaucoup de fermeté. L'un d'eux ne voulant pas désobéir , & sentant de la répugnance à faire ce qu'on lui commandoit, dit à ses Paroissiens : *mes chers freres , j'ai un ordre exprès de lire la Déclaration du Roi pour la liberté de conscience : mais je ne crois pas qu'il y ait un ordre pour vous d'en écouter la lecture.*

Les Evêques qui avoient présenté la Requête, furent cités devant le Con-

seil. On les envoya à la Tour, sous prétexte qu'ils avoient fait un libelle séditieux contre le Roi & le Gouvernement. Cette démarche de Jacques II. fut regardée comme une injustice criante, & on donnoit à ce Prince les noms les plus odieux, tandis qu'on combloit d'éloges les Evêques qui venoient d'être emprisonnés. Ces Prélats après avoir été enfermés pendant quelque tems dans la Tour, comparurent devant la Cour du Roi, dont ils n'avoient pas voulu reconnoître la Jurisdiction. La grande Salle de Westminster où devoit se juger cette importante affaire, fut remplie d'une infinité de personnes de toutes les conditions. Il y avoit des Avocats pour le Roi & pour les Evêques. On plaïda de part & d'autre avec beaucoup de chaleur. Les Juges après avoir entendu les deux parties, déclarerent les Evêques *non coupables*, & les renvoyèrent absous. Un pareil Jugement fit autant de plaisir au peuple, qu'il causa de chagrin au Roi. Celui-ci vit bien qu'il falloit employer la force pour l'exécution de ses projets; mais avant que de se servir d'un moyen si violent, il voulut éprouver l'obéissance des troupes. Dans ce dessein le Roi se rendit au

camp de Honslow pour connoître les dispositions présentes de l'armée. Un Major adressant la parole aux Officiers & aux Soldats, leur dit de la part du Roi : *Ceux d'entre vous qui ne voudront pas contribuer à la révocation du Test & des loix pénales, n'ont qu'à poser leurs armes par terre.* Quelle surprise pour le Roi de ne voir presque personne se déclarer pour lui ! *Relevez vos armes,* dit ce Prince outré de dépit, *je ne vous ferai pas une autre fois l'honneur de vous consulter :* Jacques II. ne trouva pas les Officiers de la flotte mieux disposés à le servir.

La situation de ce Monarque étoit pour lors fort embarrassante. Il ne pouvoit plus reculer après toutes les démarches qu'il venoit de faire ; d'un autre côté il se voyoit dépourvu des moyens les plus nécessaires pour l'exécution de son entreprise. Quel parti prendre en des circonstances si difficiles ? Jacques II. ne se laissa point effrayer à la vûe des obstacles. Il connoissoit parfaitement le génie des Anglois qui ont en horreur tout ce qui sent la tyrannie. Il sçavoit que son pere avoit passé du Thrône sur l'échaffaut, pour avoir voulu étendre trop loin son pouvoir. Toutes ces considérations ne

furent pas capables d'arrêter un Prince qui avoit résolu de tout risquer pour soutenir les intérêts de la Religion Romaine. En effet le Roi montra dans sa conduite un dessein si marqué d'anéantir le parti des Protestans, que ceux-ci songerent enfin à prendre des mesures pour sauver leur Religion du péril qui la menaçoit. Dès ce moment on vit les Sectes les plus opposées se réunir ensemble. Les *Wiggs* mêmes & les *Torys* suspendirent leur animosité réciproque, pour la tourner contre un Prince qu'ils regardoient comme un Tyran.

De pareilles dispositions annonçoient une révolution prochaine, aussi ne tarda-t elle pas à arriver. Il ne s'agissoit plus que de chercher des moyens pour la faire réussir; on n'en trouva point de plus sûr que de s'adresser au Prince d'Orange, qui en qualité de Stathouder & de gendre du Roi, devoit naturellement prendre cette affaire à cœur; car premièrement il y avoit entre Jacques II. & Louis XIV. une très-grande union qui pouvoit devenir très-préjudiciable à la Hollande. En second lieu, le Prince d'Orange pouvoit assurer à son épouse la succession au Thrône d'Angleterre, & passer lui-même du

Stathoudérat à la Couronne. Ces motifs , sur-tout ce dernier , étoient bien capables de déterminer un gendre ambitieux à se déclarer contre son beau-père : aussi Guillaume de Nassau ne fit aucune difficulté de se mettre à la tête d'une troupe de Sujets rebelles qui vouloient déthrôner leur Souverain. On ne manque jamais de prétextes honnêtes pour justifier tout ce que de pareilles entreprises peuvent avoir d'odieux. Il ne s'agissoit , disoit-on , que de secourir un peuple opprimé , & de sauver la Religion & le Gouvernement d'Angleterre. On se donnoit bien garde de laisser entrevoir qu'on songeoit à usurper une Couronne sur laquelle on n'avoit aucun droit légitime. Il est cependant bien vraisemblable que Guillaume de Nassau avoit formé dès-lors le dessein de se mettre à la place de Jacques II. Est-il des Princes qui veulent se sacrifier pour les intérêts d'une nation étrangère ? Quoiqu'il en soit , le Prince d'Orange accepta les propositions qui lui furent faites de la part de quelques Seigneurs Anglois.

La Hollande entra dans les vûes du Stathouder , & on fit dès ce moment les préparatifs nécessaires pour l'exécu-

tion d'une entreprise si importante. Il falloit conduire cette affaire avec beaucoup de secret ; mais comment lever des troupes & équiper une flotte, sans donner des soupçons à celui contre lequel toutes ces choses étoient destinées ? D'heureuses circonstances servirent à couvrir les desseins de Guillaume de Nassau. Il y avoit alors un différend entre le Prince de Baviere & le Cardinal de Furstemberg, au sujet de l'Élection d'un Archevêque de Cologne. Les brouilleries que cette affaire occasionna, fournit aux Etats Généraux un prétexte d'assembler une armée près de Nimegue. Outre cela l'apparence d'une guerre prochaine avec la France mettoit la Hollande dans le cas de préparer une flotte considérable.

Tandis qu'on travailloit à renverser du Thrône le Roi d'Angleterre, ce Monarque vivoit dans une parfaite sécurité, & n'appercevoit pas l'orage qui étoit prêt à fondre sur lui. Son rival au contraire se comportoit avec une prudence qui lui auroit fait beaucoup d'honneur, si elle eût été employée pour une meilleure cause. Malgré les précautions que prenoit le Prince d'Orange afin qu'on ne découvrit pas ses

& Conspirations en Angleterre. 343
desseins, le Comte d'Avaux notre Ambassadeur en Hollande, forma des soupçons dont il fit part au Roi son Maître. Louis XIV. avertit aussi-tôt Jacques II. de se tenir sur ses gardes ; mais le Monarque Anglois ne voulut jamais croire des choses qui n'étoient que trop véritables, & il s'imagina que c'étoient des pièges qu'on lui tendoit pour l'empêcher de poursuivre ses projets. Cependant comme il recevoit tous les jours des avis au sujet de l'armement qui se faisoit en Hollande, il se détermina enfin à prendre des précautions ; mais il ne voulut pas accepter une armée de trente mille hommes que lui offrit Louis XIV. On ne pénétre pas aisément les raisons qui engagerent Jacques II. à refuser un secours qui lui étoit si nécessaire. Il ne croyoit peut-être pas d'abord que le danger fût si pressant ; mais il eut bientôt lieu de s'appercevoir que l'affaire étoit des plus sérieuses. Le départ du Prince d'Orange n'étoit plus un mystère, & on sçavoit que plusieurs Seigneurs Anglois avoient dessein d'embrasser son parti. Le Roi d'Angleterre alloit être obligé de se défendre, & contre des étrangers, & contre ses propres Sujets. Ceux-ci

344 *Diverses Conjurations*

n'étoient pas les moins à craindre : on chercha donc à gagner leur affection ; mais il n'étoit plus tems , & tous les moyens qu'on employa , furent inutiles. Il fallut prendre d'autres mesures. Le nombre des troupes fut augmenté. On donna des commissions pour lever de nouveaux Régimens d'Infanterie & de Cavalerie ; toutes les milices eurent ordre de se tenir prêtes à marcher au premier commandement , & le Comte de Feversham fut nommé Général de l'armée Angloise. Jacques II. publia ensuite une proclamation qui étoit à peu près conçue en ces termes.

» Nous avons eu des avis très cer-
 » tains qu'une armée nombreuse doit
 » bientôt partir de la Hollande dans le
 » dessein d'envahir nos Royaumes. Quoi-
 » qu'on publie par-tout que c'est pour
 » défendre la liberté & la Religion de
 » nos peuples , il est néanmoins évident
 » qu'on ne fait tous ces grands prépa-
 » ratifs , que pour s'emparer de notre
 » Couronne , & pour assujettir les An-
 » glois à une puissance étrangere. Quel-
 » ques-uns de nos Sujets animés par
 » un esprit de révolte , ne s'occupent
 » qu'à former de noirs complots & à
 » troubler la paix dont ce Royaume

» jouit depuis plusieurs années. Insen-
» sibles à nos bienfaits, ils se déclarent
» contre nous, & cherchent à plonger
» leur patrie dans un abyme de mal-
» heurs, espérant que les calamités
» publiques pourront leur procurer
» les plus grands avantages. Malgré
» l'orage qui gronde sur notre tête,
» nous n'avons point voulu recourir à
» des secours étrangers, aimant mieux
» nous reposer sur la valeur des véri-
» tables Anglois. Comme nous avons
» souvent hazardé notre vie pour l'hon-
» neur de la Nation, nous sommes en-
» core très-déterminés aujourd'hui à
» mourir, s'il le faut, en combattant
» contre nos ennemis. C'est pourquoi
» nous conjurons nos Sujets de se dé-
» faire de toutes sortes d'animosités,
» & de s'unir pour la défense de leur
» Roi & de leur Patrie. C'est le moyen
» le plus sûr de déconcerter les projets
» de nos ennemis, qui ne fondent que
» sur nos divisions le succès de leur
» injuste entreprise. Quoique leur com-
» plot ait été formé avec tout le secret
» possible, nous n'avons pas laissé de
» prendre toutes les mesures nécessai-
» res pour en arrêter les suites funestes;
» & nous ne doutons pas qu'avec l'as-

346 *Diverses Conjurations*

» sistance du Ciel , nous ne venions à
 » bout de faire repentir nos ennemis
 » de leurs téméraires projets. C'est
 » pourquoi nous avons dessein , ainsi
 » que nous l'avons déclaré depuis quel-
 » que tems , de faire assembler notre
 » Parlement au mois de Novembre
 » prochain. Nous nous proposons entre
 » autres choses , de calmer l'esprit de
 » nos peuples sur ce qui regarde la Re-
 » ligion ; mais pour qu'on ne puisse
 » s'opposer à nos louables desseins ,
 » nous ordonnons expressément par ces
 » présentes à tous nos bons Sujets de
 » se préparer à défendre leur pays , tant
 » sur terre que sur mer. Nous com-
 » mandons pareillement à tous les Gou-
 » verneurs & Lieutenans Généraux des
 » Provinces , de faire tous leurs efforts
 » pour repousser & détruire ces Etran-
 » gers qui viennent avec tant d'assu-
 » rance dans le dessein de conquérir &
 » d'envahir nos Royaumes. Ainsi nous
 » défendons à tous & chacun de nos
 » Sujets , de quelque qualité , rang &
 » condition qu'ils puissent être , de don-
 » ner aucune sorte d'aide , d'assistance
 » ou de secours à nos ennemis , ni d'en-
 » tretenir aucune correspondance avec
 » eux ou avec leurs complices , sous

& Conspirations en Angleterre. 347

» peine d'être traités comme criminels
» de haute trahison. *Donné dans notre
Palais de Witehal le 28 Septembre 1688.*

Pendant toutes ces agitations , on baptisa solennellement le Prince de Galles qui alloit bientôt se voir exclu d'un Thrône dont il étoit l'héritier présomptif. Cet (a) enfant ne pouvoit pas encore pressentir ses malheurs. Il a eu le tems dans la suite de pleurer sa disgrâce , ou plutôt il se console aujourd'hui de la perte d'une Couronne dont il n'auroit guères pû être tranquille possesseur qu'aux dépens de sa Religion. Un trait d'imprudence qu'on a bien de la peine à pardonner au Roi d'Angleterre dans les circonstances où il se trouvoit pour lors , c'est d'avoir donné pour parrain à son fils le Pape , qui fut représenté par le Nonce Ferdinand Dada. Il n'en falloit pas davantage pour exciter l'indignation d'un peuple qui abhorre les Pontifes Romains.

Le Prince d'Orange , avant que de partir pour son expédition , publia un

(a) C'est celui qui réside actuellement à Rome sous le nom de Chevalier de St. Georges , & qui est pere du Prince Edouard & du Cardinal d'York.

Manifeste dans lequel il exposoit les raisons qui le déterminoient à passer en Angleterre. On rapportoit d'abord tous les griefs des Anglois contre leur Souverain. En second lieu, on faisoit sentir l'impossibilité de remédier aux abus qui s'étoient introduits dans l'Etat, à moins que d'employer la force contre l'Auteur de tous ces désordres. Dans le troisième article, le Prince déclaroit quel étoit le but de son entreprise. Il vouloit, disoit-il, faire convoquer un Parlement libre & légitime pour régler les affaires du Gouvernement & de la Religion. Il protestoit en même-tems qu'il n'avoit aucun dessein de subjuguier l'Angleterre, & qu'il renverroit les troupes étrangères, aussi tôt que le bon ordre & la tranquillité seroient rétablis dans le Royaume.

Les Hollandois chercherent aussi à se justifier dans le Public au sujet des secours qu'ils venoient de donner au Prince d'Orange. Ils prétendoient avoir lieu de craindre que le Roi d'Angleterre ne se joignît au Roi de France pour détruire la Religion Protestante & la République de Hollande. Comme le Prince d'Orange assuroit dans son Manifeste qu'il avoit été invité & sollicité par

Et Conspirations en Angleterre. 349
un grand nombre de Seigneurs spirituels
& temporels, le Roi d'Angleterre fit
venir aussi-tôt l'Archevêque de Can-
torbery avec trois ou quatre autres
Evêques, & leur demanda s'il falloit
ajouter foi au Manifeste. Les Pré-
lats se contenterent de protester qu'ils
étoient toujours fidèles à leur Souve-
rain; mais le Roi peu content d'une
réponse si vague, ordonna aux Evê-
ques de signer un écrit par lequel ils
désapprouvoient l'invasion du Prince
d'Orange. Ils refuserent d'obéir, sous
prétexte que leur état les empêchoit de
se mêler d'une affaire qui alloit se ter-
miner par une guerre sanglante.

Jacques II. sentit bien qu'il trouve-
roit un grand nombre d'ennemis parmi
ses Sujets. Pour tâcher de ramener les
Anglois à leur devoir, il fit imprimer
& publier le manifeste du Prince d'O-
range, avec des additions qui tendoient
à justifier sa conduite, & à rendre odieu-
se celle de son rival. Le Prince de son
côté adressa à l'armée & à la flotte du
Roi, deux lettres, dans lesquelles il
exhortoit les Officiers, les Soldats &
les Matelots à ne pas servir d'instru-
ment aux injustes entreprises de leur
Souverain. Il leur représentoit qu'ils ne

devoient pas se piquer d'être fidèles ; lorsqu'il s'agissoit de sauver la patrie & la Religion : ces lettres enleverent au Roi plusieurs de ses partisans.

Guillaume de Nassau employoit toutes sortes de moyens pour attirer dans son parti les personnes les plus considérables du Royaume. Il entreprit de gagner le Prince (a) Georges de Danemarck qui étoit gendre du Roi. Pour y réussir, il commença par décrier le Gouvernement, & fit ensuite entendre au Prince & à la Princesse de Danemarck, que son entreprise leur étoit extrêmement avantageuse. » Comme » je n'ai point d'enfans, leur disoit-il, » la succession au Thrône vous regardera ; mais en laissant regner Jacques II. vous serez exclus pour toujours » de la Couronne, puisqu'elle passera » sur la tête du prétendu (b) Prince de Galles. Tel fut l'artifice dont se servit Guillaume de Nassau pour corrom-

(a) Il étoit fils de Frédéric III. Roi de Danemarck & de Sophie-Amélie de Lunebourg. Le Prince de Danemarck avoit épousé la Princesse Anne qui étoit fille de Jacques II. & qui fut dans la suite Reine d'Angleterre.

(b) Les Protestans firent courir le bruit que le Prince de Galles étoit un enfant supposé.

& Conspirations en Angleterre. 351
pre la fidélité du Prince Georges de
Dannemarck.

Le Roi d'Angleterre ne sçachant pas
en quel endroit de ses Etats débarque-
roient les troupes Hollandoises, prit
toujours la précaution de faire conf-
struire un Fort à l'embouchure de la
Tamise pour empêcher de ce côté-là
la descente des ennemis. Il distribua en-
suite des commissions pour ving-cinq ou
trente mille hommes; de sorte qu'avec
les vieilles troupes qui étoient sur pied,
on pouvoit compter jusqu'à quarante
mille combattans. Jamais on ne vit d'ar-
mée plus leste ni mieux équipée. Plu-
sieurs Mylords & un grand nombre de
Gentilshommes servoient en qualité de
Volontaires. Le Roi avoit outre cela
une belle flotte capable de faire de
grandes choses, si le Commandant &
les principaux Officiers n'eussent pas été
des traîtres.

Le Prince d'Orange voyant qu'il
étoit inférieur en forces, & que pour
réussir dans son entreprise, il falloit
remporter deux victoires, l'une sur
mer, & l'autre sur terre, tâcha de pro-
curer à ses partisans les moyens de lui
être utiles. Sçachant qu'on distribuoit
des commissions, il engagea ceux de

son parti à briguer les principaux emplois de l'armée ; ce qui ne fut pas difficile, parce qu'on pouvoit tout obtenir à force d'argent. Par ce moyen l'armée de Jacques II. se trouva remplie de gens qui avoient dessein d'abandonner le Roi & de se déclarer même contre lui, lorsque le Prince d'Orange paroïtroit en Angleterre ; c'est ce qui arriva effectivement.

Depuis que le Royaume étoit menacé d'une invasion, le Roi montoit presque tous les jours à cheval, & faisoit exactement la revue de ses troupes. Quoiqu'il sçût que son attachement à l'Eglise Romaine, l'exposoit aux plus grands périls, il fit construire une Chapelle au milieu de son camp, où il entendoit la Messe avec beaucoup de dévotion, en présence de son armée qui étoit presque toute Protestante. Rien n'étoit capable de ralentir son zèle pour la Religion, & il se disposoit à en soutenir les intérêts aux dépens de sa Couronne. Mylord d'Harmouth qui commandoit la flotte Royale, avoit ordre de chercher les Hollandois pour les combattre. L'armée de terre étoit campée dans la plaine de Salisbury, toute prête à se rendre dans le lieu où les en-

nemis voudroient faire leur descente. Le Roi avoit fait planter au haut de son Palais de Witehal une grande perche, au bout de laquelle étoit une girouette pour observer les vents, & pour connoître le moment du départ des Hollandois. On ne tarda pas à apprendre qu'ils étoient en mer. Mylord d'Harmouth, homme de basse naissance, que Sa Majesté Britannique avoit comblé de bienfaits, & qui venoit d'être élevé à la dignité d'Amiral, fit voir par sa conduite qu'il n'étoit rien moins que fidèle à son Maître. Il alla mouiller à deux lieues de l'embouchure de la Tamise.

Un Vaisseau marchand qui passoit ; rapporta que seize navires Hollandois étoient à l'ancre en pleine mer, que le reste de leur armée navale étoit près de la Brille, & que leurs vaisseaux avoient beaucoup souffert par une tempête qui étoit survenue dans le tems que le Prince d'Orange sortoit des ports de Hollande. Leur flotte n'étoit composée que de quarante-quatre navires de guerre, dont la plupart ne portoient que trente-six pièces de canon, & ils avoient très-peu de Matelots. C'étoit une belle occasion d'attaquer

les Hollandois ; mais d'Harmouth ne jugea pas à propos d'en profiter. Il faisoit tenir presque tous les jours le Conseil de guerre , plutôt pour connoître les dispositions des Officiers , que pour se disposer à combattre.

Il y avoit sur la flotte Angloise un François , appelé le Marquis de Querian , de la Province de Bretagne. C'étoit un fort bon Officier qui auroit pû rendre de grands services, si on avoit voulu suivre ses conseils. On le consulta pour sçavoir quel parti on devoit prendre , & on le pria de donner son avis par écrit. Il n'en fit aucune difficulté ; & voici de quelle maniere il proposa son sentiment. » Il me semble ; » Messieurs , que pour empêcher la » descente des Hollandois , il faut quit- » ter le lieu où nous sommes & aller à » la Brille , où la flotte ennemie est à » l'ancre , & croiser le plus près de » terre qu'il sera possible ; car si nous » restons dans la Tamise , nous ne pour- » rons empêcher le Prince d'Orange de » faire mettre ses troupes à terre ou en » Ecosse , ou au Nord de l'Angleterre : » d'ailleurs il lui sera facile de venir » nous combattre , & tandis que nous » serons occupés à nous défendre , ceux

» de ses bâtimens qui sont chargés de
» troupes , avanceront toujours , & la
» descente se fera sans aucune difficulté;
» au lieu qu'en croisant de la maniere
» que je viens de dire, nous inquiéterons
» les ennemis, & nous les empêcherons
» d'approcher des côtes d'Angleterre.
» Si nous nous trouvons sous le vent
» de la flotte Hollandoise , il faudra
» éviter le combat , parce que nous au-
» rions du désavantage , & nos brûlots
» deviendroient inutiles : mais en cas
» que nous ayons le vent sur les enne-
» mis , il sera alors à propos de com-
» battre , sur-tout si la mer est agitée;
» car pour lors la batterie basse des
» vaisseaux Hollandois ne pourroit leur
» servir , ce qui seroit extrêmement
» avantageux pour nous. Il me paroît
» nécessaire aussi d'attaquer les seize
» vaisseaux qui sont séparés du reste de
» la flotte , & d'y attacher nos brûlots
» qui peuvent aisément les détruire ;
» après cette expédition , il faudra
» fondre sur le gros de la flotte & tâ-
» cher d'y mettre le feu. Si les enne-
» mis veulent éviter ce péril , ils se jet-
» teront dans un plus grand ; car étant
» obligés de couper leurs cables , ils se
» fracasseront en s'approchant les uns

356 *Diverses Conjurations*

» des autres , ou iront échouer sur les
 » côtes. Supposé qu'on ne veuille pas
 » commencer les actes d'hostilité, &
 » qu'on se contente d'examiner la ma-
 » nœuvre des Hollandois , on ce cas il
 » faut mouiller aux Dunes, & observer
 » les ennemis de fort près , ou bien se
 » mettre en quelque rade d'où on puisse
 » sortir avec toutes sortes de vents ,
 » afin de s'opposer à la descente des
 » Hollandois, & de leur livrer le com-
 » bat. Je laisse aux Officiers de marine
 à décider si les conseils du Gentilhomme
 (a) Breton étoient bons à suivre ; tout
 ce que je sçais, c'est qu'on n'y eut au-
 cun égard.

Le Marquis de Querian s'appervant
 que l'Amiral & tous les Officiers de la
 flotte Angloise trahissoient le Roi, trou-
 va le moyen d'avertir Sa Majesté Britan-
 nique de toutce qui se passoit. En consé-
 quence de cet avis , Jacques II. donna
 ordre à d'Harmouth de combattre les
 Hollandois à quelque prix que ce fût.
 Mais le perfide Amiral se contenta de

(a) Le Marquis de Querian fut retenu
 quelque tems après prisonnier sur la flotte
 Angloise : il se sauva déguisé en Matelot, &
 etira en Bretagne.

tenir un Conseil de guerre , qui empêcha qu'on ne mît à exécution les ordres du Roi. Il feignoit toujours d'être fort attaché à son Maître ; mais quand il eut amené les choses au point qu'il souhaitoit , il leva le masque & livra la flotte Angloise au Prince d'Orange. Celui-ci après avoir essuyé une rude tempête , qui l'obligea de rentrer dans les ports de Hollande , se remit en mer , & arriva dans la rade de Torbai, où le débarquement se fit avec autant de tranquillité que de diligence. Ce fut le 5 de Novembre de l'année 1688, que le Prince d'Orange arriva en Angleterre; il marcha vers Excester par un tems fort pluvieux , & par des chemins très-incommodes.

Le premier hommage qu'il reçut à son arrivée, fut de la part d'une vieille femme qui vint lui présenter trois grosses pommes dans une corbeille de jonc. Un Anglois qui se trouvoit alors à côté du Prince , lui dit : *Monseigneur, ces trois pommes sont une représentation des trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, qu'on viendra offrir dans quelques jours à votre Altesse.*

Dès que Jacques II. eut appris la descente du Prince d'Orange, il fit as-

sembler promptement son armée dans la plaine de Salisburi, & envoya un renfort à Portsmouth sous le commandement du Duc de Barwick. Si le Roi, qui sçavoit depuis quelque mois ce qui devoit arriver, eût pris la précaution de faire camper seulement vingt mille hommes au milieu de son Royaume, pour être en état de marcher tout de suite contre ses ennemis, il est certain qu'il auroit furieusement embarrassé le Prince d'Orange. Car celui-ci qui avoit toujours compté que le peuple se souleveroit en sa faveur, n'avoit amené qu'un nombre de troupes assez médiocre. Il auroit été facile de vaincre une armée aussi foible avant qu'elle eût été fortifiée par le concours des Anglois : mais l'imprudent Monarque donna le tems au Prince d'Orange d'augmenter considérablement son parti ; de sorte que Guillaume de Nassau se vit bien-tôt en état de poursuivre son entreprise avec succès.

Le Marquis (a) des Porcelels avoit fait sentir combien il étoit important de tomber tout-à-coup sur les ennemis :

(a) C'étoit un Gentilhomme François,

mais les Généraux Anglois ne furent pas de ce sentiment. Il suffisoit qu'un François donnât un conseil pour qu'il ne fût pas suivi. L'Ambassadeur d'Espagne ne put s'empêcher de dire au Résident de Hollande : *si on avoit voulu croire un Gentilhomme François, vous étiez tous perdus.* En effet les troupes du Prince d'Orange ne consistoient que dans quelques Huguenots réfugiés & dans un vieux Régiment Suédois. Le reste étoit composé de Soldats Hollandois qui étoient en assez mauvais état, lorsqu'ils descendirent en Angleterre.

Les deux armées n'étoient pas éloignées l'une de l'autre. Il y avoit tout au plus douze à treize mille hommes dans celle du Prince d'Orange ; mais elle augmentoit tous les jours considérablement par la désertion des Anglois qui abandonnoient leur Roi pour prendre le parti d'un Usurpateur. Jacques II. outré de dépit & animé de colere, passe un jour à travers son armée, & dit : *Ceux qui ne voudront pas combattre, pourront se retirer.* Alors tous les Soldats & sur-tout les Irlandois protestent qu'ils sont prêts à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le service de leur Souverain.

Le Roi étoit obligé de se trouver, tantôt à l'armée, & tantôt à Londres. S'il quittoit son camp, les troupes défertoient; & lorsqu'il sortoit de la Ville, la sédition recommençoit. Il n'y avoit presque plus dans son armée que les Irlandois & les Volontaires sur lesquels il put compter.

Quelques Anglois qui étoient demeurés fidèles, se retirèrent comme les autres, quand ils virent que le parti du Roi s'affoiblissoit de plus en plus. Il ne se passoit aucun jour qu'il ne déertât des Compagnies entières, & l'infortuné Monarque se voyoit tous les jours abandonné par les personnes sur qui il avoit compté davantage. Le Lord Cornburi, qui avoit l'honneur d'être (a) beau-frere du Roi, passa dans le camp ennemi avec trois ou quatre Régimens. La conduite de ce Seigneur annonçoit à Jacques II. ce qu'il devoit attendre des personnes qui lui étoient

(a) Jacques II. n'étant encore que Duc d'Yorck, avoit épousé en premières nœces, une fille du Comte de Clarendon. Celui-ci étoit pere du Lord Cornburi. Jacques II. s'étoit remarié depuis à une Princesse de Portugal, qui fut mere du Prince de Galles.

Et Conspirations en Angleterre. 361
les plus cheres. Quelques-uns des principaux Officiers s'adressant au Comte de Feversham leur Général, lui déclarerent qu'ils ne pouvoient pas en conscience porter les armes contre le Prince d'Orange, qui n'étoit venu en Angleterre que pour assurer la Religion Protestante & la liberté de la Nation par le moyen d'un Parlement libre. Cette déclaration qui fut rapportée au Roi, lui fit comprendre qu'on ne pourroit tirer aucun service d'une armée qui étoit en de pareilles dispositions. Le chagrin que cette affaire lui causa, fut encore augmenté par la désertion du Lord Churchill qui étoit un de ses favoris. Voici la lettre que ce Seigneur écrivit au Roi.

SIRE,

» On soupçonne rarement la fidélité
» de ceux qui agissent contre leurs propres intérêts. Si J'ai été fidèle à V.
» M. dans les tems les plus fâcheux,
» mes foibles services ont été récompensés au-delà de mes espérances; &
» il n'est point de Gouvernement dans
» le monde sous lequel j'eusse été comblé d'un si grand nombre de bienfaits;

Tome IV.

Q

» Comment accorder la démarche que
 » je viens de faire avec les sentimens de
 » reconnoissance que je conserve au
 » fond de mon cœur ? Il a fallu des
 » motifs bien forts pour me déterminer
 » à prendre un parti qui étoit si peu
 » conforme à mes inclinations & si con-
 » traire à mes véritables intérêts. Les
 » mouvemens insurmontables de ma
 » conscience , & l'obligation indispen-
 » sable de soutenir ma religion, m'empê-
 » chent aujourd'hui de vous donner des
 » preuves du zèle avec lequel je vous
 » servirois en toute autre circonstance ;
 » mais si je ne puis concourir à l'exé-
 » cution des desseins qui vous ont été
 » suggérés par des gens peu jaloux de
 » votre bonheur & de votre gloire ,
 » je n'en suis pas moins disposé à faire,
 » s'il le faut , le sacrifice de mes biens
 » & de ma vie , pour défendre votre
 » personne Royale & vos justes droits,

On raconte que ce Mylord avoit eu
 dessein de livrer son Maître au Prince
 d'Orange. Jacques II. ayant résolu de
 quitter la plaine de Salisburi, & de cher-
 cher un poste avantageux, Churcil of-
 frit d'accompagner Sa Majesté Britan-
 nique, & de lui indiquer un lieu com-
 mode pour camper. Le perfide Mylord

& Conspirations en Angleterre. 363

avoit fait mettre les ennemis en embuscade pour se saisir de la personne du Roi. Celui-ci par bonheur fut pris tout-à-coup d'un feignement de nez qui l'empêcha de poursuivre sa route, & qui l'obligea de retourner dans sa tente. Les ennemis du Roi firent alors courir le bruit qu'il étoit dangereusement malade. Cette fausse nouvelle ne contribua pas peu à faire perdre courage à quelques-uns des Royalistes.

Depuis la désertion du Lord Churchill, Jacques II. ne sçavoit plus à qui se confier. Tous ceux qui approchoient de sa personne lui paroissoient autant d'ennemis qui l'abandonneroient à la première occasion. Comme il n'osoit plus demeurer à l'armée, il partit pour Londres avec une précipitation qui faisoit assez connoître ses inquiétudes. En s'en retournant il apprit que le Prince de Dannemarck son gendre venoit de se retirer auprès du Prince d'Orange. Cette fâcheuse nouvelle fut suivie de plusieurs autres, qui ne cauèrent pas moins de déplaisir au Roi. On lui vint annoncer que Plymouth & Bristol étoient au pouvoir des ennemis. Les Villes d'Yorck & de Barwick, & quelques autres places, se déclarèrent aussi

364 *Diverses Conjurations*

contre le Roi. Tant de pertes consécutives furent extrêmement sensibles à ce malheureux Prince; mais il ne ressentit point de plus vive douleur, que quand il se vit abandonné par la Princesse de Dannemarck sa fille. Celle-ci en partant de Londres, écrivit à la (a) Reine la lettre suivante.

M A D A M E,

» Jamais situation ne fut plus cruelle
 » que la mienne. Partagée entre un
 » pere & un époux, je me vois rédui-
 » te à suivre l'un pour conserver l'autre.
 » Je me dérobe à la colere du Roi,
 » parce que je ne me sens pas en état
 » de la supporter, & je n'aurai le bon-
 » heur de reparoître en la présence de
 » mon pere, que quand j'aurai appris
 » la nouvelle d'une heureuse réconci-
 » liation. Le Prince mon époux n'a
 » quitté le Roi que dans le dessein
 » d'employer tous les moyens possibles

(a) La Princesse de Dannemarck n'étoit pas fille de la Reine d'Angleterre alors régnante, mais de la premiere femme de Jacques II.

Et Conspirations en Angleterre. 365.

» pour la conservation de Sa Majesté,
» & j'espere que vous me ferez la jus-
» tice de croire, qu'en suivant mon
» époux, je ne suis pas capable de me
» proposer d'autre fin que celle qu'il se
» propose lui-même. Je vois la défec-
» tion générale de toute la Noblesse,
» qui proteste qu'elle n'a pour but, que
» de délivrer la Religion du danger é-
» minent où l'ont précipitée les conseils
» violens des Prêtres de l'Eglise Romaine.
» Ces hommes inquiets & turbulens,
» qui ne consultent que leurs propres in-
» térêts, n'ont pas craint d'exposer le
» Roi aux plus grands périls. Je suis
» persuadée que le Prince d'Orange ne
» désire que la conservation de Sa
» Majesté, & j'espère que tout s'ac-
» commodera sans une plus grande ef-
» fusion de sang, par la convocation
» d'un Parlement tel que le désire la
» Nation. Dieu veuille mettre fin à ces
» troubles, accorder au Roi un règne
» plus tranquille, & à moi la grace de
» vous rejoindre en paix & en toute
» sûreté. Jusqu'à ce moment heureux
» après lequel je soupire, je vous sup-
» plie de conserver les sentimens avan-
» tageux que vous avez toujours eus de
» moi. L'affliction que m'a causée le

386 *Diverses Conjurations*

» départ de mon époux , m'a mise hors
» d'état de vous aller voir , & de vous
» donner , autrement que par une let-
» tre , des assurances de mon profond
» respect pour le Roi & pour vous.
Quand le Roi eut appris la fuite de la
Princesse de Dannemarck , il s'écria ,
en soupirant : *Anne m'a bien trompé ,
je ne m'y serois jamais attendu.*

Il arriva à Londres deux Officiers
François , natifs de la Ville de Tou-
lon en Provence , Ingénieurs de pro-
fession , gens hardis & résolus , qui
vinrent exprès pour offrir leurs services
au Roi. Ils promirent de mettre en
désordre le camp du Prince d'Orange ,
par le moyen de certains feux d'arti-
fice dont ils étoient les inventeurs. On
les envoya au P. Peters pour faire de-
vant lui l'épreuve de leur secret ; mais
ce Jésuite qui n'aimoit pas la Nation
Françoise , laissa ces deux Ingénieurs
dépenfer tout leur argent à faire des
expériences , & les congédia sans leur
rien donner. Ils furent si outrés d'un
pareil traitement , qu'ils résolurent de
se rendre au camp des Hollandois : mais
le Résident de Venise les retint pour
le service de sa République , qui étoit
alors en guerre contre les Turcs. Peters

& Conspirations en Angleterre. 367
voyant que les affaires du Roi étoient
désespérées, jugea à propos de sortir
d'Angleterre. S'il fût tombé entre les
mains des rebelles, on lui auroit fait
un mauvais parti. Cependant on peut
dire que le Prince d'Orange lui avoit
de grandes obligations, puisqu'il ne
parvint à la Couronne, qu'en consé-
quence des mauvais conseils que Peters
avoit donnés à son maître. Ferdinand
Dada sortit aussi du Royaume, & de-
puis lui on n'a plus vû aucun Nonce en
Angleterre.

Jacques II. se voyant abandonné de
tout le monde, eut alors recours à ses
plus cruels ennemis, je veux dire aux
Seigneurs Protestans. Il les consulta
sur le parti qu'il avoit à prendre. On
commença d'abord par lui faire des re-
proches assez vifs sur la maniere dont
il s'étoit conduit depuis qu'il étoit sur
le Thrône. Après lui avoir fait effuyer
cette mortification; on lui conseilla,
1°. de convoquer un Parlement sans se
mêler en aucune maniere des Elections.
2°. d'accorder un pardon absolu à tous
ceux qui s'étoient déclarés pour Guil-
laume de Nassau. 3°. d'envoyer quel-
ques Seigneurs au Prince d'Orange,
pour traiter avec lui d'un accommodement.

Q iv

ment. 4°. de dépouiller les Catholiques de toutes sortes d'emplois, afin de faire comprendre au peuple qu'on vouloit ménager les intérêts de la Religion Protestante. Ce dernier article déplaisoit fort au Roi, qui remit la décision de cette affaire au prochain Parlement. Il ne différa pas à suivre les autres conseils qu'on venoit de lui donner, & il nomma sur le champ des Commissaires qui se rendirent auprès du Prince d'Orange pour travailler à un accommodement entre les deux partis. Voici les propositions qui furent faites par le Prince aux Commissaires du Roi.

1°. Tous les Papistes & autres non qualifiés par les Loix, seront désarmés & dépouillés de leurs emplois.

2°. Toutes les proclamations publiées contre le Prince d'Orange, & qui attaquent sa conduite directement ou indirectement, seront révoquées; & on relâchera de prison tous ceux qu'on y aura mis pour s'être déclarés en faveur du Prince.

3°. Pour la sûreté de la Ville de Londres, on confiera au Lord-Maire la garde de la Tour.

4°. Si Sa Majesté trouye à propos

5. Conspirations en Angleterre. 369
de se tenir à Londres pendant la séance
du Parlement, le Prince pourra y de-
meurer aussi avec un pareil nombre de
Gardes ; & si Sa Majesté veut se tenir
à quelque distance de la Capitale, le
Prince pourra se tenir aussi à une égale
distance. Les armées se tiendront à tren-
te milles du Parlement ; & on ne fera
venir aucunes nouvelles forces dans le
Royaume.

5°. Le Fort de Tilburi sera livré
aux Magistrats de Londres pour la sû-
reté du Commerce de la Ville.

6°. Jusqu'à la séance du Parlement,
une partie du revenu public sera assi-
gnée au Prince d'Orange pour l'entre-
tien de son armée.

7°. Pour prévenir la descente des
François ou des autres troupes étran-
geres, la Forteresse de Portsmouth se-
ra mise entre les mains, dont le Roi &
le Prince conviendront.

Quand on vient à considérer l'état
brillant où se trouvoient pour lors les
affaires du Prince d'Orange en Angle-
terre, on ne peut disconvenir que les
propositions faites au Roi, ne fussent
très-moderées. Mais ne doit-il pas pa-
roître étrange qu'un Prince s'avise de
donner la Loi dans un Pays où il n'a

Q. v.

aucun droit de commander? On me dira sans doute que le Prince d'Orange ne s'étoit rendu qu'aux sollicitations du peuple Anglois qui vouloit s'opposer aux desseins que le Roi avoit formés contre la Religion Protestante & contre les libertés de la Nation. Depuis quand un Etranger a-t-il le droit d'employer la force pour réformer les abus qui se sont introduits dans les Etats de ses voisins? Si effectivement Guillaume de Nassau ne fût venu en Angleterre que pour délivrer les Anglois de la tyrannie, on pourroit excuser sa démarche en faveur du motif: mais l'ambition seule étoit le principe de ce beau zèle qu'on témoignoit pour le soulagement d'un peuple opprimé; sans l'espérance de posséder une Couronne, le Prince d'Orange eût été insensible aux soupirs de la Nation qui le choisit pour son libérateur.

Jacques assembla un grand Conseil pour délibérer sur les propositions qu'on venoit de lui faire. Ce malheureux Monarque qui ne sçavoit encore à quoi se déterminer, dit au Comte de Bedford, pere du Lord Russel, qui avoit été décapité sous le dernier règne. *Mylord, vous êtes un très-bon homme & qui avez un grand crédit; vous pouvez*

& Conspirations en Angleterre. 371
présentement me rendre des services essentiels: Sire, répondit le Comte, je suis vieux, & par conséquent peu en état de servir Votre Majesté; mais, ajouta-t-il, en soupirant, j'avois autrefois un fils de qui vous pourriez tout attendre, s'il vivoit encore. Ces paroles durent couvrir de confusion le Roi, à la vengeance duquel le Lord Russel avoit été autrefois sacrifié.

Quoiqu'il dût paroître bien dur à un Prince tel que Jacques II. de recevoir la loi de ses Sujets, & de voir prescrire des bornes à l'autorité Royale, il sembloit néanmoins disposé à entrer en accommodement avec le Prince d'Orange, & à se soumettre aux conditions qu'on voudroit lui imposer. En sacrifiant quelques-unes de ses prérogatives, il pouvoit conserver les droits essentiels de sa Couronne; mais il écouta de pernicieux conseils, & il en fut la victime.

» Sire, quel parti allez-vous prendre, lui dirent ses plus chers confidens? Abandonnerez-vous un ouvrage que vous aviez si glorieusement commencé? En quel péril va se trouver la Religion Catholique, si vous cessez d'en être le défenseur?

Qvj

» Vos ennemis , il est vrai , triomphent
» aujourd'hui , & veulent vous im-
» poser des loix ; mais la triste situation
» où vous vous trouvez réduit, ne doit
» pas ralentir l'ardeur de votre zèle.
» Il viendra un tems plus heureux où
» vous ferez en état de vous faire
» obéir. Maintenant il faut céder à l'o-
» rage , & mettre votre auguste per-
» sonne à couvert des dangers qui la
» menacent. Un Roi généreux & puis-
» sant vous offre un asyle dans ses Etats,
» & vous fournira les secours nécessai-
» res , pour revenir ici faire valoir vos
» droits légitimes , & pour rétablir la
» Religion , dont on vous force au-
» jourd'hui d'abandonner les intérêts.
» Voudriez-vous, en acceptant les hon-
» teuses conditions qu'on va vous pres-
» crire , n'être plus qu'un phantôme de
» Roi , & devenir l'esclave de ceux à
» qui vous devez commander ? De si
» bas sentimens n'entreront jamais dans
» l'ame d'un Monarque tel que vous ,
» & vous aimeriez mieux périr avec
» gloire , que de régner avec infamie.

La Reine , pour qui Jacques II. avoit une extrême tendresse , tint à peu près de semblables discours à son époux ; de sorte que le Monarque se

détermina enfin à quitter son Royaume & à se retirer en France. J'avoue qu'en considérant les choses dans un certain point de vûe, le Roi d'Angleterre avoit tort de sortir de ses Etats, puisque par cette démarche, il sembloit céder la place à son rival, & mettoit les Anglois dans une espece d'obligation de se choisir un nouveau Maître. Mais d'un autre côté, Jacques connoissoit le génie de sa Nation, & la fin tragique de son pere devoit naturellement le faire trembler : car si le peuple Anglois s'étoit déjà attribué le droit de juger ses Souverains, ne pouvoit-il pas se faire qu'on instruisît le procès de Jacques II. & qu'on portât contre lui une sentence de mort ? On l'accusoit de violer les Loix, d'opprimer son peuple, & de gouverner d'une manière tyrannique : ne fut-ce pas sur une pareille accusation, qu'on condamna Charles I. à perdre la vie sur un échaffaut ? Ce qu'on avoit fait au pere, pouvoit bien se renouveler à l'égard du fils. Celui-ci n'étoit donc pas tout-à-fait inexcusable, comme le prétendent quelques Historiens, d'avoir abandonné son Royaume où il pouvoit.

craindre pour sa vie, ou tout au moins pour sa liberté.

Jacques voulut que la Reine & le Prince de Galles s'embarquassent quelques jours avant lui. Le Comte de Lauzun qui étoit pour lors à Londres, fut chargé de le conduire en France. Quand il fallut partir, la Reine se jeta aux genoux du Roi, & lui dit tendrement :
» Sire, est-il donc possible que je me
» sépare de vous, & que je vous laisse
» exposé aux périls dont vous voulez
» me garantir ? Permettez - moi de
» rester avec vous & de partager vos
» disgrâces. Le Roi lui répondit que cela n'étoit pas possible, & qu'il y avoit un extrême danger pour elle à différer son départ. Sur le champ on éveilla la nourrice du Prince de Galles qui porta l'enfant dans la Chambre de la Reine. Jacques, après avoir embrassé & le fils & la mere, dit au Comte de Lauzun, *je vous recommande ce précieux dépôt*. Il ne put retenir ses larmes en prononçant ces paroles. La Reine qui fondoit en larmes, se sépara enfin de son époux, & sortit du Palais par un escalier dérobé. Elle se rendit à pied avec très-peu de suite chez un

Bourgeois, où elle trouva un carosse qui les mena hors de la Ville. A deux lieues de Londres, un Gentilhomme François nommé St. Victor, & deux autres Cavaliers, vinrent joindre le carosse, & l'escorterent jusqu'àuprès de Gravelines. La Reine, le Prince de Galles, & toutes les personnes de leur suite, monterent sur un yach qui les attendoit. Lorsqu'ils furent à l'embouchure de la Tamise, ils trouverent une escadre de la flotte Hollandoise, au milieu de laquelle ils passerent sans qu'on vîstât leur vaisseau. Après avoir évité ce péril, ils en essuyerent un autre plus considérable. Les vents devinrent tout-à-coup contraires, de sorte qu'il fallut jetter l'ancre; & s'exposer par conséquent à être bientôt découverts, parce que la nouvelle de leur fuite étoit déjà répandue dans Londres. Par bonheur les vents vinrent à changer, & sur le champ on mit à la voile.

Le départ de la Reine causa une extrême surprise. Les rebelles firent courir le bruit que cette Princesse avoit été prise avec tous les gens de sa suite par un vaisseau Hollandois. Mais on ne fut pas long-tems sans apprendre que la Reine étoit heureusement arrivée à

Calais. Cette nouvelle délivra Jacques II. des mortelles inquiétudes qu'il avoit éprouvées depuis le départ de la Reine.

Comme on sçavoit à Versailles que le Roi d'Angleterre n'attendoit qu'une occasion favorable pour se sauver de son Royaume, on garnit les côtes de France d'un grand nombre de vaisseaux pour faciliter l'évasion de ce Prince. Le Duc de Charost, Gouverneur de Calais, étoit allé recevoir la Reine, à laquelle on rendit toutes sortes d'honneurs. Dès que Louis XIV. eut appris l'arrivée de cette Princesse, il fit aussitôt partir ses carosses avec le fils du Marquis de Beringham pour la conduire à Versailles. La Reine d'Angleterre qui attendoit son époux, pria Louis XIV. de permettre qu'elle restât quelques jours à Boulogne. Pendant le séjour qu'elle fit en cette Ville, elle écrivit au Roi la lettre suivante.

Une Reine fugitive, & baignée dans ses larmes, n'a pas balancé un instant à s'exposer aux périls de la mer, pour venir chercher de la consolation & un asyle chez le plus grand & le plus généreux Roi du monde. Ma mauvaise fortune me procurera l'avantage de voir un Monarque que tout l'Univers admire. Je ne puis mieux

& Conspirations en Angleterre. 377
vous marquer l'estime singulière que
m'ont inspirée vos vertus Royales, qu'en
confiant à V. M. le Prince de Galles mon
fils, qui est tout ce que j'ai de plus cher au
monde. Il est encore trop jeune pour par-
tager avec moi la reconnoissance qui est
dûe à une protection telle que la vôtre ;
mais cette reconnoissance est toute entière
dans mon cœur. Le chagrin qui m'accable
ne m'empêchera pas d'être sensible au plai-
sir de vivre à l'abri des lauriers d'un
Prince qui surpasse tout ce qu'il y a jamais
eu de plus grand & de plus relevé sur la
terre.

Jacques qui se dispoisoit à rejoindre
son épouse, ne tarda pas à mettre ce
projet en exécution. Le jour destiné
pour le départ étant venu, ce Prince
fortit de son Palais de Wittehal à qua-
tre heures du matin (a), accompagné
du Chevalier *Edouard Hallés*, de Mon-
sieur *Sheldon*, & de son Valet de cham-
bre qui étoit François, & qui se nom-
moit *Abadie*. Le Roi d'Angleterre se
rendit sur la côte, tout proche de *Fe-*
versham, & s'embarqua sur un petit
vaisseau pour se faire transporter sur la

(a.) Le 11 Décembre 1688.

frégate qui devoit le conduire en France. Avant que de partir, il écrivit au Général de son armée, & lui commanda de congédier les troupes. Il brûla ensuite les ordres qu'il avoit préparés pour l'élection des Membres du Parlement, & jetta le grand sceau dans la Tamise.

Aussi-tôt qu'on eut appris la fuite du Roi, les Anglois se trouverent dans un grand embarras, au sujet du parti qu'ils devoient prendre dans une conjoncture si extraordinaire. Plusieurs Seigneurs s'assemblerent dans la Maison de Ville; & après avoir délibéré ensemble, ils résolurent d'adhérer au Prince d'Orange, & de lui faire part de leur résolution. Sur ces entrefaites, le peuple commença à donner des preuves de la haine qu'il portoit à la Religion Catholique. Quelques Chapelles qui avoient été bâties dans Londres & dans les Fauxbourgs, furent entièrement renversées, & on fit des feux de joye avec les matériaux. Tandis que la populace se signaloit par de semblables excès, le Chancelier *Jeffreys* qui cherchoit à se sauver, fut reconnu, arrêté & prêt à être mis en pièces. Il obtint d'être conduit à la Tour, où il eut le bonheur de

terminer une vie qu'on auroit voulu lui voir arracher par la main d'un Bourreau.

Le petit vaisseau qui devoit transporter le Roi à bord de la frégate, n'avoit pû mettre à la voile à cause du mauvais tems. Quelques Matelots qui se trouverent sur la Côte, se doutant que ceux qu'ils avoient vûs s'embarquer, étoient des gens qui vouloient se sauver du Royaume, entrèrent dans la barque, & s'adressant au Roi qu'ils ne reconnoissoient pas, commencerent à l'accabler d'injures; puis ils le fouillèrent, & lui prirent quatre cens guinées, des cachets d'or, & quelques bijoux d'un grand prix. Pendant cette expédition, le Connétable du lieu arriva, reconnut le Roi, se jetta à ses pieds, le pria d'excuser l'insolence de cette canaille, & lui fit rendre tout ce qu'on lui avoit enlevé. Jacques se contenta de reprendre tous les cachets & les bijoux, laissant les guinées à ceux qui s'en étoient saisis. Cette libéralité du Roi ne l'empêcha pas d'être conduit avec une espèce de violence dans une Hôtellerie de Feversham, où le Gouverneur de la Province vint le trouver, & lui persuada de retourner à Londres.

- On apprit bientôt que le Roi n'étoit point parti, & qu'on alloit le revoir dans la Capitale ; cette nouvelle causa beaucoup de chagrin au Prince d'Orange , qui auroit voulu que son be au-pere eût été bien éloigné : car la présence du Roi mettoit un terrible obstacle aux desseins que Guillaume de Nassau avoit formés sur la Couronne d'Angleterre. D'un autre côté, les Seigneurs qui avoient résolu d'adhérer au Prince d'Orange, se trouverent dans un furieux embarras , à cause de la démarche qu'ils venoient de faire. Ils prirent le parti d'envoyer des Députés au Roi, pour le prier de retourner à son Palais de Witehal, & ils envoyèrent en même-tems avertir le Prince d'Orange de tout ce qui se passoit.

Jacques se rendit à Londres , où il fut reçu avec des acclamations capables de lui persuader qu'il étoit extrêmement cher à ses peuples. Dans cette idée, il fit publier un ordre du Conseil, pour qu'on recherchât certains séditieux qui avoient renversé diverses maisons & commis plusieurs excès dignes d'un châtiment exemplaire. Il vouloit parler des Chapelles abattues par la populace : quelle imprudence en pareilles conjonctures !

Avant que Jacques II. arrivât à Londres, il avoit fait inviter le Prince d'Orange à se rendre au Palais de St. James, avec tel nombre de Gardes qu'il jugeroit à propos, afin qu'ils pussent conférer ensemble sur les moyens de rétablir la tranquillité dans le Royaume. Le Comte de Feversham, qui fut chargé de cette commission, ne reçut aucune réponse; & au sortir de l'Audience, on l'arrêta par ordre du Prince d'Orange. Celui-ci assemblea son Conseil pour sçavoir ce qu'il avoit à faire dans les circonstances présentes. Il fut décidé que son Altesse se rendroit à Londres, & qu'on prieroit Sa Majesté de se retirer à sa Maison de *Ham*, qui appartenoit à la Duchesse de Lauderdale. C'est ainsi qu'on chassoit de son Palais l'infortuné Monarque, pour y recevoir le Prince qui devoit bientôt en être le possesseur. Pour obliger le Roi à céder la place à son rival; on détacha un Régiment de Dragons qui marcha pendant la nuit, afin d'investir le Palais. Les Sentinelles qui étoient aux portes, croyant que ces Soldats étoient de leurs camarades qui venoient pour les relever, les laissèrent approcher & prendre chacun leur poste; de

forte que le Roi qui étoit dans son lit, se trouva prisonnier sans le sçavoir. Vers les quatre heures du matin, deux Officiers Hollandois frapperent rudement à la porte de la chambre où reposoit le Roi, & demanderent à lui parler. On les introduisit auprès de ce Prince, auquel ils dirent d'un ton fort brusque : *Nous avons ordre de vous avertir qu'il faut sortir de Londres avant midi. Il y a un batteau tout prêt. On ne vous permet d'emmener avec vous que quatre personnes.*

A l'heure prescrite, on déclara au Roi qu'il étoit tems de partir. Ce Prince sortit de son Palais, & resta long-tems debout sur le bord de la Tamise, pour voir ranger les Soldats six à six dans les petits batteaux qui devoient escorter le sien. Il s'embarqua enfin, & on le conduisit à (a) Rochester. Le Prince d'Orange se rendit aussi-tôt à Londres, & fut loger à St. James, où il reçut les complimens de la Noblesse & du Lord.

(a) Jacques demanda qu'on le conduisît à Rochester plutôt qu'à la Maison de *Ham*, qui lui fut d'abord destinée, & on lui accorda cette légère faveur.

Maire. Tous les principaux Officiers de la Couronne qui ne reconnoissoient plus alors de Souverain, rompirent leurs baguettes, comme ne se croyant plus en droit d'exercer leurs emplois. La populace de Londres témoigna autant de joie à l'arrivée du Prince, qu'elle en avoit montré, lorsque le Roi reparut dans sa Capitale. A ces traits on doit reconnoître le génie du peuple.

Le Royaume se trouvoit alors dans une espece d'Anarchie, qu'il étoit tems de faire finir à cause des désordres qui ne manquent jamais d'arriver en de pareilles circonstances. D'ailleurs le Prince d'Orange étoit pressé d'obtenir la récompense qu'il attendoit de ses services. Il fit donc assembler les Seigneurs qui étoient pour lors à Londres, & leur adressa ce discours.

MY LORDS,

» Je vous ai priés de vous trouver
» ici pour consulter avec vous sur les
» moyens d'assembler un Parlement libre, qui puisse conserver la Religion
» Protestante, & rétablir les droits &
» les libertés du Royaume.

Le Prince se retira après avoir pro-

384 *Diverses Conjurations*
noncé ce peu de paroles ; les Seigneurs délibérèrent entr'eux , signèrent une *Affociation* qui étoit conçue en ces termes.

Nous soussignés , qui nous sommes joints au Prince d'Orange pour la défense de la Religion Protestante & pour la conservation de l'ancien Gouvernement, des Loix & des Libertés d'Angleterre , d'Ecosse & d'Irlande ; nous nous engageons envers Dieu, envers son Altesse, & les uns envers les autres , à nous tenir fermement attachés à cette cause , & à ne nous en départir jamais , jusqu'à ce que par le moyen d'un Parlement libre , notre Religion , nos Loix & nos Libertés soient assurées d'une telle maniere , que nous ne soyons plus en état de tomber sous le joug du Papisme & de l'esclavage. Et d'autant que nous sommes engagés dans cette cause, sous la protection du Prince d'Orange , dont la personne est exposée aux attentats des Papistes & autres gens sanguinaires ; nous permettons en cas qu'on fasse quelque attentat contre lui , d'en poursuivre les auteurs & leurs adhérens , avec toute la rigueur d'une juste vengeance , jusqu'à ce qu'ils soient détruits. De plus , nous promettons que l'exécution même d'un tel attentat que Dieu veuille détourner ,
ne

Et Conspirations en Angleterre. 385
ne nous fera pas défister de notre entre-
prise, & qu'au contraire nous la pour-
suivrons constamment pour en punir les
auteurs selon leur mérite.

Cette association avoit déjà été si-
gnée par un grand nombre de Sei-
gneurs Anglois qui crurent devoir re-
nouveler leurs engagements. Il n'y eut
que les Evêques qui, effrayés à la vûe
du mot de VENGEANCE, refuserent
de donner leur signature. Pour satis-
faire la délicatesse de leurs consciences,
on se servit du terme de PUNITION,
qui ne révolta pas si fort les Prélats
Anglicans.

Le Prince d'Orange, qui, malgré son
ambition, n'étoit pas capable de pren-
dre un parti violent contre son beau-
pere, laissoit à celui-ci toutes les faci-
lités du monde pour prendre la fuite.
Jacques II. de son côté jugea à pro-
pos de profiter de la liberté qu'on lui
laissoit & de se retirer en France. La
nuit du 23 Décembre il s'embarqua
sur une petite frégate qui le conduisit
au port d'Ambleteuse, d'où il se rendit
à Saint Germain-en-Laye, qui fut
pendant tout le reste de sa vie, le lieu
ordinaire de sa résidence. En partant

1688:

de Rochester, le Roi laissa sur sa table un écrit, dont voici le contenu.

» On ne doit pas être surpris si je me
» retire une seconde fois. J'aurois pu
» me flatter qu'on auroit plus d'égard
» pour moi, après avoir écrit au Prince
» d'Orange par le Comte de Fevers-
» ham, & après les instructions dont
» j'avois chargé ce Mylord. Mais à quoi
» pouvois-je m'attendre après l'affront
» que m'a fait le Prince en arrêtant ce
» Seigneur contre le droit des gens ?
» Après avoir envoyé ses Gardes au
» milieu de la nuit pour prendre posses-
» sion de Witehal sans m'en donner le
» moindre avertissement, après m'a-
» voir envoyé à une heure & mi-
» nuit, une espee d'ordre de sortir
» de mon Palais le lendemain avant
» midi, après tout cela, dis-je, com-
» ment pouvois-je me croire en sûreté,
» étant au pouvoir d'un homme qui
» non-seulement en a usé avec moi
» de cette maniere, mais qui de plus
» a envahi mes Royaumes, sans que je
» lui en eusse donné aucun juste sujet ;
» qui par son Manifeste, a répandu
» contre moi la plus grande calomnie
» que la malice elle-même puisse in-

& Conspirations en Angleterre. 387

» venter dans l'article qui regarde
» (a) mon fils ? J'en appelle à tous ceux
» qui me connoissent & au Prince d'O-
» range lui-même. Croyent-ils que je
» fois capable d'une pareille superche-
» rie, & que j'aye assez peu de sens pour
» m'être laissé tromper dans une af-
» faire de cette nature ? Que pouvois-
» attendre d'un homme qui a employé
» tant d'artifices pour me rendre
» odieux, tant à mon peuple, qu'au
» reste du monde ? On a vû quels ont
» été les effets de ses calomnies par la
» défection générale de mon armée,
» & de la meilleure partie de mes Su-
» jets.

» Je suis né libre, & je désire de
» continuer à vivre en liberté. J'ai
» souvent exposé ma vie pour l'hon-
» neur & pour l'avantage de l'Angle-
» terre. Je suis encore dans les mêmes
» dispositions. J'espère aussi que les in-
» commodités de la vieillesse ne m'em-
» pêcheront pas de délivrer les An-

(a) On répandit en Angleterre que le Prince de Galles étoit un enfant supposé. C'est une calomnie qui ne mérite pas de réputation.

» glois de l'esclavage , où , selon tou-
» tes les apparences , ils sont prêts de
» tomber. Mais je ne crois pas qu'il soit
» prudent de me laisser enfermer , &
» de me mettre par conséquent hors
» d'état d'exécuter mes desseins. C'est
» par cette raison que je me retire ,
» mais de telle maniere que je serai tou-
» jours à portée de venir au secours de
» mon peuple , lorsque ses yeux se se-
» ront ouverts , & qu'il verra comme
» il a été séduit par des prétextes spé-
» cieux de Religion & de liberté. J'es-
» pere que Dieu , par sa bonté infinie ,
» touchera les cœurs de mes Sujets ;
» qu'il leur fera comprendre dans quel
» malheureux état ils se trouvent , &
» leur donnera la modération nécessaire ,
» afin qu'on puisse assembler un Par-
» lement, conformément aux Loix, où ,
» entr'autres choses , on conviendra
» d'accorder la liberté de conscience à
» tous les *Non-conformistes*. J'espere
» aussi que dans ce même Parlement ,
» on aura de tels égards pour ceux de
» ma Religion , qu'ils pourront vivre
» paisiblement & tranquillement , com-
» me Anglois & comme Chrétiens ;
» sans être obligés de se transplanter
» ailleurs ; ce qui ne peut être que très-

» fâcheux à des gens qui aiment leur
» pays. Je demande à toutes les per-
» sonnes raisonnables, s'il y a rien qui
» puisse mieux rendre cette Nation
» florissante que la liberté de conscien-
» ce ? C'est ce que quelques-uns de
» nos voisins craignent le plus. Je
» pourrois ajoûter beaucoup d'autres
» considérations pour confirmer ce que
» je viens de dire ; mais ce n'est pas ici
» un tems propre pour m'étendre sur
» une pareille matiere.

L'écrit du Roi ne demeura pas sans réponse ; mais Guillaume de Nassau comptoit moins sur la plume de ses partisans, que sur l'épée de ses soldats. Il ne fut cependant point obligé d'avoir recours à la violence, & il attendit tranquillement qu'on vînt lui offrir la Couronne. Avant que de donner un successeur à Jacques II. les Seigneurs du Royaume prirent l'administration du Gouvernement, & quelques jours après ils prièrent le Prince de vouloir bien se charger d'un si pénible fardeau. Guillaume aimoit trop les Anglois pour leur refuser une pareille grace. Il étoit question d'abord de convoquer un Parlement. Cela souffroit quelques difficultés. Car le Parlement est composé

390 *Diverses Conjurations*
de la Chambre des Seigneurs, de la
Chambre des Communes & du Roi
qui est à la tête de ces deux Chambres;
or il n'y avoit point pour lors de Roi
en Angleterre. Quel parti prendre pour
fortir d'embarras ? On se ressouvint
qu'avant le rétablissement de Charles
II. on avoit donné le nom de *Conven-*
tion à une espece de Parlement, qui
n'étoit composé que de la Noblesse &
& des Communes. On résolut de faire
la même chose ; & le Prince fut prié
d'assembler une *Convention*. On travail-
la aussi-tôt dans les Provinces à l'élec-
tion des Députés ; & quand ils eurent
été choisis, ils ouvrirent leurs séances
le 22 de Janvier 1689 : Voici la lettre
que le Prince d'Orange écrivit aux
deux Chambres.

MYLORDS & MESSIEURS;

» J'ai fait tout ce qui a été en mon
» pouvoir pour procurer à ce Royau-
» me la paix & la tranquillité ; c'est à
» vous présentement à assurer votre
» Religion, vos Loix & vos Libertés
» sur des fondemens solides & dura-
» rables. Je ne doute pas que par le
» moyen de cette Assemblée, qui re-
» présente toute la Nation, on ne par-

» vienne aux fins que j'ai proposées dans
» mon Manifeste. Puisqu'il a plu au
» Seigneur d'accompagner mes bonnes
» intentions d'un si heureux succès ;
» j'ai une entière confiance en lui, &
» j'espère qu'il accomplira son ouvrage,
» en vous donnant un esprit de paix &
» d'union qui influe dans vos conseils,
» afin que rien ne soit capable d'empê-
» cher l'heureux établissement que vous
» désirez.

La situation fâcheuse où se trouvent
» les Protestans en Irlande, demande
» un très-prompt secours. Un long dé-
» lai dans vos délibérations, pourroit
» être nuisible & aux affaires du Royau-
» me, & à celles du dehors. Les États
» Généraux à qui vous êtes redevables
» du bonheur dont vous commencez
» à jouir, seroient les premiers à souf-
» frir de votre manque de promptitude.
» Cette République à qui un ennemi
» puissant vient de déclarer la guerre,
» a besoin de ses troupes qui sont à
» votre service, & se flatte que vous
» lui accorderez des preuves de votre
» affection & de votre reconnoissance.

Nous venons de voir dans cette let-
tre que le Prince d'Orange demandoit
qu'on envoyât un prompt secours aux

Protestans Irlandois. Talbot, Comte de Tyrconnel, zélé Catholique, s'il en fût jamais, & Gouverneur d'Irlande, soutenoit toujours dans ce Royaume les intérêts du Roi son Maître, & traitoit assez durement tous ceux qui ne professoient pas la Religion Romaine. Guillaume écrivit à Tyrconnel pour lui ordonner de se soumettre à tout ce qui seroit réglé en Angleterre, mais le Comte qui avoit à sa disposition une bonne armée presque toute composée de Soldats & d'Officiers Catholiques, ne jugea pas à propos d'obéir à un Prince dont il ne reconnoissoit pas l'autorité; & on eut dans la suite bien de la peine à réduire ce Gouverneur qui n'avoit pas moins de courage que de zèle pour sa Religion.

Les peuples d'Ecosse paroissoient plus disposés à entrer dans les vues du Prince d'Orange; car dès qu'ils eurent appris la fuite du Roi, la populace se souleva, & pillâ les maisons de plusieurs Catholiques. Quelques Seigneurs du pays se rendirent en Angleterre pour être témoins de ce qui s'y passeroit, & pour prendre les mesures qui paroîtroient les plus prudentes. Lorsqu'ils s'appercurent que les affaires du Roi étoient entièrement désespérées, ils

présenterent une adresse au Prince d'Orange pour le prier de prendre l'administration du Gouvernement d'Ecosse, & de convoquer les Etats du Royaume. Guillaume fut charmé d'avoir les suffrages d'une Nation chez qui il comptoit peut-être trouver plus d'attachement à la famille des *Stuarts*.

Un Roi qui vient d'éprouver de grandes disgraces pour une cause glorieuse, ne manque jamais d'exciter la compassion dans tous les cœurs. Ce fut aussi le sentiment que Jacques II. inspira d'abord à tous les François. Ces peuples qui sont naturellement généreux, plaignoient le sort d'un Prince, qu'un zèle trop ardent pour la Religion Catholique, avoit réduit à chercher un asyle dans un pays étranger, & ne demandoient pas mieux que d'exposer leurs vies, pour remettre sur la tête de ce Monarque, les trois Couronnes dont il venoit de faire le sacrifice. Jacques II. ne sçut pas entretenir des dispositions si favorables, & on cessa bientôt d'être sensible à ses malheurs, quand on vit qu'il les oubloit lui-même. Cependant on résolut de faire quelques tentatives en sa faveur. La France qui avoit pour lors une rude guerre à

soutenir, ne put accorder que des secours assez médiocres au Roi d'Angleterre qui s'embarqua pour l'Irlande, & arriva heureusement dans ce Royaume. Tyrconnel toujours fidèle à son Maître, le conduisit à Dublin, où Jacques donna avec beaucoup d'appareil une audience solennelle au Comte d'Avaux, Ambassadeur de France. Ensuite le Roi voulut faire agir son armée, qui lui servit à prendre quelques Places peu importantes. Après ces expéditions, l'imprudent Monarque travailla à sa propre ruine, en faisant sentir aux Protestans la haine qu'il leur portoit ; bien loin de chercher à les ménager, comme il convenoit en de pareilles circonstances, on les traita avec une rigueur bien capable de leur rendre odieux le Gouvernement Catholique. Un des Seigneurs de la suite de Jacques II. ne put s'empêcher de dire à un Irlandois, que le Roi ne pourroit jamais s'attacher aux Protestans, qu'il aimeroit mille fois mieux renoncer à la Couronne, que de la leur devoir ; qu'il ne l'attendoit que des Catholiques & de la France, & qu'aussi bien c'étoit par cette voie seule qu'il pouvoit rentrer libre & sans conditions dans son Royaume, & y faire respecter les prérogatives Royales.

Tandis que Jacques II. maltraitoit les Protestans, il leur faisoit les plus magnifiques promesses. Voici comme ce Prince s'exprimoit dans une Déclaration qu'il fit alors.

» Depuis notre arrivée dans notre
» Royaume d'Irlande, nous avons tra-
» vaillé de tout notre pouvoir à met-
» tre en repos les consciences de nos
» Sujets Protestans ; car nous avons
» autant à cœur la défense de leur Re-
» ligion, de leurs Priviléges & de leurs
» Libertés, que le recouvrement de
» nos propres droits. C'est pourquoi
» nous avons élevé par préférence ceux
» d'entr'eux, qui nous ont donné des
» preuves suffisantes de leur affection
» & de leur fidélité, aux emplois les
» plus importans & les plus honorables
» auprès de notre personne & dans notre
» armée. Nos oreilles ont toujours été
» ouvertes à leurs plaintes quand elles
» étoient raisonnables. Nous avons par-
» donné à plusieurs centaines d'entre
» eux qui avoient pris les armes con-
» tre nous. Quant aux Principaux d'en-
» tre les coupables, ils sont gardés
» dans des prisons commodes, ainsi
» qu'ils l'avouent eux-mêmes. Nous
» avons pris soin que nos Sujets de

» l'Eglise Anglicane n'ayant point été
» troublés dans l'exercice de leur Re-
» ligion ni dans la possession de leurs
» Bénéfices & de leurs droits. Pour les
» *Non-conformistes*, nous les avons fait
» jouir de la liberté de conscience,
» sans permettre qu'on les inquietât
» à cet égard. Et comme nous avons
» toujours eu grand soin de la prospé-
» rité de notre peuple, nous avons re-
» commandé à notre Parlement, com-
» me la première chose qui devoit être
» nécessairement traitée & expédiée,
» d'établir toutes les sûretés imagina-
» bles, tant pour les affaires spirituel-
» les, que pour les temporelles, afin que
» nous puissions voir finir les troubles
» qui ont désolé nos Etats. Nous es-
» perons que par un procédé si plein
» de douceur, nos Sujets d'Angleterre
» pourront juger de ce qu'ils doivent
» attendre de nous. Nous leur promes-
» tons de n'employer jamais d'autres
» moyens que ceux qui, par le Parle-
» ment, seront jugés propres à bien
» établir notre sûreté & notre félicité
» communes. Nous assurons de plus
» tous nos Sujets, de quelque qualité
» & condition qu'ils puissent être, quel-
» que grands que soient les crimes

» qu'ils ont commis que , si dans le
» tems de vingt jours , après que nous
» serons arrivés en personne dans notre
» Royaume d'Angleterre , ils rentrent
» dans l'obéissance qu'ils nous doivent ,
» nous leur accorderons le pardon de
» leurs fautes passées.

Jacques II. employa un autre style dans la proclamation qu'il envoya en Ecosse. » Nous enjoignons , disoit-il ,
» à tous nos fidèles Sujets , de prendre
» les armes contre la *Convention* , de
» courre sus aux Membres de cette
» Assemblée , de les attaquer & dé-
» truire , de même que ceux qui les
» assisteront , & de leur faire souffrir
» le châtiment qu'ils méritent , en s'em-
» parant de leurs biens & possessions ,
» afin que le tout soit employé à nos
» besoins & à notre service , &c.

Cette proclamation n'empêcha pas les Etats d'Ecosse de dresser un Acte qui étoit conçu en ces termes.

» D'autant que Jacques II. faisant
» profession ouverte du Papisme , s'est
» attribué l'autorité Royale & a agi
» comme Roi , sans avoir prêté le ser-
» ment prescrit par les Loix , selon
» lesquelles tout Roi est obligé à son
» avènement à la Couronne , de jurer
» qu'il défendra la Religion Protestan-

398 *Diverses Conjurations*

» te, & qu'il gouvernera son peuple
 » conformément à nos estimables Loix;
 » qu'à l'instigation de quelques mé-
 » chants Conseillers, il a envahi la conf-
 » titution fondamentale de ce Royau-
 » me, & changé la puissance Monar-
 » chique bornée par les Loix, en une
 » puissance arbitraire & despotique;
 » que dans une proclamation publique,
 » il s'est arrogé le pouvoir souverain de
 » casser & annuler les Loix, & a tâché
 » d'anéantir celles qui assurent la Re-
 » ligion Protestante; & que pour la dé-
 » truire, aussi bien que pour abolir les
 » Loix & les Libertés de ce Royaume,
 » il a exercé un pouvoir sans bornes;
 » A ces causes, les Etats du Royaume
 » d'Ecosse, déclarent que le Roi Jac-
 » ques II. est déchu de la Couronne par
 » forfaiture, & que le Thrône est de-
 » venu vacant.

Ensuite il fut décidé qu'on offriroit
 la Couronne à Guillaume & à Marie,
 & qu'on leur feroit jurer l'observation
 des articles suivans.

» On ne peut, sans l'autorité du Par-
 » lement, imposer des Loix aux Cours
 » de Justice, au nom du Roi, ni sus-
 » pendre les Avocats qui ne veulent
 » point plaider devant les Tribunaux qui
 » se feroient soumis à de pareilles Loix.

& Conspirations en Angleterre. 399

» Il n'y a point de haute trahison
» à refuser de dire ce qu'on pense sur
» le fait des gens accusés de Trahison,
» non plus qu'à vouloir aider une per-
» sonne condamnée.

» Il est contre les Loix de forcer les
» Sujets à déposer contre eux-mêmes.
» dans des fautes capitales, quand mê-
» me on en auroit adouci la punition.

» Les Loix défendent d'employer
» la torture, quand on a point de preu-
» ves contre le prévenu, ou lorsqu'il
» s'agit de crimes ordinaires.

» On ne doit pas condamner à l'a-
» mende les maris dont les femmes sont
» hors de la communion de l'Eglise.

» L'Episcopat est onéreux à la Na-
» tion, & ne peut qu'y causer des trou-
» bles, parce que des Ministres égaux
» en autorité, y ayant établi la réfor-
» mation, le Peuple en général est
» porté pour le Gouvernement Pres-
» byterien. C'est pourquoi il seroit à
» propos d'abolir en Ecosse toute su-
» périeurité entre les Pasteurs.

» Les Sujets ont droit de protester
» devant le Roi & le Parlement, pour
» empêcher qu'on ne viole les Loix.

» C'est un droit des mêmes Sujets.

400 *Diverses Conjurations*

» de présenter des adresses au Roi ; & toutes
 » poursuites & procédures faites à cause de
 » ces adresses contre les personnes qui les
 » ont présentées , sont illégitimes.

» Pour conserver les Loix & pour remé-
 » dier aux abus qui pourroient s'introduire
 » dans l'Etat, il est nécessaire de convoquer
 » de fréquens Parlemens , avec une entière
 » liberté pour ceux qui les composent , de
 » dire leur opinion & de la soutenir.

Guillaume III. fut proclamé à Edimbourg,
 aussi-tôt qu'on eut dressé l'acte dont je viens
 de faire mention. Les Etats d'Ecosse envoye-
 rent ensuite des Députés à ce Prince pour lui
 offrir la Couronne; & comme dans le serment
 qu'on vouloit lui faire prêter, il se trouvoit un
 article par lequel le Roi devoit s'engager à
exterminer les Hérétiques, Guillaume répon-
 dit, » qu'il étoit Protestant, & que comme
 » tel, il ne pouvoit promettre que de main-
 » tenir la Religion Réformée : que d'ailleurs
 » il ne sçavoit point précisément ce qu'on en-
 » tendoit par Hérétique, ni quelle étendue on
 » donnoit à ce terme. Il se contenta de dire
 qu'il ne souffriroit jamais qu'on persécutât
 personne pour cause de Religion, & qu'il n'en-
 treprendroit de convertir qui que ce soit, que
 par la voie de la persuasion, conformément
 aux maximes de l'Évangile. Ce langage étoit-
 il conforme à la conduite que Guillaume III.
 venoit de tenir à l'égard de son beau-pere ?

Le Roi de France fit partir une Flotte
 commandée par le Comte de Château-Re-
 gnault pour transporter des troupes en Ir-
 lande, où les affaires des Jacobites n'étoient
 pas encore désespérées. L'Amiral Anglois

voulut empêcher l'exécution de cette entreprise. Il attaqua notre Flotte ; nous eûmes l'avantage , & on fit le débarquement. Malgré les secours que Jacques II. venoit de recevoir , ce Prince ne put se rendre maître de Londonderry , Place importante dont le siège duroit depuis long-tems. Ses autres expéditions n'eurent pas un succès plus heureux. D'ailleurs les maladies se mirent dans son armée , & lui enleverent un grand nombre de soldats. Toutes ces pertes auroient pû ruiner entièrement le parti du Roi Jacques , si Louis XIV. ne lui eût encore envoyé près de huit mille hommes sous la conduite du Duc de Lauzun. Ce fut alors que Guillaume III. résolut de passer en Irlande pour réduire tout-à-fait ce Royaume sous son obéissance. Il déclara son dessein dans le Parlement , & tint ce discours aux deux Chambres assemblées. » J'ai résolu de ne rien omettre » de tout ce qui pourra dépendre de mes » soins , pour contribuer à la paix & à la prospérité de cette Nation ; & comme je trouve que ma présence est absolument nécessaire en Irlande , je suis dans la résolution » d'y passer dès qu'il me sera possible. J'ai besoin de votre assistance pour continuer cette » guerre avec autant de promptitude que de » vigueur. J'espère que vous contribuerez » volontiers à une entreprise dont le succès » doit assurer votre repos & votre tranquillité , &c.

Guillaume ne tarda pas à se mettre en marche , & il arriva en Irlande avec une armée de quarante mille hommes. Jacques II. yint à la rencontre de ses ennemis :

(a) il fallut en venir aux mains. L'action fut vive. L'Infanterie Irlandoise plia la première, & prit la fuite. Les Anglois & les Suisses tinrent fermes, & quand ils ne furent plus en état de résister, ils firent une honorable retraite. Jacques II. ne montra point avant le combat cette noble assurance, qui annonce souvent la victoire. Comme il sembloit prévoir son malheur, il avoit fait préparer des vaisseaux afin de pourvoir à sa sûreté. La précaution ne fut pas inutile, car il se vit encore obligé de passer en France. Pour Guillaume qui ne réussissoit presque jamais dans ses expéditions guerrières, il dut être bien sensible au gain d'une bataille qui lui assuroit la possession tranquille de trois Royaumes. Car Jacques II. depuis cette malheureuse journée perdit toute espérance de rétablir jamais ses affaires. Tyrconnel, Lauzun, & tous les Officiers & soldats François repassèrent la mer, & ne laisserent en Irlande que le Duc de Barwick avec les débris de l'armée Irlandoise. La victoire que venoient de remporter les Anglois, leur coûta le fameux Duc de Schomberg, Maréchal de France, qui avoit servi avec distinction dans presque toutes les Cours de l'Europe; il fut tué en combattant pour les intérêts de la Religion Protestante à laquelle il étoit fort attaché.

Jacques II. avoit toujours en Angleterre un assez grand nombre de Partisans qui regar-

(a) On appella cette bataille, *la bataille de la Boyne*, du nom d'une petite Riviere, auprès de laquelle les deux armées combattirent.

doient Guillaume comme un usurpateur. Quelques-uns de ces Jacobites, tant Catholiques que Protestans, formèrent le dessein de rétablir leur ancien Maître, & d'assassiner celui qui étoit alors sur le Trône. Ce complot ne fut découvert que six ans après qu'il eut été formé, & lorsqu'on étoit prêt à le mettre à exécution. On arrêta les coupables, & on instruisit aussi-tôt leur procès. Parmi les Conjurés, il se trouva des gens de toutes conditions, qui avoient pris ce parti par des vûes bien différentes; les uns dans l'espérance de remédier au dérangement de leur fortune, d'autres par le chagrin de se voir exclus de certaines places auxquelles ils se croyoient en droit de prétendre. Les moins criminels étoient ceux qui n'aspiroient qu'à remettre Jacques II. sur le Trône dont on l'avoit chassé.

La plupart des Conjurés qui furent mis à mort, ne témoignèrent aucun repentir, & parurent contens de perdre la vie, pour avoir voulu soutenir les intérêts de leur Roi légitime. Le péril auquel Guillaume III. venoit d'être exposé, donna lieu à une association, dont l'acte fut dressé en ces termes.

» Comme il y a eu dans ce Royaume une
» horrible & détestable conspiration tramée
» & conduite par les Papistes & par d'autres
» méchants Citoyens, pour assassiner la Royale
» personne de Sa Majesté, & cela dans le
» dessein de faciliter à la France l'invasion de
» l'Angleterre pour y détruire la Religion,
» la Liberté & les Loix; nous soussignés,
» déclarons & protestons sincèrement & de
» bon cœur, que Guillaume est légitime

» Roi, & Roi (a) *de droit*. Nous promettons &
 » nous nous obligeons de nous secourir & de
 » nous assister les uns & les autres, pour concou-
 » rir autant qu'il nous sera possible & unir nos
 » efforts, afin de défendre la sacrée personne
 » de Sa Majesté, & de la maintenir contre
 » Jacques, ci-devant Roi, & contre ses
 » adhérens. Et en cas que Sa Majesté vienne à
 » mourir d'une mort violente & prématurée,
 » ce qu'à Dieu ne plaise, nous nous enga-
 » geons d'une franche volonté, & d'un con-
 » sentement unanime, à nous unir & à nous ai-
 » der mutuellement pour venger sa mort sur
 » ses ennemis, & pour maintenir la succes-
 » sion à la Couronne d'Angleterre, selon
 » l'ordre qui a été établi dans le commence-
 » ment de ce nouveau regne.

Jacques II. qui passoit tranquillement ses jours à St. Germain-en-Laye, se flattoit encore que les François feroient quelques efforts en sa faveur. Mais cette Nation qui soutenoit depuis long-tems une guerre fort onéreuse, n'étoit pas d'humeur à se sacrifier pour un Prince qui n'avoit pu jusqu'alors tirer aucun avantage de tous les secours qu'on lui avoit déjà fournis. Il se tint à Riswick des conférences qui rendirent la paix à l'Europe. Louis XIV. s'engagea par son Traité avec l'Angleterre, à ne troubler ni inquieter en aucune maniere le Roi de la Grande-Bretagne, dans la possession des Royaumes dont il jouis-

(a) On a vû plus haut la fameuse distinction de *Roi de droit*, & de *Roi de fait*.

soit actuellement. Dès que Jacques II. eut appris ce qui venoit de se passer au Congrès de Riswich, il fit une protestation conçue en ces termes.

» Nous protestons solennellement & en la
» meilleure forme qui se peut, contre tout ce
» qui pourra être traité avec l'Usurpateur de
» nos Royaumes, comme étant nul de tout
» droit, & par le défaut d'autorité légitime.
» Nous protestons de même contre tous actes
» qui peuvent autoriser directement ou indi-
» rectement l'usurpation du Prince d'Orange.
» Enfin nous protestons que les défauts de for-
» malités ne pourront porter aucun préjudice à
» nous ni à nos héritiers, & que tous nos droits
» & actions demeureront en leur entier.

Louis XIV. tâcha par toutes sortes de bons traitemens, d'adoucir la disgrâce du malheureux Prince, dont il s'étoit vû contraint d'abandonner les intérêts. Cela n'empêcha pas les Jacobites de murmurer hautement contre le Roi de France, qu'ils accusoient d'avoir trahi sa conscience & son honneur. Vouloient-ils donc que Louis XIV. sacrifiât les biens & le sang de ses Sujets pour le rétablissement d'un Monarque, à qui les François ne devoient rien que des sentimens de compassion ? Guillaume auroit souhaité que son beau-pere demeurât ailleurs qu'en France ; mais toutes les propositions qu'on fit à ce sujet furent inutiles. Les Anglois se virent contraints de laisser Jacques II. finir ses jours dans un pays où il avoit toujours été traité avec des égards capables de lui faire oublier ses malheurs. Depuis quelque tems, la santé de ce Prince étoit fort chancelante. Il fit un voyage aux eaux de Bourbon

sans recevoir de soulagement. A son retour, il s'apperçut bien qu'il lui restoit peu de tems à vivre. Dès qu'il se vit en danger de mourir, il eut soin de se faire administrer les Sacramens de l'Eglise, & déclara qu'il pardonnoit à Guillaume III. & à l'Empereur Leopold, toutes les injures qu'on lui avoit faites. Après avoir donné sa bénédiction à ses enfans, il recommanda au Prince de Galles de ne pas sacrifier sa Religion au désir de posséder un jour la Couronne, de n'oublier jamais le respect qu'il devoit à la Reine sa mere, & de conserver une éternelle reconnaissance à Louis XIV. Dans les derniers instans de sa vie, il donna encore des preuves de son attachement à l'Eglise Romaine; car il exhorta les Protestans de sa Cour à abjurer leurs erreurs, & pria le Nonce du Pape d'assurer Sa Sainteté, qu'il mouroit Confesseur de la Foi Catholique.

Enfin la mort vint terminer les jours d'un Monarque à qui son zèle pour la Religion coûta la perte de trois Royaumes. Ce Prince ne jouit pas long-tems de l'autorité Souveraine, & il passa les douze dernieres années de sa vie chez une Nation étrangere, qui le dédommagea en quelque maniere des chagrins qu'il eut à essuyer de la part de ses Sujets. Malgré tout ce qu'ont pû dire les Protestans pour flétrir la mémoire de Jacques II. il faut convenir que ce Monarque avoit des qualités qui forment un grand Roi. Il auroit pû se faire une réputation glorieuse dans ces Etats Monarchiques, où les Sujets se font gloire d'obéir aux ordres,

& Conspirations en Angleterre. 407

de leur Souverain; mais dans un Royaume comme celui d'Angleterre, où les Peuples veillent attentivement à la conservation de leurs Libertés & de leurs Privilèges, Jacques II. fut regardé comme un oppresseur & un Tyran.

Fin du quatrième Volume.

TABLE

DES

CONJURATIONS

*Qui sont contenues dans ce
quatrième Volume.*

- I. **D**iverses Conjurations &
Conspirations en Fran-
ce. pag. I
- II. Diverses Conjurations &
Conspirations en Angleterre.
148



584579

582

